

L'échiquier du Temple

Jean Luc Aubarbier

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

JEAN-LUC
AUBARBIER



L'ÉCHIQUIER DU TEMPLE

Thriller

UNE ENQUÊTE
DE CAVAGNAC & KARADEC



l'City

L'ÉCHIQUIER DU TEMPLE

Jean-Luc Aubarbier

City
Thrillers

Commarque est d'abord un ventre : cette impressionnante débauche de pierres soigneusement appareillées, instrument de puissance et de prestige, refuge de guerriers, certes, s'ordonnerait autour de la dame du lieu, celle qui assure la continuité biologique. En effet, à quoi bon acquérir los et renom, fiefs et rentes, honneur au singulier et honneurs au pluriel, si, par aventure de guerre, la lignée devait piteusement s'éteindre.

GEORGES DUBY

Prologue

Commarque en Périgord, été 1974

Le jeune scout marchait le long du chemin de ronde. La lune épanouie éclairait comme en plein jour, et Pierre pouvait voir chaque détail de son uniforme beige : les boutons d'argent, les insignes rouges aux chevrons dorés. Seul son visage, masqué par son chapeau, restait dans la pénombre. Semblant ignorer le vide qui l'appelait à quelques centimètres de ses pieds, il enjambait les mâchicoulis d'un pas lent et un peu raide, il avançait comme une mécanique. Il marche comme un somnambule, pensa Pierre.

La révélation de l'évidence le frappa soudain ; il sentit une poussée d'adrénaline envahir son corps, un frisson courut sur son échine : il était somnambule ! Le garçon avait déjà parcouru trois des quatre côtés du haut donjon carré et se dirigeait vers l'est de sa démarche d'automate, dans l'espérance d'une lumière à venir. Mais nulle lueur n'avait encore adouci la noirceur mouvante de l'abîme vers laquelle il dirigeait ses pas.

Pierre voulut l'avertir du danger. Il ouvrit grand la bouche, mais nul cri ne put sortir de sa gorge. Il hésitait, son cerveau battait comme un cœur : on disait bien qu'il ne fallait jamais réveiller un somnambule. Il voyait venir l'inéluctable, fit un nouvel et terrible effort pour hurler un mot qui dévierait la course immuable du jeune homme, mais ses cordes vocales refusèrent tout usage.

Parvenu au bord du vide, le scout s'arrêta un instant et tourna la tête. Terrifié, Pierre découvrit un visage blême, dégoulinant de sang, aux yeux blancs révoltés. Le scout fit encore un pas et s'engloutit dans la mer sombre de la nuit. Son corps s'écrasa trente mètres plus bas avec un bruit sourd, sans aucun cri.

Pierre poussa un hurlement et s'éveilla, essoufflé et ruisselant de sueur. Il lui fallut quelques minutes pour rassembler ses idées.

— Ce n'était qu'un cauchemar, grommela-t-il.

Il était pourtant bien conscient d'avoir crié dans son sommeil. Le souvenir du scout était encore présent autour de lui et en lui, mais, peu à peu, le quittait, glissait hors de son corps. Seuls quelques lambeaux de peur demeuraient accrochés à sa mémoire, comme des toiles d'araignée légères et venimeuses. Il songea à Daniel qui était resté seul, la veille, au pied de la tour. Dans sa pensée confuse, il le confondait avec le spectre en uniforme qui avait visité ses rêves.

Il se retourna, vit émerger du duvet près de lui un bouquet de boucles châtaines que l'aurore teignait de reflets roux. Heureusement qu'il n'avait pas éveillé Karine, car elle se serait bien moquée de lui.

C'était devenu comme un rite, une épreuve initiatique, pour les lycéens de Sarlat. Chaque garçon devait s'y soumettre. Pour prouver son courage et sa virilité, devenir un homme, il fallait, les beaux jours venus, passer une nuit au sommet du donjon de Commarque. Ce n'était pas un château ordinaire, une de ces forteresses éclaboussées de lumière qui surplombaient, par dizaines, la vallée de la Dordogne.

Commarque était sombre : un fantôme de château. À des lieues de toute habitation, le site formait une immense ruine envahie par la végétation, cernée de toutes parts par la forêt et les marécages, abandonnée depuis des siècles. Les Périgourdins superstitieux avaient peuplé la citadelle de légendes, de revenants et de vampires nés des imaginations débordantes, des traditions des conteurs d'autrefois et de la noire réputation attachée à une histoire encore plus sinistre. Les habitants du cru se tenaient éloignés du lieu maudit et, parfois, se signaient et marmonnaient une prière à Dieu ou au diable quand ils apercevaient, au-dessus de la tête des arbres, les tours seigneuriales qui, comme dotées d'une vie végétale, semblaient pousser à travers le sol humide. Seuls quelques chasseurs avides de sensations fortes s'aventuraient dans le marais et en revenaient, blancs de peur, mais porteurs de récits extraordinaires que l'on racontait dans les chaumières.

— Tirer une bécasse sous Commarque est plus excitant qu'abattre un éléphant au Kenya, disaient les tartarins en se prenant pour Hemingway.

Les lycéens n'avaient pas besoin de fusils pour goûter l'aventure. Ils enfourchaient leur mobylette pour suivre, après Marquay, une route à peine goudronnée qui serpentait au-dessus du ruisseau de la Beune. Abandonnant leurs montures dans quelque buisson épineux, ils suivaient un chemin creux tout juste bon pour les charrettes et s'enfonçaient dans les bois noirs. Au fil des ans, chaque génération d'étudiants avait dégagé la voie, coupé les ronces qui repoussaient toujours, tracé un sillon dans la forêt.

Mais, à l'image de la nature qui renouvelle ses forces chaque printemps, la magie du site opérait toujours, l'émerveillement était le même chaque fois. Au bout du sentier sombre, le soleil s'engouffrait soudain dans l'étroite vallée creusée par la rivière, éclairant la masse gigantesque de pierres blondes.

Le spectre du château de Commarque les attendait, tout en ruine et pourtant noble et de fière allure. À ses pieds, assoupi comme une Belle au bois dormant, le village délaissé depuis des siècles semblait intact, seulement ravagé par le temps. Peu à peu, la végétation mangeait la pierre, les arbres poussaient leurs têtes maladroites au milieu des maisons éventrées.

Les jeunes franchissaient un pont-levis branlant qui faisait mine de s'effondrer sous eux et pénétraient dans le cœur du château. Trente mètres au-dessus, le donjon presque aveugle semblait prêt à les écraser ; trente mètres au-dessous, les redoutables marécages balançaient les têtes de leurs roseaux, comme un appel de sirènes avides de les engloutir.

De l'autre côté de la vallée, inaccessible et proche, le castel de Laussel pointait ses murailles blanches. Il régnait en ces lieux une impression de

pesanteur, de temps arrêté qui impressionnait les gamins. Après avoir franchi la porte du logis, il fallait subir l'épreuve de l'échelle. Vermoulue, craquant de partout, ouverte sur le vide, elle donnait le vertige aux plus téméraires, et plus d'un préférerait renoncer.

Ce chemin périlleux donnait accès à un escalier à vis en relatif bon état, bâti dans l'épaisseur du mur. L'ascension s'achevait au sommet du donjon. Le paysage, comme vu d'avion, était un feu d'artifice de vert, de brun, de roux et de gris, un mélange subtil de végétal et de minéral. L'épreuve de ces chevaliers des temps modernes s'achevait par le tour du chemin de ronde qui menaçait d'éboulement à tout instant. La plupart le parcouraient à quatre pattes, le nez au ras de la pierre, osant un regard aussi timide qu'audacieux sur le village en contrebas. Les plus courageux, ou les plus fous, l'arpentaient d'un pas martial.

La journée des adolescents comprenait un pique-nique, souvent très arrosé d'alcool dérobé chez les parents. Cette agape sacrée se prenait dans le réseau de grottes qui perçait la falaise sous la forteresse, où chacun s'imaginait au temps de Cro-Magnon. L'exploration des ruines leur prenait la journée entière, à la recherche du trésor de pierres précieuses qu'un vieux livre prétendait caché quelque part.

Ils sondaient les cavités, dégageaient des entrées souterraines, inconscients du danger, persuadés d'être les premiers à entreprendre l'aventure. Ils revenaient bredouilles, avec dans le cœur un trésor plus précieux encore.

Épuisé, apaisé, un peu ivre, à la nuit tombée, chacun se roulait dans un duvet au sommet de la tour, pour une nuit aussi inconfortable qu'inoubliable.

Il n'avait pas fallu beaucoup de temps aux garçons pour découvrir que le jeu pouvait être considérablement épicé si l'on y associait des filles, surtout si un plan prémédité avait prévu de vous laisser seul avec l'une d'elles.

— Commarque, ça les fait toutes craquer, disait le tombeur attitré du lycée à son ami Pierre qui désespérait d'obtenir de la belle Karine autre chose que des baisers, certes langoureux, mais insuffisants pour satisfaire son désir violent.

Il lui avait même suggéré l'histoire du scout somnambule, comme un préalable obligatoire avant le succès.

— Plus elles ont peur, plus elles sont tendres, ajoutait-il avec un machisme déjà affirmé.

Pierre et Daniel étaient amis depuis le collège, partageant une égale passion pour l'histoire et le sport. Mais, depuis leur entrée au lycée, une rivalité amoureuse était venue troubler le clair paysage de l'enfance. Il faut dire qu'elle était jolie, Karine, joueuse, aimant séduire et encore effrayée par le passage à l'acte. C'était Pierre qui avait eu l'idée de l'emmener à Commarque, aux beaux jours de juin, persuadé qu'il était d'arriver à ses fins. Mais Daniel s'était imposé, et les trois adolescents avaient enfourché leurs deux-roues pétaradants et gagné la forêt.

Karine s'amusait de leur antagonisme. Tour à tour elle les prenait par la

main pour une promenade sur les bords de la Beune, au milieu d'un tapis de rares orchidées.

— Jamais je ne pourrai choisir entre vous deux, affirmait-elle en minaudant et en se laissant embrasser sous le porche ou subtilement caresser dans la pénombre des grottes.

Chacun semblait jouer une partition, un rôle préalablement établi pour chaque sexe.

Puis était venue l'épreuve de l'ascension. Karine avait poussé des cris, exagérant sa peur, menaçant de faire demi-tour, pour le seul plaisir de se laisser rassurer. Au-dessous d'elle, Pierre l'encourageait tout en reluquant ses fesses.

Encore plus bas, manifestement mal à son aise, Daniel peinait à les suivre. Pour gagner l'escalier à vis, il fallait franchir une planche simplement posée en équilibre instable sur le vide. Pierre s'élança, entraînant la jeune fille par la main. En trois pas, ils furent en sécurité.

— Daniel, grouille-toi ! On ne va pas t'attendre toute la journée !

Visiblement paralysé par le vertige, l'adolescent, livide, n'osait pas se détacher de l'échelle qui lui semblait soudain un havre de sûreté. Il se sentait pris de nausées à l'idée d'avancer sur l'étroite passerelle, et aucune philosophie n'aurait pu le décider à pousser plus avant. La chute lui paraissait inévitable.

— Partez devant, je vous rejoindrai plus tard, dit-il d'une voix minuscule qui avait du mal à sortir de sa gorge.

Sans attendre leur réponse, il entreprit de redescendre les degrés.

— Il a la trouille, laissons-le, déclara Pierre, soudain ravi de cette aubaine.

Le regard que lui lançait Karine le transformait en héros. Il ne fut pas déçu. Porteur de tous ses espoirs, le donjon l'avait comblé en lui offrant une nuit d'amour entre ciel et terre, un ravissement de tendresse où le désir, la frayeur et le froid avaient chacun leur part. Quel imbécile, l'autre, avec ses inventions ! C'est à moi qu'il a foutu la trouille avec ses histoires de fantômes.

Prenant garde de ne pas éveiller sa compagne qui venait de se retourner, dévoilant sa jolie bouche aux lèvres boudeuses, il se leva et escalada le chemin de ronde.

Le soleil rose commençait à inonder les marais, éclaboussant les pierres et les arbres. En contrebas, Pierre distinguait un groupe de chevreuils venu s'abreuver dans le ruisseau et côtoyant avec indifférence une harde de sangliers.

Il songea à éveiller Karine, puis décida de profiter égoïstement du spectacle. C'était comme le premier matin du monde, un temps hors du temps que l'homme n'était pas encore venu polluer. Les époques se mélangeaient sans incohérence.

Il aurait pu, sans s'étonner, voir surgir un groupe de chevaliers en armures. Le marigot aurait pu abriter des lions et des crocodiles. Même une troupe de

brontosaures, un tricératops poursuivi par un *Tyrannosaurus rex* ne l'auraient pas surpris. Ils auraient été à leur place parmi les roseaux géants.

— Redescendons prendre le petit-déjeuner avec Daniel, dit Pierre quand il fut rassasié du spectacle.

Peut-être avait-il un peu de remords d'avoir égoïstement abandonné son copain.

— Il doit se morfondre à nous attendre.

Fort de son autorité nouvelle, il s'empara du bras de Karine et lui vola un baiser. Parvenus au pied du donjon, ils ne trouvèrent pas leur ami. Rien ne laissait supposer qu'il eût dormi dans une salle délabrée, ni dans une grotte. Ils eurent beau l'appeler à pleine voix, seuls des cris d'oiseaux répondirent à leur angoisse grandissante.

— Il a honte d'avoir eu peur. Il se cache.

— Il est peut-être rentré chez lui ?

Ils découvrirent sa mobylette couverte de rosée rangée auprès de leurs machines.

— Daniel, fais pas le con ! Montre-toi ! hurla Pierre, soudain inquiet.

Son cauchemar revenait dans sa tête, comme une obsession. Karine, effrayée, se blottit contre lui.

— On devrait prévenir les gendarmes !

Ils passèrent deux heures à explorer les environs sans trouver la moindre trace de leur camarade. Dépités, ils se décidèrent à donner l'alerte générale : les parents, la police.

Pendant plusieurs jours, les forces de l'ordre renforcées d'une troupe de bénévoles fouillèrent les ruines, explorèrent les bois et sondèrent le marais. On ne retrouva jamais l'adolescent ; il avait tout simplement disparu.

I

Commarque, le 2 septembre 2000

Le bulldozer, la grue et les poids lourds avaient récemment cessé leur manège. Pierre appréciait le calme revenu. Depuis six mois, la paisible vallée de la Beune retentissait du bruit des machines. Les ouvriers avaient soulevé des tonnes de pierres, évacué des tombereaux de gravats ; les arbres avaient gémi sous les dents des tronçonneuses avant de s'abattre dans un grand cri d'agonie.

Il avait fallu dégager les troncs sans abîmer les murs, gratter le sol jusqu'à la roche mère, tamiser des mètres cubes de terre à la recherche du moindre indice archéologique.

Les camions-bennes aux larges pneus évoluaient sur l'étroit chemin avec une élégance d'éléphants, la pelleteuse faisait vagir le socle rocheux. Commarque avait perdu sa sérénité multiséculaire ; la butte autrefois paisible était devenue une fourmilière besogneuse où s'agitait en permanence une vingtaine d'hommes.

Pierre avait parfois du mal à supporter le chantier qu'il dirigeait pourtant avec talent. Ces fouilles inespérées, placées sous sa responsabilité, lui pesaient souvent. Il lui semblait qu'on lui volait une partie de sa jeunesse, pire que cela, qu'on violait un espace sacré. Pour sa mémoire d'archéologue, Commarque était le Machu Picchu du Périgord, un château perdu entre bois et marais, comme la cité inca blottie entre les Andes et l'Amazone. C'était la première image qui lui venait à l'esprit après vingt ans d'expéditions à travers le monde.

Il mesurait la chance qui était la sienne, malgré tout, malgré ses anciens camarades qui ne lui épargnaient pas leurs critiques, lui reprochant de saccager le lieu de leur mémoire. Il faisait le métier qu'il aimait à l'endroit même où il avait toujours rêvé de l'exercer.

Malgré son goût pour les voyages, Pierre ne s'était jamais imaginé un destin loin du Périgord où il était né. Il disait qu'il avait au cou une chaîne très longue qui lui permettait de faire le tour du monde, mais le ramenait inexorablement à son point de départ.

Il avait doublé son diplôme de médiéviste d'une formation de paléontologue qui lui donnait la certitude de pouvoir travailler en Dordogne, où tout préhistorien possède peu ou prou une résidence secondaire.

Passionné de philosophie, il avait conforté ses études par un doctorat en histoire des religions.

Peu à peu, porté par le flux d'une matière qui allait de la psychologie des profondeurs à la dimension infinie de Dieu, il s'était spécialisé dans le

symbolisme, langage universel des hommes, avec un goût assez prononcé pour l'ésotérisme. Il aimait l'inconfort de cette situation intellectuelle, à la limite de la science, des arts et de l'introspection. Il lui semblait pouvoir ouvrir ainsi une porte sur les secrets de l'inconscient humain.

Si le Périgord était son domaine de travail, une terre qui avait vu naître l'art et la religion, sur laquelle l'homme passait depuis des centaines de milliers d'années, ornant des grottes, érigeant des forteresses et des églises, rédigeant des livres et des lois, Commarque restait son Graal personnel, celui où il entendait parler les arbres, où les esprits se manifestaient, où l'on comprenait encore le langage elfique.

C'était comme une image extérieure de son âme. Son rêve le plus fou s'était réalisé deux ans plus tôt, lorsque Richard Tennant, directeur pour la France de la fondation américaine L'Héritage de la mémoire, lui avait donné rendez-vous.

— Monsieur Cavaignac, nous avons besoin de vous pour diriger les travaux de fouilles sur le site de Commarque.

L'homme n'avait pourtant rien pour attirer la sympathie de Pierre. Vêtu d'un impeccable costume anthracite, la cravate ornée d'un discret blason, insigne d'une honorable université des États-Unis, le regard dissimulé derrière des lunettes cerclées d'acier, il avait tout l'air d'un mormon.

Pierre, qui traînait toujours un vieux Barbour sur un jean usagé, semblait un peu miteux face à lui, mais il dressait fièrement sa haute taille de manière à dominer son interlocuteur. Il n'aimait céder en rien et cultivait depuis toujours un aspect négligé qui lui allait bien. Grand, osseux, les cheveux châtons en bataille, son visage long orné d'une barbe de trois jours, il avait des allures d'Indiana Jones qui aurait troqué son célèbre chapeau contre un béret de feutre.

L'autre maniait les mots avec aisance, parlait sec et précis, comme s'il ne voulait pas perdre une minute de son précieux temps. Sans vouloir le montrer, Pierre le regardait comme le père Noël : fouiller Commarque, son rêve de toujours ! Une bouffée de réalisme l'avait pourtant poussé à répondre :

— Mais le site est à l'abandon. On ne sait même plus très bien qui en sont les propriétaires... Et il faudrait des moyens considérables !

L'homme l'avait arrêté d'un geste de la main.

— Les finances ne nous posent aucun problème. Nous disposons du nécessaire. Il me faut vous dire deux mots de notre fondation. Vous savez l'intérêt que les Américains portent au passé, comme tous les peuples neufs, et la facilité qu'ils ont pour collecter des fonds.

L'Héritage de la mémoire était basé à Denver, avec des ramifications dans le monde entier. Jouant avec les avantages fiscaux, la fondation finançait des chantiers un peu partout sur la planète.

— Nous sommes présents en Israël, en Jordanie, en Égypte et en Grèce, ajouta Tennant en pensant impressionner l'archéologue.

— Je n'aurais que deux questions : pourquoi Commarque et pourquoi

moi ?

— Vous, parce que nous vous connaissons. Personne n'est plus à même que vous d'étudier ce site remarquable. Vous êtes bien plus qu'un scientifique. Vos connaissances dans le domaine de la spiritualité doivent éclairer nos recherches. Vous avez noté nos centres d'intérêt.

— Bien sûr : l'univers de la Bible, de la pensée grecque, les fondements de notre civilisation.

— Je vois que nous nous comprenons. Commarque est un site extraordinaire, je n'ai pas besoin de vous en convaincre. Il superpose des milliers d'années de vie en continu : une grotte magdalénienne, un fort troglodytique, un château et un village médiévaux ! Et le lieu est préservé de toute intervention humaine par la nature depuis quatre cents ans ! C'est une aubaine inestimable, l'occasion de vérifier par la science toutes les légendes qui se rapportent à son histoire. Les Américains veulent en faire un objet d'étude pour leurs plus prestigieuses universités. Ce millénaire qui débute est propice à nos travaux.

— J'apprécie la manière dont vous mêlez le mythe et l'histoire. Ce n'est pas courant dans la France rationaliste.

— Commarque est une ancienne commanderie templière, et vous savez le rôle que jouent les Templiers, à travers la franc-maçonnerie, dans l'imaginaire des Américains.

Pierre était bien placé pour le savoir. Il avait pu mesurer très vite l'étendue du pouvoir de Richard Tennant. À peine avait-il accepté sa proposition qu'il recevait un courrier de l'Administration française le détachant de toute fonction pour se consacrer à un travail exclusif : explorer Commarque. Les démarches, d'ordinaire, auraient pris plusieurs années, empiétrées dans un imbroglio juridique.

Le vaste domaine était encore partagé entre des dizaines de familles, et personne n'avait jamais pu établir le moindre bornage dans ce fouillis végétal. Pierre découvrit avec surprise que, deux ans auparavant, le maire de Sireuil avait acquis la totalité du site – les bois, les marais, les ruines – et avait concédé les droits de fouilles à la fondation. Tout était prévu depuis longtemps, tout était en ordre.

Les travaux de déblaiement n'étaient pas la partie la plus passionnante de son métier, mais, tout excité par sa mission, Pierre les avait menés à grand train. Son assistant, André Noguères, lui avait apporté une aide précieuse. C'était un archéologue doublé d'un technicien habile qui n'avait pas son pareil pour étayer une paroi ou remonter un mur.

Il faisait évoluer les engins de chantier avec une étonnante délicatesse. Les premières découvertes avaient suscité émerveillement et encouragement : des débris de poterie, quelques monnaies anciennes, une épée brisée, un chandelier.

Les travaux de terrassement et la suppression de la végétation sauvage révélaient un splendide castrum, peut-être unique au monde. Des maisons

nobles et bourgeoises jaillissaient de terre, tout juste nées pour assouvir la passion des chercheurs. L'archéologue vibrait d'émotion en découvrant le four banal où les villageois venaient cuire leur pain sous la fêrle des seigneurs.

Pierre s'étonnait de voir, à la moindre trouvaille, débarquer Richard Tennant ou l'un de ses acolytes, tous bâtis sur le même modèle. Ils arrivaient dans leur costume sombre, salissaient leurs coûteuses chaussures dans la boue, parcouraient la butte de haut en bas, dissimulaient leur ignorance par beaucoup d'affairement et semblaient chercher quelque chose de précis.

— Cet objet me paraît important, dit, en désignant le chandelier orné d'émaux, William Tyson, un géant texan aux cheveux roux qui paraissait tout droit débarqué d'un baroud en Irak ou en Afghanistan. Il faudra le montrer à votre collègue dès qu'elle sera des nôtres.

Laissant quelque temps la direction des travaux à André Noguères, Pierre avait passé une bonne partie de l'été en recherche d'archives sur l'origine du château et de ses seigneurs. Il avait à présent entre les mains une documentation abondante, mais éparse. Au travers de ses découvertes, il allait de surprise en surprise : Commarque était tout sauf un château banal. La tâche était lourde, mais il n'avait rien eu à demander : la fondation lui avait octroyé l'aide d'une archéologue spécialiste du Moyen-Âge.

Aussi attendait-il avec impatience Marjolaine Karadec. Il aurait aimé pouvoir choisir lui-même les membres de son équipe, mais le directeur de la fondation avait tranché. Peut-être cette demoiselle si autoritairement imposée allait-elle pouvoir résoudre l'énigme numéro un : pourquoi avoir bâti cet immense château et ce vaste castrum au milieu de nulle part ?

II

Commarque, an de grâce 1129

Gérard de Commarque chevauchait sur les chemins creux, au pas lent de sa monture. Il jubilait en regagnant son repaire noble de la vallée de la Beune. Jamais le comté du Périgord n'avait été à pareille fête, réunissant, entre les murailles de la bonne ville de Périgueux, la fine fleur de la noblesse, les plus neufs, les plus enthousiastes.

Devant une centaine de jeunes chevaliers tous acquis à sa cause, le Champenois Hugues de Payens avait raconté comment, dix ans plus tôt, il avait gagné la Terre sainte avec huit compagnons et fondé l'ordre des Pauvres Chevaliers du Christ. Pendant huit ans, ils avaient assumé la tâche ingrate de protéger les pèlerins des pillards et des raids musulmans sur les routes de Haïffa à Césarée.

La première croisade, sous le commandement de Godefroy de Bouillon, venait de rouvrir l'accès au Saint-Sépulcre. Après un siècle d'interruption, la voie sacrée des chrétiens était rétablie. En remerciement, le roi Baudouin leur avait accordé pour logement un des lieux les plus saints de Jérusalem, l'ancien temple de Salomon, que les sarrasins avaient transformé en mosquée. Ils étaient devenus les Templiers.

Le 13 janvier 1128, leur mérite avait été reconnu en Occident, et le concile de Troyes, présidé par le légat du pape Matthieu d'Albano, avait accrédité aux yeux du monde le tout nouveau statut de moine soldat. Riche de cette confiance, Hugues de Payens avait entrepris une tournée européenne pour recueillir des fonds et lever des troupes que sa gloire et son charisme entraînaient derrière lui. Par sa bouche retentissait la parole de Bernard de Clairvaux.

— Le chevalier du Christ est un croisé permanent engagé dans un double combat : contre la chair et le sang, contre les puissances spirituelles dans les cieux. Il s'avance sans peur, ce chevalier en garde à droite et à gauche. Il a revêtu sa poitrine de la cotte de mailles, son âme de l'armure de la foi. Muni de ses deux défenses, il ne craint ni homme ni démon. Allez donc de l'avant avec assurance, chevaliers, et chassez devant vous d'un cœur intrépide les ennemis de la croix du Christ ; de sa charité, ni la mort ni la vie ne pourront vous séparer. Comme il est glorieux, votre retour de vainqueur au combat ! Comme elle est bienheureuse, votre mort de martyr au combat !

Lorsque l'homme avait interrompu le flot de ses paroles sous les vivats de la foule, épuisé par son long voyage et son discours impétueux, Gérard avait senti son cœur battre plus fort dans sa poitrine. Voilà que la vieille structure sociale éclatait, chassant tout d'un coup des citadelles l'ennui et les querelles

de voisinage.

Le noble n'était plus un soudard soumis à son seul plaisir et limité seulement par sa force ; il se faisait moine, accédait au statut supérieur de membre du clergé. Il ne s'épuisait plus en de sanglantes et vaines guerres individuelles, mais formait avec ses camarades un seul et même corps qui ne dépendait que du pape, le représentant de Dieu sur terre.

Hugues de Payens savourait son triomphe. Sur proposition du comte du Périgord, il fut décidé qu'une maison cheftaine serait bâtie près de Périgueux, aux Andrivaux. Chaque famille noble voulut donner à l'ordre qui une terre ou de l'or, qui des soldats, une maison, un droit de péage.

Mais, dans le secret de son cœur, Gérard de Commarque voulait faire plus. On ne barguignait pas avec Dieu comme un boutiquier ; seul un don total était envisageable. Comme beaucoup de jeunes nobles avant lui, Gérard voulait donner au Temple tous ses biens et lui-même.

La discussion avec son épouse fut longue et empreinte d'émotion. Par-delà les mariages arrangés et les alliances de famille, Agnès de Commarque aimait tendrement son époux, et lui-même l'entourait d'une réelle affection.

Sa vie de noble dame dans le petit château de la Beune, pour simple et austère qu'elle fût, lui convenait. Elle n'attendait, pour combler son bonheur, que la venue d'un enfant qui tardait à s'annoncer après quatre années de mariage.

Elle parcourut du regard la salle seigneuriale aux dimensions modestes, enserrée par d'épais murs. La forteresse était un ventre qui restait désespérément vide.

L'annonce de son mari venait ruiner ses espoirs. Gérard se faisait Templier, il devenait moine, avec vœux de pauvreté, d'obéissance et de chasteté. Il lui reprenait ce corps qu'il lui avait offert pour le donner au Temple.

— Est-ce la raison de votre départ, mon doux sire ? Me croyez-vous stérile ? Nous sommes jeunes encore. Vingt années ont sonné pour vous, et, pour moi, à peine seize.

— Non pas, ma mie ! Heureusement que, dans sa grande sagesse, Dieu n'a pas béni notre union. C'est un signe du ciel qui nous montre la voie en préservant ainsi la liberté que j'ai de me faire moine malgré tout le déplaisir que j'ai de vous quitter.

— Vous voulez donc m'abandonner, mon beau seigneur, sans même me laisser quelque temps de réflexion. Vous me répudiez et me renvoyez, toute honteuse, parmi les miens !

— Dieu ne saurait attendre ! Mais j'ai pensé pour vous à un statut bien plus enviable et digne de votre sang. Vous rejoindrez les bénédictines de Ligueux, qui consacrent leur temps à l'étude et à la prière. Leur maison n'accueille que des personnes de qualité, et vous y serez traitée selon votre rang. Ainsi, tous deux, nous nous unirons dans le service de Dieu.

La solution était sage, en effet, préférable en tout cas au retour au sein de la terrible famille de Vassal. Jehan, le père d'Agnès, avait beaucoup investi dans

le mariage de sa fille. L'alliance avec les Commarque, une des plus nobles et anciennes familles dans le royaume de France, était un placement à long terme. Ils descendaient d'un baron de Charlemagne, et aucune race n'était plus pure que la leur.

De quoi enrichir tout le clan de leurs alliés et permettre aux Vassal d'accéder aux plus hautes fonctions. Lorsque Jehan apprit le choix de Gérard, peu s'en fallut qu'il ne sacrifiât sa fille, devenue inutile, sur l'autel de sa colère. Seul Bertrand, son frère, eut la force d'arrêter son bras armé d'un poignard.

— Nous n'en resterons pas là. Nous nous vengerons, affirma-t-il pour achever de convaincre son aîné. Jurons de ne jamais cesser le combat contre la trahison des Commarque et de ne pas rendre les armes avant d'avoir récupéré tout ce qui nous est dû.

Gérard de Commarque mena promptement ses affaires, tant était vif son désir de gagner la Terre sainte. La totalité du fief fut donnée à l'ordre du Temple : le château, avec ses terres, ses bois, ses fermages, ses droits de haute, moyenne et basse justice passèrent sous l'autorité des moines rouges. Il en avertit lui-même les villageois, un peu inquiets de devoir quitter un si noble et bon seigneur.

Mais les privilèges attribués à l'ordre garantissaient un bien meilleur niveau de vie. Un commandeur fut nommé qui entreprit aussitôt des travaux d'agrandissement et d'embellissement de la demeure et l'ouverture d'une maladrerie pour les chevaliers souffrants, au retour des croisades.

Quant aux champs, ils furent consacrés à la culture du chanvre, avec création d'ateliers de corderie et de tissage au pied de la forteresse. Les Templiers offraient du travail pour tous et, à brève échéance, le triplement de la population. Gérard n'avait conservé, au bénéfice de son épouse, que le petit fief de Laussel, de l'autre côté de la vallée.

Pour son départ, il réunit les siens et tous ses gens dans la cour du château. Il n'était pas certain de jamais les revoir : les hasards de la route et les dangers du métier de Templier lui promettaient plutôt une mort par-delà les mers. Fuyant une vie médiocre qu'il ne supportait plus, il profitait de l'exaltation du voyage tout proche et des aventures espérées.

Il prit une dernière fois Agnès dans ses bras, la recommanda au Seigneur, lui assura qu'il reviendrait sain et sauf. Mais elle défailait de douleur devant celui que, promis à la mort et à la clôture, elle perdait doublement.

Elle s'effondra en sanglotant. La pitié plein le cœur, mais simulat l'indifférence pour ne pas ruiner son courage, il fit tourner vers l'orient la bride de son cheval.

III

Jérusalem, le temple de Salomon, ans de grâce 1130 à 1132

Le voyage jusqu'à Jérusalem lui parut interminable. L'impatience de ses jeunes années le poussait à l'action immédiate.

— Il vous faudra apprendre à contenir la fureur de vos passions, lui dit Hugues de Payens en chevauchant à ses côtés. La vie du moine, comme celle du soldat, est faite d'attente, de frustration, de désirs inassouvis. La plénitude vient avec l'obéissance au seul devoir.

Gérard piquait du nez sur l'encolure de sa monture, s'agaçant de voir la petite troupe s'arrêter au bord de quelque mare pour laisser s'abreuver les chevaux. Il aurait aimé se lancer au galop jusqu'à Jérusalem.

Heureusement, le beau temps de l'été avait permis à la vingtaine de cavaliers de traverser aisément la montagne, par la ville du Puy, jusqu'au grand port de Marseille. C'est là que tous les postulants avaient été regroupés, puis embarqués sur un vaisseau qui ralliait Saint-Jean-d'Acre en Terre sainte.

Les Templiers affrétaient leurs propres navires pour le transport des troupes et des marchandises. Le *Faucon du Temple* était un gros bateau, long de trente mètres et large de huit. Quand les vents favorables gonflaient ses six voiles et son fanion porté par le plus haut des deux mâts à cent pieds au-dessus du pont, il semblait un dragon glissant sur les flots. Près de trois cents hommes avaient pris place dans l'entrepont. Une nef huissière naviguait de conserve. Gérard avait vu, à Marseille, coulisser sa grande porte de flanc pour y embarquer leurs chevaux.

— Ce vieillard va-t-il nous être d'un grand secours pour combattre les sarrasins ? avait-il demandé au grand maître en voyant monter à bord un moine âgé qui se déplaçait avec difficulté.

— Combattre n'est pas notre seule mission. Il est des travaux plus subtils. Frère Guillaume a quitté l'habit cistercien pour le blanc manteau du Temple. Il est fort savant dans les langues parlées par les hommes et a lu tous les livres écrits en ce monde. Il revient d'un long périple au sein des bibliothèques des monastères, en Italie et en Allemagne.

— Presque tous les livres ! s'empressa d'ajouter le vieux moine qui avait gardé bonne oreille. Le jeune postulant semble bien pressé de servir de cible aux flèches musulmanes.

La première vision de la Terre sainte fut un émerveillement pour le jeune homme qui n'avait jamais quitté son Périgord. Le port d'Acre grouillait de vie, ses bâtiments s'élevaient haut, sur plusieurs étages, et l'on voyait poindre, pêle-mêle, les clochers et les minarets. La foule se pressait de par les rues étroites, tout était chatoiements de couleurs, mélanges d'odeurs épicées.

Hommes et femmes, aux visages clairs ou sombres, portaient des costumes bizarres, souvent magnifiques, parlaient des langues étranges. Les religions les plus diverses se côtoyaient sans s'affronter, ce qui ne manqua pas d'étonner les jeunes Francs fraîchement débarqués. Les femmes paraissaient plus lascives, moins farouches qu'en Occident, ce qui inquiétait fort les futurs Templiers bientôt liés par leurs vœux. Gérard n'eut pas le temps de nouer le moindre contact, car les chevaliers partirent aussitôt pour Jérusalem.

La délibération quant à sa candidature au sein de l'ordre fut fort brève. Sa famille était de haut lignage, son instruction, excellente, son honneur, sans tache. Introduit devant le Conseil, il fut à nouveau interrogé sur sa motivation et mis en garde :

— Réfléchissez bien avant de répondre. Vous pouvez encore vous retirer, mais bientôt vous ne le pourrez plus. Votre décision sera irrévocable. Persistez-vous dans votre désir d'entrer en notre compagnie ? demanda le maître.

— Oui, sire, de tout mon cœur, je le désire.

Intimidé par cette assemblée d'hommes barbus au crâne rasé, portant un manteau blanc frappé d'une croix pattée rouge, Gérard jeta un regard circulaire.

Le chapelain, vêtu de noir, se tenait devant un lutrin supportant une bible. Tous regardaient le néophyte.

— Beau frère, votre demande n'est pas chose facile. De notre ordre vous ne voyez que l'apparence : de bons habits, de beaux chevaux, une nourriture abondante et une vie d'aventures. Rien de cela n'est le Temple. Vous vous engagez à obéir à de rudes commandements, à devenir le serf d'autrui, à n'avoir plus de volonté propre, mais uniquement celle de l'ordre qui peut vous envoyer où bon lui semble et vous employer comme il lui plaira. Vous n'aurez ni repos, ni confort, ni gloire personnelle. Pensez-vous, doux frère, pouvoir souffrir toutes ces duretés ?

— Je les souffrirai toutes, s'il plaît à Dieu.

Hugues de Payens engagea alors Gérard à renoncer à tout bien terrestre, à tout désir charnel et à l'obéissance la plus absolue, lui assurant que, si la parole donnée n'était pas respectée, il perdrait l'habit et la maison.

Gérard dut encore rappeler devant l'assemblée qu'il n'était pas marié (il ne l'était plus), qu'il n'avait pas de dettes, qu'il n'avait ni reçu ni donné d'argent pour s'enrôler, qu'il était sain de corps et d'esprit, qu'il n'était pas entré au service d'un autre ordre, qu'il n'était pas excommunié et qu'il s'engageait par serment devant Dieu et la Vierge Marie à respecter les promesses qu'il venait de faire. Le moindre manquement, le plus petit mensonge verraient son exclusion immédiate. Enfin, la parole attendue sonna à ses oreilles.

— Nous, de par Dieu et de par Notre-Dame Sainte Marie, et par monseigneur saint Pierre de Rome, et de par notre père le pape et par tous les frères du Temple, nous vous admettons à tous les bienfaits de la maison.

Frère Gérard fut ensuite revêtu de la cape blanche à croix rouge. Le chapelain lut l'oraison du Saint-Esprit, et tous les frères dirent ensemble le *Notre Père*. Hugues de Payens posa ensuite sa bouche sur la sienne, scellant par cet échange de souffle l'union du moine avec le moine et du vassal avec son suzerain.

Pendant deux années pleines, Gérard de Commarque accomplit son devoir de soldat du Temple. Il aimait cette vie de caserne disciplinée par la règle monastique. On lui avait donné trois chevaux, qu'il nommait Foi, Espérance et Charité, et montait tour à tour. Un écuyer prénommé Jean lui avait été attribué, avec mention de bien le traiter. Les plaisirs féodaux lui étaient désormais interdits : pas de chasse, hormis celle du lion, pas plus de jeu d'échecs qui autrefois le passionnait.

Les semaines passaient, un rien monotones, à escorter les pèlerins qui débarquaient à Jaffa, Haïffa ou Saint-Jean-d'Acre, jusqu'à Jérusalem ou sur les pas de Notre-Seigneur en Galilée et sur les bords du Jourdain. Le plus souvent, les combats n'avaient rien de glorieux : de simples opérations de police pour disperser les pillards qui prétendaient s'emparer des bagages des voyageurs. Quelques coups d'épée avaient raison de leur détermination d'affamés. Par deux fois, il avait affronté des tribus turques qui arrivaient tout droit d'Asie centrale. Convertis à un islam radical, très éloigné de l'habituelle tolérance des Arabes, ils maltraièrent leurs coreligionnaires avec autant de férocité que les chrétiens.

Gérard gardait un souvenir enivrant de son premier combat, lorsque l'armée du Temple avait assailli les troupes de Zengi le Sanguinaire qui tentaient de franchir le Jourdain au gué de Jacob. Le lieu même où le petit-fils d'Abraham avait lutté avec l'ange et gagné le nom d'Israël tout en restant boiteux était la porte d'entrée des envahisseurs en Palestine.

En vue du camp ennemi, le maréchal du Temple avait crié l'ordre de bataille et empoigné le gonfanon Beaussant. Tous devaient se rallier à la bannière noire et blanche. Gérard tremblait de joie et d'excitation : il avait été choisi parmi les dix chevaliers qui devaient garder et protéger le fanion, veillant à ce qu'il ne tombe en aucun cas aux mains de l'ennemi.

Puis la charge avait été lancée, cent cavaliers, botte contre botte, dans leurs lourdes armures, la lance de frêne pointée en avant, portés par de robustes chevaux. Ils avaient culbuté leurs adversaires, les avaient dispersés comme paille au vent.

Emporté par son enthousiasme, Gérard avait, dans le feu de l'action, profondément pénétré dans les rangs adverses. Entouré de soldats turcs, il s'apprêtait à périr pour respecter l'interdiction de reculer ou de se rendre. Il n'avait dû son salut qu'au courage de son écuyer qui lui avait prêté main-forte. De vigoureux coups d'épée sur les boucliers de cuir avaient permis aux deux hommes de se dégager et de reprendre leur place dans l'escadron de tête, tandis que les Turcs refluaient sur la rive gauche du fleuve, repoussés par les assauts successifs des chevaliers chrétiens.

Gérard dormit bien ce soir de victoire, avec le sentiment d'avoir trouvé la vie dont il rêvait. L'aventure, le danger, le sentiment d'appartenir à un seul corps, sans glorification personnelle, satisfaisaient son besoin d'idéal.

Le reste de sa vie était rigoureusement ritualisé. Le repas séparait les chevaliers des simples sergents. Les plus anciens s'asseyaient le dos au mur, autour d'Hugues de Payens, les autres face à eux. Point d'ornements au service de table, la vaisselle était simple et identique pour tous, la nourriture, suffisante pour des combattants, mais sans excès. Le silence régnait dans le réfectoire, seulement rompu par la voix du chapelain récitant des lectures pieuses. Lorsqu'ils ne combattaient pas, Gérard et ses frères consacraient leur temps au service divin, comme des moines ordinaires. Quand les cloches sonnaient matines, il fallait se lever à la nuit noire, s'habiller à la hâte pour le premier office de la journée. Puis chacun allait s'occuper de ses chevaux. Après un léger repos, la cloche de prime jetait les hommes hors de leurs couches, et ils enchaînaient deux ou trois messes à la suite.

Nul ne pouvait prendre de nourriture avant d'avoir récité soixante *Pater*, trente pour les vivants et trente pour les morts. Objet d'une dévotion particulière, la Vierge Marie recevait une prière un peu étrange :

— Parce que Notre-Dame fut le commencement de notre religion, en elle et pour son honneur, s'il plaît à Dieu, seront la fin de nos vies et la fin de notre religion quand il plaira à Dieu que ce soit.

Le clergé local était tenu dans l'ignorance de ce détail ; il n'aurait guère apprécié que l'on évoque la disparition du catholicisme.

Grâces et vêpres occupaient l'après-midi. Au repas du soir, lui aussi frugal, Hugues de Payens autorisait parfois que soit servi un peu de vin trempé, en quantité raisonnable, en rappelant la parole de Salomon : le vin fait tourner en bête les sages. L'année était rythmée par les fêtes religieuses, les nombreux jeunes, le lavement des pieds de treize pauvres le soir du Jeudi saint.

Gérard de Commarque se coulait dans le moule de son métier et de ses obligations, apprenant à se réjouir de la routine, quand il fut convoqué au Grand Conseil du Temple.

IV

Commarque, le 3 septembre 2000

Pierre pestait en conduisant brutalement son petit 4 X 4 sur la route de Bergerac. Le chantier de fouilles avait pris du retard. Richard Tennant, de plus en plus pressant à mesure que les recherches progressaient, lui en faisait l'amer reproche :

— Tout doit être accompli avant un an ! scandait-il avec autorité. Les astres nous sont favorables jusqu'en septembre 2001. Après, plus rien n'est sûr.

Pierre s'étonnait sans rien dire de ce discours ésotérique. Il avait d'autres soucis, bien réels, et n'avait pas besoin que le domaine de l'étrange se mette de la partie. Plusieurs engins de chantier avaient été sabotés : pneus crevés, câbles coupés, pièces de moteurs dérobées. Ces attentats à répétition plongeaient son patron dans des colères hystériques.

— Ce sont ces Périgourdins arriérés qui veulent garder Commarque dans sa gangue de boue, proférait-il.

Les membres d'une association locale s'élevaient contre les travaux, le sacrifice, à leurs yeux, d'un lieu magique dont ils s'estimaient obscurément propriétaires. Plusieurs amis de Pierre en faisaient partie, et il s'en fallait de peu pour que le directeur le considère comme complice des manœuvres dilatoires. Il avait d'ailleurs porté plainte auprès des gendarmes. D'autres événements, moins graves mais plus effrayants, étaient survenus. Selon les ouvriers, appuyés par les gens du cru, le château était hanté. Plusieurs témoins de bonne foi affirmaient avoir entendu une voix mystérieuse psalmodier dans le marais ou entonner un air d'opéra. Une grise silhouette se perdait parfois dans le brouillard. La police n'y voyait rien de répréhensible, mais elle se déplaça quand même quand des chasseurs découvrirent des cadavres d'animaux sauvages atrocement mutilés. Égorgés, dépecés et vidés de leur sang, chevreuils, cerfs et sangliers avaient été abandonnés sur place. Certaines parties des corps avaient été brûlées, comme pour un holocauste. L'enquête n'avait rien donné, les gendarmes étant peu enclins à explorer les pièges de sables mouvants. Après tout, il ne s'agissait que de bêtes des bois !

Mais les ouvriers commençaient à avoir peur de cette chose qui rôdait autour d'eux et qu'ils surnommaient le « vampire qui chante ». Plusieurs démissionnèrent. Pierre remplaça les Périgourdins superstitieux par des Portugais, tout aussi crédules, qui filèrent aussi sans demander leur reste. Ces incidents firent remonter du plus profond de sa mémoire le souvenir de Daniel, l'ami disparu, englouti par le marécage.

Pierre fulminait et parlait tout seul.

— Perdre une demi-journée pour aller chercher cette archéologie à l'aéroport ! Il paraît qu'elle ne sait pas conduire. À notre époque !

Pierre aimait travailler seul, sans personne pour troubler ses recherches. Il redoutait surtout qu'on ne lui ait attribué pour collègue quelque gratte-papier, un rat de bibliothèque qui gaspillerait son temps. Alors qu'il avait tant besoin de monde sur le terrain ! Obscurément, il craignait aussi de devoir travailler avec une femme. Il se tenait à l'écart du sexe dit « faible » depuis son douloureux veuvage. Cela faisait dix ans qu'il avait perdu Estelle, emportée par une leucémie en quelques mois. Il était à l'étranger quand la maladie s'était déclarée. Il n'en avait pas tout de suite perçu la gravité et s'était senti coupable, pas assez présent et vigilant. Son tempérament solitaire s'était accru de ce jour. Il se mit à préférer la compagnie des vieilles pierres à celle des hommes. Les voyages qui l'avaient tant fait rêver dans sa jeunesse, et pour lesquels il avait choisi son métier, étaient devenus pesants et ennuyeux. Il était parvenu à trouver un poste dans son Périgord natal, le seul endroit où il se trouvait à peu près bien. C'était son territoire, et il en parcourait les forêts comme un loup ou un ours, en communion avec la nature apaisante.

Quand il la vit descendre sur la passerelle de l'ATR 42 qui venait d'arriver de Paris, Pierre ne fut pas rassuré sur l'instant. Une ravissante jeune femme, vêtue d'une jupe et d'un tailleur bleu pâle, s'avancait avec des airs de princesse.

— Qu'est-ce que c'est que cette poupée Barbie ? maugréa-t-il. Je la vois explorer les ruines dans cette tenue ! Elle ne sera pas déplacée au milieu des élégants de Richard Tennant. On voit bien que c'est lui qui l'a choisie.

Elle s'approcha, lui adressa un sourire charmant et le balaya de ses immenses yeux bleus dont il remarqua tout de suite les couleurs changeantes. Elle lui serra la main vigoureusement en se présentant.

— Marjolaine Karadec. Désolée de vous prendre votre temps.

Malgré son maquillage discret et ses vêtements de qualité, elle n'avait rien d'une poupée Barbie. Plutôt petite, brune, ses cheveux noirs coupés en un carré qui épousait les formes d'un visage aux traits fins, elle était fort sympathique. Elle se montra vive et enjouée, refusa qu'il porte son sac : tout le contraire du poids mort qu'il redoutait. Il émanait de cette petite femme une flamme d'énergie pure. Tandis qu'elle lui parlait, il glissait un regard curieux sur ses yeux bleus clairs, assortis à ses vêtements, que striait une étoile d'un bleu plus profond. Un vrai regard de Bretonne, songea-t-il. Que vient-elle faire dans notre Périgord ?

Ils gagnèrent à pied le parking de la minuscule gare aérienne aux allures champêtres.

— Connaissez-vous Commarque ? lui demanda-t-il en restant sur ses gardes, tandis qu'il s'appêtait à démarrer pour regagner le Sarladais.

— C'est la première fois que je viens dans votre région. On m'en a dit le plus grand bien.

— C'est le paradis des archéologues. Curieux que vous n'y soyez jamais

venu.

— J'ai beaucoup vécu à l'étranger.

— Vous êtes envoyée par la fondation, je suppose ?

Pierre aurait bien voulu lui tirer les vers du nez. La fondation avait-elle embauché Marjolaine Karadec pour l'aider ou pour le surveiller ? Il redoutait par-dessus tout de perdre son indépendance.

— Disons que je me suis arrangée pour être choisie pour cette mission, répondit la jeune femme avec un air mystérieux.

— Qu'est-ce qui vous passionne dans cette histoire ?

— Ceci...

Elle étala devant lui des photos qu'elle venait d'extraire du fouillis de son sac. Les clichés de presse représentaient le chandelier de cuivre qu'il avait lui-même découvert à Commarque, curieusement accroché à la muraille. À la question muette qui brillait dans ses yeux, la jeune femme répondit en lui montrant une nouvelle série de photos représentant des chandeliers absolument identiques. Inscrites au feutre, les provenances étaient des plus diverses : New York, Jérusalem...

— Il y en a onze. Le vôtre est le douzième. Douze ! Le chiffre de la perfection des anciens, ajouta-t-elle. Ces objets ont été fabriqués à Limoges : les ornements en émail champlévé sont caractéristiques. Nous pensons qu'ils ont tous été rassemblés à Jérusalem, dans la commanderie des Templiers. Ils devaient avoir une fonction rituelle que nous ignorons.

— Vous voulez dire dans le temple de Salomon ?

— Exactement.

Après une heure de route au cours de laquelle Pierre laissa le silence s'installer, ils arrivèrent au-dessus de Commarque. Il gara son véhicule dans un pré qui servait d'aire de stationnement.

— Vous voulez bien marcher un peu ?

— Volontiers. Le voyage m'a engourdi et j'ai besoin d'exercice.

Il voulait lui faire la surprise de la découverte du site. Cette première fois devait rester gravée dans sa mémoire, un cadeau inoubliable que recevait tout visiteur méritant. Soudain avarés de paroles, ils avançaient sous la voûte obscure des châtaigniers, des charmes, des chênes vénérables qui se refermaient sur eux. L'univers végétal formait une bulle autour d'eux, comme un monde à part. Pierre observait la jeune femme.

Il voyait que l'esprit du lieu s'emparait d'elle. Le vallon s'ouvrit soudain devant eux, imprimant sur leurs rétines la masse de pierres blondes du château et du village.

— Mon Dieu que c'est beau ! s'exclama-t-elle en découvrant le spectacle romantique des ruines. Je n'ai jamais rien vu de pareil !

Il lui fit les honneurs de la place, lui présenta ses assistants, André Noguères et Louis Debienne. Elle escalada les tas de cailloux, joyeuse comme une petite fille, évoluant sur le site comme si elle l'avait toujours connu, très à l'aise, ne craignant pas de salir sa jolie tenue. Rien à voir avec les

« encostumés » de la fondation, se dit Pierre. Comme quoi, il ne faut jamais juger sur la première impression. Il la récupéra, les joues en feu allumant son teint pâle. Commarque l'avait adoptée, il était décidé à en faire autant, toutefois avec quelques réserves de prudence. Ils parcoururent les maisons effondrées, la petite église. Elle jetait sur tout un regard aigu, inquisiteur, celui de tous les adolescents qui découvraient Commarque et cherchaient naïvement un trésor caché. Ses yeux bleus, encore agrandis par la curiosité, mangeaient tout son visage. Ils pénétrèrent dans le château.

— Je vais vous montrer où j'ai trouvé le chandelier, dit-il en l'entraînant sur un escalier à moitié brisé. J'examinais la façade pour voir comment on pouvait la débarrasser des arbustes et de la végétation qui s'y incrustaient, quand je l'ai vu. Il était accroché à la muraille comme s'il y avait été placé la veille. Il a dû tomber de la fenêtre. Du doigt, il désigna une baie à colonnettes vingt mètres au-dessus d'eux.

— C'est peut-être le résultat d'une scène de ménage, dit-elle en éclatant d'un rire joyeux. Monsieur et madame de Commarque se sont jeté la vaisselle à la tête !

Pierre rit de bon cœur à cette peu noble évocation. Il s'étonna même de sa bonne humeur. Cela faisait longtemps qu'il n'avait pas ri.

— Nous allons monter au sommet du donjon. Passez devant, dit-il en lui cédant sa place sur la solide échelle qui avait remplacé la dangereuse antiquité de sa jeunesse.

Cette visite lui en rappelait une autre, et des souvenirs troublants envahissaient sa mémoire. Il se traita de voyeur, mais ne put s'empêcher de lever les yeux sur la jeune femme qui évoluait quelques mètres au-dessus de lui. Essoufflés, ils firent une halte dans la grande salle.

— Je suis toujours étonné qu'une telle masse de pierres ne renferme qu'une pièce aussi minuscule. Cela échappe à toute rationalité.

— Tout est symboles au Moyen-Âge ! L'existence de cette chambre pèse plus que sa dimension.

Ils achevèrent de gravir l'escalier. Le paysage magique, au temps arrêté, qui excluait toute présence humaine, fit son œuvre sur l'imagination de Marjolaine. Insensible au vertige, elle parcourut le chemin de ronde, laissant son regard se perdre sur les ruines en contrebas, puis elle le posa au loin, sur les bois et le marais. Elle était saisie, intérieurement bouleversée par la beauté sauvage de la scène, sa grandeur qui dépassait la réalité de l'endroit, son ancienneté qui réduisait l'homme aux dimensions d'un épiphénomène. Pierre vit qu'elle frissonnait et ne put s'empêcher de poser la main sur son épaule.

— À qui appartient ce petit château en face de nous, dit-elle pour dissimuler son émotion.

— C'est Laussel. Ses propriétaires sont une vieille famille belge installée là depuis longtemps. Ils doivent être aussi vieux que leurs pierres.

V

Commarque, le 8 septembre 2000

L'arrivée de Marjolaine avait posé un rayon de lumière sur un chantier jusque-là industriel et dévoré d'inquiétude. Son charme, sa bonne humeur avaient chassé les fantômes et l'avaient fait adopter par toute l'équipe. Son professionnalisme les impressionnait. Il ne lui avait pas fallu trois jours pour connaître chaque maison, chaque passage. Elle avait troqué sa jupe pour un jean qui mettait agréablement ses formes en valeur et lui permettait d'évoluer à son aise dans les ruines. Pierre découvrit qu'elle en savait déjà beaucoup sur l'histoire et les légendes de Commarque.

Elle s'intéressait à tout, posait beaucoup de questions, y compris sur lui-même, sur sa vie personnelle. Il mit cela sur le compte de la curiosité féminine.

Rapidement, ils se tutoyèrent. Pierre restait intrigué par son comportement d'électron libre. Elle semblait suivre sa voie, son idée, comme si elle n'avait de comptes à rendre à personne... et surtout pas à lui. Cela l'agaçait un peu.

À sa demande, il lui avait montré le chandelier mystérieux qui semblait attiser son intérêt. Il le gardait dans une armoire, dans l'Algeco de chantier qui lui servait de bureau. Elle prit dans ses mains le lourd objet de bronze, souligna du doigt le métal ouvragé, orné de motifs géométriques, végétaux et animaliers. Son état de conservation était exceptionnel. Sur le socle, on distinguait quatre petits médaillons figurant des dragons ailés, dont la queue s'enroulait autour du cou. Le monstre semblait se dévorer lui-même.

— C'est un ouroboros, dit la jeune femme. Il symbolise le cycle immuable du temps. Voilà pourquoi il y a douze chandeliers : ils représentent le cosmos. Tu devrais mettre cette relique à l'abri dans un coffre-fort. Si j'en crois les rumeurs, le chantier est assez perméable aux visites inopportunes.

Pierre appréciait fort de travailler avec elle ; même s'il restait réservé sur son rôle et les raisons de sa présence, l'intimité du chantier les rapprochait un peu plus chaque jour.

Il lui avait confié, en peu de mots, son histoire douloureuse : son attachement au Périgord, ses voyages, son mariage avec Estelle, emportée prématurément par la maladie, sa solitude depuis de longues années.

D'elle, il savait qu'elle avait vécu longtemps aux États-Unis. Elle en avait gardé un optimisme à toute épreuve. Sa culture américaine, assez fantasque, le surprenait, habitué qu'il était à une rigueur toute cartésienne.

Elle était tout son contraire, exerçant sa rationalité sur la matière mouvante de la légende quand il usait de son instinct sur les sciences exactes.

— Que crois-tu que nous cherchons ici ? lui demanda-t-elle.

— Commarque est un exemple unique de castrum médiéval parfaitement conservé, un véritable laboratoire d'histoire préservé par la nature.

— Et un univers de légendes quasi mythologique : un trésor, des Templiers, des mystères à n'en plus finir. Il règne ici une ambiance des plus particulières.

Pierre éclata de rire. Décidément, il était bien joyeux depuis qu'elle était là.

— Attends une minute ! Ne mélange pas l'histoire et la superstition. Tu me rappelles mon adolescence et mes visites à Commarque en mobylette.

Il lui raconta, avec un peu de nostalgie, ses aventures lycéennes et le drame qui les avait achevées.

— Les seigneurs brigands ont laissé à ces lieux une noire réputation. Mes ouvriers pensent que le chantier est hanté.

— Encore le fantôme du scout !

— Il en a fait, des dégâts, celui-là ! Ne va pas en rajouter avec tes idées ésotériques.

Tout en restant réservée sur elle-même, Marjolaine l'avait questionné sur sa mission : pourquoi la fondation l'avait-elle choisi ? Quelle était la nature de ses liens avec Tennant ? Avait-il déjà travaillé pour lui ? Un véritable interrogatoire dont il décida de ne pas s'offusquer.

Après tout, elle paraissait avoir de puissantes relations au sein de la fondation. Elle sembla rassurée quand elle constata qu'il n'avait aucune affinité avec ses employeurs. Seules sa compétence et sa connaissance locale l'avaient fait embaucher. Une confiance s'établissait progressivement entre eux, une connivence d'adolescents attardés.

Un soir qu'ils travaillaient fort tard sur un document relatif à l'histoire du château, elle lui posa abruptement une question :

— Travailles-tu de midi à minuit ?

Il comprit aussitôt la demande rituelle, hésita un instant, car il n'aimait pas dévoiler son appartenance à la franc-maçonnerie. Il était membre, depuis longtemps, d'une grande obédience de rite écossais connue pour sa discrétion et la régularité de ses travaux. Il en appréciait autant la chaleur humaine que la qualité des recherches.

Par leur présence retenue et efficace, ses frères l'avaient sauvé de la dépression après la mort d'Estelle. Son parrain, Raymond Senestre, était pour lui comme un père.

Pierre avait su transformer son désespoir en énergie et il s'était lancé, à corps perdu, dans la recherche spirituelle et philosophique. Année après année, il avait gravi jusqu'en haut les échelons de l'écossisme.

— Je pense que nous appartenons à la même maison, s'entendit-il répondre, ou plutôt à des maisons voisines, car nous sommes un rite strictement masculin.

— J'avais compris cela à ta manière de parler et d'écouter.

— Moi, je me doutais de la chose. Tu y faisais constamment allusion.

— J'ai été Eastern Star aux États-Unis, puis j'ai joint une obédience

féminine qui étudie, comme toi, le symbolisme.

Leur complicité naissante se trouva confirmée par cet aveu. Ils se sentaient soudain extrêmement proches l'un de l'autre, comme s'ils se connaissaient depuis toujours : ils avaient en commun la mémoire vivante de siècles d'initiation.

Ils convinrent de l'extrême intérêt du travail en loge pour des archéologues.

— Cela m'a ouvert des horizons sur les cultures les plus diverses, dit-elle, et appris à lire les faits directement dans le cœur des humains, par-delà la simple rationalité.

— Nous travaillons à l'abri des préoccupations ordinaires, répondit-il, et loin des femmes.

— Le sexe est toujours un problème. Nous non plus nous ne voulons pas de « sœurs à moustache ».

— En fait, nous sommes des sortes de moines, soumis à la règle et à la chasteté..., mais seulement deux soirs par mois, ajouta-t-il en riant.

Elle baissa un peu la voix pour lui répondre, comme pour une confidence :

— Je suis heureuse que nous partagions ce secret. Nous allons pouvoir œuvrer en confiance et en sérénité. Je crois que nous en aurons bien besoin.

La pluie n'avait pas cessé de tomber depuis une semaine, retardant les fouilles, enlisant les engins dans la glaise humide. Pierre étudiait un document aux archives départementales de Périgueux lorsqu'il reçut un appel sur son téléphone. C'était André Noguères.

— Venez vite ! Il s'est passé un incident sur le chantier : un éboulement.

Pierre avertit Marjolaine qui travaillait dans une salle voisine, et ils parcoururent, aussi rapidement que le permettait l'état de la route, les soixante kilomètres qui les séparaient de Commarque. À leur arrivée, ils constatèrent que Richard Tennant les avait devancés.

— Il n'est quand même pas venu en hélicoptère ! maugréa-t-il.

Toujours accompagné de son inséparable colosse, William Tyson, qu'il présentait tour à tour comme son chauffeur ou son expert financier, il pataugeait dans la boue d'un air dégouté, en costume et souliers noirs. L'Américain, vêtu comme son maître, jetait un regard vide sur les ruines.

Pierre se demandait toujours quel rôle jouait ce secrétaire, garde du corps, archéologue (et quoi encore ?), qui semblait plus doué pour donner des coups que des discours.

— Toute une partie du mur de la maison des Commarque s'est effondrée, dit Noguères. Plusieurs machines sont perdues sous des tonnes de pierres. Heureusement, il n'y a aucun blessé. C'est le ruissellement des eaux qui a provoqué l'affaissement.

— La muraille a été probablement affaiblie par vos travaux. Je vous avais bien dit d'étaier, grogna Tennant, visiblement mécontent.

Sans l'écouter plus, Pierre et Marjolaine escaladèrent la montagne de cailloux en équilibre instable. Dans un angle de la maison, ils distinguèrent l'entrée d'une cavité.

— Peut-être le début d'un escalier, dit Pierre. Je vais faire dégager ce passage. C'est peut-être l'amorce de la résolution du mystère de Commarque.

À sa grande surprise, il entendit Richard Tennant le contredire avec un ton autoritaire qui n'appelait pas de réplique :

— Nous n'avons que faire de vieilles caves. L'endroit est trop dangereux. Faites sécuriser cette partie du chantier. J'en interdis l'accès à quiconque. Vous fermerez ce trou et reprendrez les fouilles plus en dessous.

— Je suis responsable des recherches et je pense...

— Moi, je suis responsable de la sécurité de tous et je ne veux pas d'accident. Vous ferez ce que je dis.

André Noguères intervint pour sortir Pierre de l'embarras.

— Je vais appeler l'entreprise Bouloume. Ces gens ont déjà travaillé pour nous. Ils remonteront le mur en quelques jours, et nous préserverons, pour plus tard, ce que cet éboulement a pu dévoiler.

— Vous avez raison : Guy Bouloume est un bon maçon. En attendant, je vais faire poser des barrières de protection pour que personne ne pénètre sur le site.

VI

Jérusalem, an de grâce 1133

C'était la première fois que Gérard de Commarque pénétrait dans la salle supérieure de la commanderie de Jérusalem. Seuls les hauts dignitaires de l'ordre, les proches d'Hugues de Payens et quelques privilégiés en avaient l'autorisation.

La salle formait un carré long de trente pieds sur soixante, le sol était constitué d'un pavé mosaïque semblable à l'étendard Beaussant noir et blanc qui marchait en tête des combats, au poing du gonfanonier. Douze candélabres émaillés, où brûlaient des chandelles jaunes, étaient posés sur le sol, comme les pièces d'un jeu d'échecs. Hugues de Payens, grand maître des Templiers, siégeait sur un trône d'ivoire.

— Le temps est venu pour toi, frère Gérard, de quitter les champs de bataille afin d'accéder à une autre mission et de mieux servir ainsi Dieu et notre idéal.

— Mais, sire, je suis venu en Palestine pour me battre, répliqua le jeune homme, étonné et un peu indigné de se voir privé des combats qui faisaient le sel de son existence. À peine ai-je pu montrer ma valeur !

— N'oublie pas ton serment d'obéissance. Aujourd'hui, le Grand Conseil de l'ordre a décidé que tu devais dès à présent te consacrer à l'étude et à la philosophie. Dans ce nouveau devoir, tu seras utile, bien plus que les armes à la main. Tu es un sujet d'élite, et je ne veux pas te voir perdre la vie dans une embuscade contre des brigands.

— Ne sommes-nous pas tous égaux ?

— Tu es du sang le plus noble qui soit, intervint le frère Guillaume, assis à la gauche du grand maître et dont tous connaissaient la sagesse. Ton ancêtre, Govon de Commarque, était un preux qui chevaucha aux côtés de Charlemagne. Il défendit Narbonne contre les sarrasins et prit Barbaste, en Espagne. Les amours de son fils Girart avec Malatrie, la fille de l'amirant de Cordoue, qui, pour lui, se fit chrétienne, sont encore chantées de château en château par les troubadours.

— Un Templier s'intéresse-t-il à ces choses futiles ?

— Futiles, elles ne le sont pas ! La Terre sainte n'est pas ce que tu crois. Ce n'est pas un lieu d'affrontements entre chrétiens et musulmans. Tu es ici au cœur du monde, au centre de l'union où tout ce qui est éparé doit être rassemblé, où les hommes de toutes cultures et religions doivent apprendre à vivre ensemble. Notre mission est de bâtir un empire de paix, un Saint Empire.

— Ne combattons-nous pas les païens ?

— Les musulmans ne sont pas des païens, mais des hérétiques. Ils croient en Jésus-Christ, en sa Résurrection et en la Vierge Marie. Ils en font simplement une mauvaise interprétation, répondit Hugues.

— Enfin, en espérant que ce ne sont pas les chrétiens qui se trompent, intervint à nouveau le frère Guillaume. En fait, toutes les religions recèlent une part de vérité et aucune ne la détient tout entière, car la Vérité n'appartient qu'à Dieu. Tu dois apprendre à fréquenter les musulmans et les juifs, ainsi que tous les chrétiens qui peuplent la Palestine, Melkites, Nestoriens, Mandéens, et vivent séparés de Rome.

— Mais que devrais-je chercher ?

— La religion originelle, celle de notre ancêtre Noé, le père de tous les hommes, l'auteur de la première alliance avec Dieu. Le noachisme, sans renier aucune des religions existantes, rassemble l'humanité tout entière. Cette religion première s'est précisée dans le message de Moïse au peuple juif et a trouvé son accomplissement dans la venue de Jésus-Christ, sauveur de tous les hommes.

Gérard resta un moment silencieux. Les chevaliers autour de lui respectaient sa réflexion, laissant sa pensée évoluer librement.

— Si cela était si facile, pourquoi faisons-nous la guerre ?

— Parce que parler ne sert à rien ; c'est dans le corps de l'homme que doit s'incarner l'esprit. Il faut sentir, prouver, découvrir les objets et les rites qui uniront les humains autour d'une unique idée de Dieu.

Le grand maître s'arrêta pour mieux rassembler ses mots.

— Où crois-tu être en ce moment, mon frère ?

— Devant ceux qui dirigent notre ordre.

— Pas du tout. Tu es accueilli par le Grand Conseil du cercle intérieur du Temple. Je n'y suis pas le grand maître, mais simplement l'avoué du Saint-Sépulcre.

— Ce nom, c'est celui...

Gérard n'osait le prononcer.

— Celui de Godefroy de Bouillon, le conquérant de Jérusalem. Par modestie, il refusa d'être roi là où Jésus avait porté la couronne d'épines. Horrifié par la barbarie des combats, par la vue des chevaux pataugeant dans le sang, par le massacre des habitants de la cité sainte, qu'ils soient musulmans, juifs ou chrétiens, il se déclara simplement avoué du Saint-Sépulcre. C'était un chevalier parfait, qu'on ne vit jamais ivre ou en compagnie des femmes, un véritable moine soldat, le premier de tous. Après sa mort, nous avons hérité de sa mission : nous devons garder Jérusalem et le tombeau du Christ, répartir équitablement les terres et assurer la prospérité économique, faire régner la paix et la justice. Mais il existe un commandement secret que Godefroy a laissé pour ses successeurs : établir un seul royaume pour tous les hommes, dans le respect de chacun, par l'amour et non par la guerre. À son image, seul le plus humble de tous pourra accomplir

cette noble tâche. C'est la nôtre, c'est la tienne à partir de ce jour, mon frère Gérard. Sois le bienvenu parmi nous.

Gérard de Commarque avait été affecté aux travaux de fortifications du mont du Temple. Située sur un lieu élevé, au-dessus du mur des Lamentations, la commanderie chèvétaine pouvait servir de refuge ultime en cas d'assaut des musulmans. Il avait accepté cette fonction de chef de chantier, mais restait furieux de se trouver réduit à un travail d'ouvrier maçon. Il éprouvait néanmoins une fierté secrète à manier le pic aussi bien que l'épée. Les tailleurs de pierre affrontaient la matière et les vertiges des échafaudages avec une ardeur et un courage qui n'avaient rien à envier aux chevaliers.

Avec l'aide de deux camarades, il dégageait les gravats accumulés dans une salle basse des écuries de Salomon, que les musulmans nommaient « mosquée al-Aqsa ».

— Pourquoi donc nous avoir désignés pour ce labeur poussiéreux ? gémit Abif, qui appartenait au corps des turcoples, ces Arabes légèrement armés qui combattaient aux côtés de l'ordre.

— Je crains qu'à force de creuser nous ne mettions au jour les os de Salomon lui-même, ajouta Joabert, un sergent des Templiers, étonnamment savant, dont bien peu connaissaient l'origine juive.

Partout autour d'eux, ce n'étaient que débris de colonnes de marbre brisées, fragments de poteries, de murs écroulés sous le poids des siècles.

Les restes des différentes civilisations qui avaient régné sur Jérusalem remontaient peu à peu à la lumière du jour.

— Tout est poussière et tout retourne à la poussière, déclama Joabert en citant l'Ecclésiaste.

Gérard de Commarque laissait grogner ses compagnons tout en se demandant si la culture chrétienne connaîtrait, elle aussi, la ruine et l'oubli. Son entretien avec le Grand Conseil de l'ordre secret travaillait sa mémoire ; il se disait que sa petite équipe n'avait pas été composée par hasard.

— Taisez-vous et travaillez avec plus d'enthousiasme ! cria-t-il à ses camarades tout en lançant un vigoureux coup de pic dans la roche. Un son creux et un bruit métallique se firent entendre, et son outil resta accroché. En cherchant à le dégager, ils découvrirent un anneau de fer rouillé qui fermait une trappe. Avec beaucoup d'efforts, ils déblayèrent un gros bloc de pierre qu'ils soulevèrent avec peine. Un gouffre noir s'ouvrait sous eux.

— Quel lieu étrange ! Nous devons prévenir nos supérieurs, suggéra Abif.

— Que nenni ! répliqua Gérard. Attachez-moi à une corde et passez-moi une torche. Je vais descendre voir ce qui se cache là-dessous.

— Et si tu rencontres le diable ou quelque monstre souterrain ? dit Joabert.

— Je tirerai trois coups sur la corde et vous me remonterez.

Suspendu comme une araignée à son fil, le chevalier glissa à travers des ténèbres épaisses que son maigre flambeau éclairait avec peine. Dix mètres plus bas, il posa les pieds sur un sol aux dalles régulières. Au-dessus de sa tête, la voûte de pierre se perdait dans l'obscurité.

Il avisa devant lui une porte dont le linteau portait des caractères hébraïques qu'il ne put déchiffrer. Un escalier tournant s'ouvrait devant lui, qui descendait vers l'inconnu. La corde étant assez longue, il poursuivit sa marche.

Deux porches furent franchis, deux autres volées de marches qui, lui semblait-il, tournaient autour d'un puits. Il progressait à la verticale. La troisième salle lui parut plus sombre encore, plus angoissante.

Il distingua un objet, crut percevoir un mouvement, sentit comme une force auprès de lui. Effrayé, il secoua violemment son lien et, aussitôt, se sentit tiré en arrière.

— Qu'as-tu vu ? Qu'as-tu trouvé ? le harcelèrent ses camarades.

— J'ai eu peur ! Cet endroit est plus terrifiant que mille sarrasins. Il y fait noir comme en enfer. Je crois que le colimaçon descend tout droit jusqu'aux entrailles de la Terre. Pour continuer, il faut couper la corde. Venez avec moi !

Abif et Joabert se regardèrent.

— Il faut que l'un de nous demeure pour donner l'alerte en cas de malheur, dit le sergent.

— Alors, reste ! Moi, je descends, répliqua le turcopole.

Lorsqu'ils franchirent la troisième arche et pénétrèrent sous la troisième voûte, les deux hommes entreprirent d'explorer la salle. Dans une niche, Abif découvrit un livre, un coran.

— Cela veut dire que je ne dois pas aller plus loin, déclara-t-il.

Allons chercher Joabert. À nous trois, nous aurons le courage de continuer.

Le sergent les rejoignit en protestant quelque peu, mais sa curiosité se trouva éveillée quand il déchiffrâ les inscriptions au-dessus des portes : *Malkut, Iesod, Hod, Netzah*.

— Le royaume, la fondation, la splendeur, l'éternité, traduisit-il pour ses compagnons.

— Qu'est-ce que cela signifie ? demandèrent-ils en le voyant pleurer de joie.

— Vous ne comprenez pas ? C'est le chemin de la kabbale.

Mais où mène-t-il ?

C'est le chemin jusqu'à Dieu !

Coupant la corde qui les reliait au monde terrestre, les trois hommes descendirent encore trois escaliers, franchirent trois portes, où Joabert put déchiffrer *Tipheret, Guebourah, Chesed* : la beauté, la force, la grâce. La maigre lueur qui les escortait éclaira une colonne qui supportait un livre : c'était l'Évangile de Jean.

— Pour sûr que nous sommes dans les ténèbres et que cette nuit d'encre ne reçoit pas notre lumière, dit le sergent en citant approximativement l'évangéliste.

Continuons, continuons, dit Gérard, tout excité.

Trois escaliers, trois portes, trois inscriptions : *Binah*, l'intelligence,

Hochmah, la sagesse, *Kether*, la couronne. Lorsqu'ils atteignirent la neuvième arche, au comble de l'angoisse et de la curiosité, ils marquèrent une pause. Les torches grésillaient, leurs flammes, privées d'oxygène, peinaient à éclairer une pièce étroite et dénudée. Un battant de pierre, inscrit dans le mur et ne présentant aucune serrure apparente, semblait barrer définitivement leur progression. Gérard le poussa violemment de l'épaule en s'écriant :

— Notre marche vers l'absolu ne peut se terminer en cul-de-sac !

Un craquement se fit entendre au-dessus d'eux, un éboulement les précipita à terre, la poussière éteignit leur flambeau.

— Nous sommes perdus, gémit Abif.

Un rayon puissant du soleil de midi traversa l'espace libéré par l'effondrement des voûtes, au-dessus de leurs têtes, illuminant un objet sur le sol.

Enchâssé dans une pierre d'agate, un triangle d'or brillait de tous ses feux. En son centre, Joabert lut la formule qu'il ne put prononcer, mais seulement épeler : *Iod, Hé, Vav, Hé*.

— Le véritable nom de Dieu, murmura-t-il.

VII

Jérusalem, an de grâce 1133

En se rendant à la convocation du Grand Conseil, un mois après la découverte de la pierre d'agate, Gérard de Commarque entendit un bruit étrange, comme une psalmodie, en provenance de la chapelle dédiée à saint Jean-Baptiste, une ancienne mosquée consacrée, depuis la prise de Jérusalem, au culte de celui qui était venu annoncer Notre-Seigneur. Étonné, car aucun office n'était prévu pour les moines, il poussa la porte. Agenouillé, la face contre la terre, un musulman priait, tourné en direction de La Mecque.

— Maudit gredin, tu souilles ce lieu. Tu veux donc le rendre impropre aux chrétiens et le faire retourner à la barbarie ? hurla-t-il en se précipitant sur l'homme.

Le musulman redressa sa haute taille. Il était vêtu comme un riche voyageur, et son visage était empreint de la plus grande noblesse. Nulle peur ne se lisait dans ses yeux noirs, impénétrables. Un sourire au coin des lèvres, il semblait défier le Templier. Gérard cria à la garde, mais ce fut Hugues de Payens en personne qui le rejoignit.

— J'ai surpris cet homme en train de pratiquer son culte dans ce lieu sacré.

— Excellence, veuillez excuser l'ignorance de ce jeune homme, dit le grand maître en tournant le dos au chevalier. Elle ne peut s'expliquer que par sa jeunesse et son ardeur à défendre notre cause.

Puis il poursuivit en jetant sur Gérard un regard à la fois sévère et bienveillant :

— N'aie nulle crainte. C'est moi qui ai autorisé notre ami à prier ici. Je te présente Oussman, ambassadeur du sultan de Damas. Notre hôte est un invité de marque, et j'ai pensé que cette ancienne mosquée conviendrait pour qu'il puisse librement y pratiquer sa religion.

Puis, devant l'air scandalisé de Gérard, il ajouta :

— Tu as encore beaucoup à apprendre !

Un peu honteux, le Périgourdin s'inclina légèrement devant le diplomate qui affichait un sourire distingué, un peu moqueur. Hugues de Payens poursuivit son explication :

— Les Syriens sont nos alliés dans notre lutte commune contre les Turcs. Nous avons compris l'intérêt d'associer nos deux religions, surtout depuis la découverte des neuf voûtes. Viens, il est temps que tu comprennes l'importance de ta trouvaille.

La salle du Conseil, drapée de rouge, dont le sol supportait toujours les douze chandelles jaunes, réunissait les neuf dirigeants du cercle intérieur du

Temple, ainsi que Gérard de Commarque, l'ambassadeur Oussman et un inconnu que frère Guillaume présenta comme le rabbin Moshé.

— Le rabbin Moshé connaissait l'existence des neuf voûtes, et nous savions par lui une partie du secret. Mais l'emplacement exact restait inconnu. Votre coup de pioche, frère Gérard, a des vertus miraculeuses.

— Qu'avons-nous trouvé de si extraordinaire ?

— Un lieu jalousement gardé par un petit groupe d'initiés : les gardiens du Temple, qui se sont relayés depuis deux mille ans pour préserver la cachette. Des juifs, d'abord, puis des chrétiens et des musulmans, tous des fidèles du Livre qui avaient juré de ne jamais révéler le mystère dont ils étaient dépositaires. Par malheur, lors de la prise de Jérusalem, l'ardeur de nos guerriers a provoqué un véritable désastre. Tous les gardiens du Temple furent tués, et le secret, perdu.

— Que recèle donc cette pierre d'agate ? Quelles sont ces lettres gravées ?

— Le triangle d'or porte le nom véritable de Dieu, que nous ne pouvons lire ni prononcer, mais seulement épeler, dit le rabbin. Lors de nos prières, nous lui substituons le mot *adonai*, qui veut dire « seigneur ». Cela marque l'humilité de l'homme devant l'infinité de Dieu.

— L'orgueil est le plus grand des péchés, reprit Hugues de Payens. Il autorise l'homme à proclamer une connaissance qu'il n'a pas. Le croyant doit être humble. Nos querelles religieuses reposent sur des ambitions mal placées et des vérités mal comprises.

— Je vois bien, intervint Gérard, avec l'audace de sa jeunesse, que nous fraternisons avec les juifs et les musulmans. Cela veut dire que nous ne sommes pas ennemis.

— Adversaire, parfois, car l'homme est un prédateur sur cette terre. Mais pas ennemi en religion.

— Mais que dire des dogmes de notre sainte mère l'Église ?

— Les dogmes sont pour les croyants comme la règle pour le moine : un chemin vers l'absolu. Les musulmans croient en la sainteté de Notre-Seigneur Jésus, qui était un rabbin juif. Qui sommes-nous pour décréter ce que veut dire « Résurrection » ? Jésus n'a-t-il pas affirmé que Dieu était notre Père, notre Père à tous ?

— Nous croyons aussi en la Vierge Marie, dit Oussman. Nous croyons en une entité féminine qui intercède pour les hommes auprès du Dieu lointain, ajouta le rabbin. Nous la représentons sous la forme d'une mère nourricière, tenant un enfant sur son sein. Nous la nommons la Shekinah. Notre Talmud secret reconnaît également Jésus comme prophète du judaïsme.

— Il n'y a qu'un seul Dieu pour toute la grande fraternité humaine, conclut le grand maître. Il faudrait dire : tous les Dieux sont Un.

Le président du Conseil laissa planer un moment de silence pour que chacun puisse s'imprégner de ses paroles. Frère Guillaume rompit la brève méditation :

— La pierre d'agate recèle un message qui nous est destiné à travers les

siècles.

— C'est tout à fait impossible ! Comment ses rédacteurs pouvaient-ils connaître notre existence ?

— L'ordre du Temple est apparu quand les temps sont venus d'établir le royaume des hommes, le royaume de Dieu sur terre, le Saint Empire. De tout temps, les hommes ont rêvé d'un monde uni et pacifique.

— Que dit donc cette pierre magique ?

— Elle révèle l'emplacement de l'Arche d'Alliance.

— L'Arche de Moïse ! Celle qui contient les lois dictées par Dieu sur le mont Horeb ?

Le rabbin prit une profonde inspiration, comme pour se préparer à un long récit, et fit entendre sa voix grave.

— Nous connaissons cette antique tradition. Lorsque le roi Nabuchodonosor s'empara de Jérusalem, après avoir infligé tant de souffrances à ses habitants, quatre cent soixante-dix ans après la dédicace du Temple...

— ... en 587 avant la naissance de Notre-Seigneur, précisa frère Guillaume.

— Le Temple et la ville furent détruits, et la population, déportée à Babylone, continua le rabbin, ignorant l'interruption. Mais le prophète Jérémie, qui avait mis en garde le roi et le peuple sur les malheurs qui les attendaient...

— Il prêchait la conversion des cœurs d'une manière fort chrétienne, intervint à nouveau frère Guillaume.

Le rabbin eut un geste agacé de la main, comme pour chasser une mouche importune.

— Peu importe cela ! Jérémie parvint à quitter la ville au moment du pillage – il raconte les viols des jeunes femmes et le meurtre des princes –, mais il n'est pas parti les mains vides. Il a emporté l'Arche d'Alliance, le grand trésor du Temple, le témoignage de la fondation de notre religion... Et de la vôtre, ajouta-t-il en se tournant vers le vieux Templier pour devancer son intervention. Peu après son arrivée en Égypte, Jérémie a été lapidé par les païens, et on a perdu la trace de l'Arche.

— La pierre d'agate indique l'emplacement exact, près du tombeau de Moïse, dit le grand maître.

Moshé, les yeux vagues, poursuivit comme pour lui-même :

— La destruction de Jérusalem symbolise tous les malheurs qui accablent le peuple juif, toutes les souffrances que nous avons endurées, de la part des Babyloniens, des Grecs, des Romains, des chrétiens et des musulmans. Tous les ans, dans la chaleur de l'été, au neuvième jour du mois d'Av, nous commémorons ces deuils multiples en éteignant les lumières de nos maisons et en nous rendant auprès du mur du Temple pour entonner les lamentations de Jérémie... quand ce droit nous est laissé.

— Nous avons rétabli cette prérogative par respect pour votre religion,

précisa Hugues de Payens. Nous-mêmes pratiquons une cérémonie semblable à l'occasion du Jeudi saint. Les églises sont progressivement plongées dans l'obscurité, puis la lumière renaît d'une modeste bougie dissimulée derrière l'autel. C'est la mort de Notre-Seigneur Jésus-Christ qui illumine le monde. Nous aussi, nous entonnons nos leçons de Ténèbres.

— Les innocents sont toujours sacrifiés par la barbarie des hommes, conclut Oussman avec philosophie. On pourrait dire que tout chrétien est juif et que tout musulman est chrétien.

La réunion traînant en longueur, Hugues de Payens proposa une pause au cours de laquelle fut servi un frugal repas. Les hommes graves se détendirent un peu ; chacun évoqua des souvenirs personnels, et tous apprécèrent la bonne humeur de l'ambassadeur de Damas.

— Revenons à des choses concrètes, reprit Hugues de Payens. Le mont Nébo, où se trouve le tombeau de Moïse, est en territoire syrien. Notre ami Oussman, qui est initié aux mystères de la chevalerie soufie, nous escortera jusqu'au lieu saint. Nous n'aurons rien à craindre des Arabes, mais une incursion turque est toujours possible. La région n'est pas sûre. Frère Gérard, vous prendrez le commandement de l'expédition. Veillez à vous faire accompagner par vos compagnons Joabert et Abif, qui vous ont si bien secondé. Nous devons mettre le moins de monde possible dans la confidence. L'Arche possède un pouvoir redoutable, dont beaucoup voudraient s'emparer. C'est le grand symbole de l'harmonie spirituelle du monde ; il faut que son charme agisse lentement sur les populations, jusqu'au moment où les hommes se sentiront unis en fraternité. Nul ne doit jamais ouvrir le coffre qui la renferme, sinon l'univers disparaîtrait, emporté par le souffle d'une redoutable Apocalypse.

— L'Arche nous permettra-t-elle d'établir le Saint Empire ? questionna le jeune Templier.

— Elle en est la pierre angulaire, mais elle ne suffit pas.

VIII

Commarque, le 11 septembre 2000

L'inspecteur Laborde examinait avec attention le corps d'André Noguères, allongé au pied du donjon. Écrasée, tordue, disloquée dans une position qui achevait d'enlever ce qui lui restait d'humanité, la dépouille de l'archéologue disait la violence du choc. Le policier leva la tête, examinant les créneaux à trente mètres au-dessus de lui, et la muraille seulement percée d'étroites meurtrières.

— Pas de doute, il n'a pu tomber que de là-haut, dit-il à Pierre, tétanisé auprès de lui, effondré après la macabre découverte.

Pierre était arrivé très tôt sur le chantier. Il avait donné rendez-vous à son second avant le début des travaux pour une explication nécessaire. La veille, ils s'étaient violemment affrontés, en venant presque aux mains. Pierre avait compris qu'André rendait des comptes dans son dos au directeur de la fondation. À chaque découverte, au moindre incident, Tennant était sur les lieux avant lui. Fou de colère, Pierre avait invectivé son adjoint devant les ouvriers. C'était son chantier et il entendait être le premier prévenu quand il arrivait quelque chose. Le matin, il avait garé son 4 X 4 à côté de la voiture de Noguères, mais l'homme n'était pas à l'intérieur. Il l'avait appelé, en vain. Son attention avait été attirée par un vol de corbeaux qui tournoyaient bas autour du château. Il avait escaladé les ruines et découvert le corps sans vie. Police, gendarmerie, ambulance étaient arrivées une demi-heure plus tard, en même temps que Marjolaine et les premiers employés.

— Je ne sais pas ce qu'il était monté faire. Nous devons nous retrouver à la cabane de chantier, dit Pierre en désignant du doigt l'Algeco qui faisait une tache blanche à travers les arbres.

— Ce n'est pas dans les escaliers qu'il a pu se mettre dans cet état, répondit Georges Laborde en montrant les vêtements du contremaître souillés de terre. Où travaillait-il ?

— Un peu partout. Nous avons interrompu les fouilles depuis la chute du mur.

— Votre chantier n'est pas un long fleuve tranquille. Après les sabotages et les fantômes, vous voilà avec un mort sur les bras.

Se sentant responsable, Pierre baissa le nez. Le policier retourna le corps, examina les bras dénudés, les mains noires de glaise.

— Étiez-vous en bons termes avec votre subordonné ?

— Oui, enfin, comme on doit l'être. On s'était un peu frictionnés hier. Tout devait être réglé ce matin. Noguères était un taiseux, un solitaire. Pourquoi cette question ?

— Il porte des traces de coups et des marques de défense, comme s'il s'était battu avant de tomber... ou d'être poussé.

— Vous pensez à... un meurtre ?

— Ça m'en a tout l'air. Je vais devoir interroger toutes les personnes travaillant ici.

Le policier, en proie à de sérieux doutes sur ce qu'il venait d'apprendre, gardait un air soupçonneux, se grattait la tête. Pierre se sentait perdu, presque accusé. Il laissait son regard errer, comme s'il cherchait une sortie. Il craignait les mâchoires impitoyables de la justice qui savaient si bien broyer les innocents. À ses côtés, Marjolaine était attentive au moindre détail. Un gendarme examinait les chaussures de la victime.

— Il faudrait découvrir où il est allé ramper pour se couvrir de boue comme ça.

— Ses souliers sont maculés de déjections de chauve-souris, fit remarquer le militaire. Ces vieux donjons en sont remplis.

Pierre et Marjolaine se regardèrent : il n'y avait pas de chiroptères dans les ruines. L'archéologue voulut le faire remarquer, mais, d'une pression de la main, la jeune femme l'en dissuada.

Escortée par les policiers, l'ambulance emporta le corps d'André Noguères. L'inspecteur Laborde avait laissé à Pierre une convocation en bonne et due forme pour le lendemain. Le site devait rester fermé, avec interdiction à quiconque de toucher au moindre caillou. Les ouvriers avaient été renvoyés chez eux. Marjolaine trépignait d'impatience dans l'attente de se retrouver seule avec lui.

— Tu crois qu'il l'a fait ? dit-elle. Tu crois qu'il est entré dans le souterrain ?

— L'état de ses habits laisse peu de doute.

— Allons-y tout de suite ; il faut en avoir le cœur net.

— Tu as bien entendu Laborde : il a interdit toute investigation. Il a déjà l'air de vouloir m'embastiller. Je ne vais pas lui donner un bon prétexte pour le faire.

Ignorant le regard plein de reproches de la jeune femme, Pierre s'avoua qu'il mourait d'envie de descendre dans le trou..., mais seul. Il avait toujours l'impression que Marjolaine lui forçait la main. Il lui semblait qu'il serait plus fort s'il parvenait à réunir les fils de l'intrigue pour lui-même, sans témoin. Après tout, que savait-il vraiment d'elle ?

— Ça peut être dangereux, ajouta-t-il pour achever de la convaincre.

— Si tu crois que Richard Tennant va se gêner...

— Il n'est pas encore rentré de Denver.

— Justement, il faut en profiter. En tout cas, moi, j'y vais, dit-elle en lui tournant le dos pour marquer l'irrévocabilité de sa décision.

— Attends ! Je t'accompagne.

Sans plus tenir aucun compte des ordres du policier, les deux amis enfilèrent une combinaison protectrice, s'équipèrent de cordes et de lampes et

pénétrèrent dans la zone interdite. Franchissant la porte de l'antique maison des Commarque, aux trois quarts effondrée, ils s'approchèrent de la cavité. On distinguait nettement les traces d'un passage récent.

Ils rampèrent sur cinquante mètres dans un étroit boyau en forte déclivité. L'espace avait été grossièrement aménagé bien des siècles auparavant. Le tunnel se divisait en deux.

Attiré par une lueur blanche, Pierre avança sur la gauche et faillit basculer dans le vide. Il lâcha sa lampe de poche qui, en tombant, heurta une surface liquide.

— Nous sommes dans le puits, dit-il. Cette galerie approvisionnait le château en eau potable en recueillant les eaux de pluie.

Ils reculèrent, Marjolaine prenant la tête de l'expédition. Ils durent escalader d'énormes blocs rocheux, dans un éclairage désormais raréfié. Parfois, de grossières marches taillées dans la paroi facilitaient leur avance. Ils descendaient toujours.

À nouveau, une tache de lumière naturelle parvint jusqu'à eux à travers une étroite fente. Ils étaient assez minces pour s'y glisser.

— Ils ne devaient pas être gros, au Moyen-Âge, dit-il à sa compagne. Je m'en doutais : nous sommes dans le grand cluzeau.

Ils avaient atteint le village troglodytique creusé sous le château, à l'époque des invasions vikings. Un vaste réseau de grottes artificielles s'y développait. À travers une fenêtre de pierre brute, sous un ciel gris et pluvieux, s'étendait un paysage de bois et de marécages.

— Je connais bien cet endroit. Il ne recèle aucun mystère. Il nous faut retourner dans le souterrain, dit Pierre en entraînant la jeune femme.

Marjolaine était comme fascinée par cette impression des premiers âges de l'humanité, par la beauté sauvage de la nature environnante. Elle dut faire un effort sur elle-même pour reprendre sa progression dans les ténèbres. Un nouveau puits, sans eau, celui-là, s'enfonçait presque droit dans le sol. Les saillies rocheuses, véritable dédale vertical, empêchaient de voir le fond.

— Ça devient dangereux. Il faut nous encorder.

Accrochés à leurs mousquetons, les deux explorateurs entreprirent la périlleuse descente. Vingt mètres plus bas, ils posèrent les pieds sur un sol bien sec. Autour d'eux, une présence multiple se manifestait. Deux ou trois affleurements firent pousser un cri à la jeune femme. En levant la lampe, Pierre vit des dizaines d'yeux qui les observaient.

— Elles sont là !

— Qui ?

— Les chauves-souris. Nous sommes dans leur territoire.

Il éclaira le sol : des traces de pas s'imprimaient parmi les excréments des animaux.

— André est bien passé ici. Poursuivons !

La lumière de sa torche révéla des traces sur la paroi. Cette fois, ce fut lui qui poussa un cri.

— Une tête de cheval gravé, dit Marjolaine. Elle est magnifique.

— Magdalénien moyen. Je dirais quinze mille ans avant notre ère, répondit Pierre en se souvenant qu'il était préhistorien. Il y a aussi des grottes ornées de chevaux, de l'autre côté de la Beune, à Cap-Blanc.

— Il doit y avoir d'autres dessins, répliqua Marjolaine en s'emparant d'autorité de la lampe.

De nouvelles œuvres apparurent, des vulves, symboles de fécondité. Puis la lumière s'attarda sur une grande gravure, très détaillée, exécutée sur une surface plane.

— Voilà qui n'a rien de préhistorique, murmura la jeune archéologue.

— Les armes des Commarque !

Haut de soixante-dix centimètres s'offrait à leurs regards étonnés un écu portant l'Arche d'Alliance : un coffre orné d'un triangle et surmonté de deux chérubins. Deux étoiles à cinq branches se superposaient à l'ensemble. Au-dessus du blason était inscrite la devise *Cum Arca* : « Avec l'Arche ».

— Voilà la preuve que cette grotte était fréquentée au Moyen-Âge.

— Et qu'on voulait y cacher quelque chose, car elle n'est pas aménagée. Peut-être le véritable secret de Commarque.

Ils poursuivirent l'examen de la paroi et relevèrent d'autres inscriptions.

— *Transeho*, « j'ai traversé ». De quoi veut-il parler ?

Plus loin, ils trouvèrent encore d'autres mots évoquant les douze lumières et une étrange représentation de neuf voûtes superposées où s'inscrivaient une étoile, un soleil et un croissant de lune. D'autres gravures, en partie recouvertes par la calcite, restaient à déchiffrer.

IX

Commarque, le 11 septembre 2000

Pierre et Marjolaine avaient regagné la cabane de chantier pour un conseil de guerre improvisé. D'un commun accord, ils avaient décidé de ne rien révéler de leur découverte.

— Il règne une ambiance délétère autour de ce château, dit Pierre. Je sens autour de nous des forces hostiles et dangereuses. Entre les non-dits et l'enquête policière, il nous faut apporter nous-mêmes les preuves et nous méfier de tous.

— Ne nous laissons pas emporter par notre imagination. Faisons le point de ce que nous savons sur ce blason, l'interrompt Marjolaine. Il a sûrement beaucoup à nous apprendre.

Pierre réfléchit un instant, rassemblant ses idées et ses connaissances.

— À son retour de Terre sainte, après la mort du grand maître Hugues de Payens, Gérard de Commarque est revenu s'installer ici, non plus comme châtelain, mais comme commandeur de la place. Il vivait dans la maison noble d'où part le souterrain.

— Nous savons aussi qu'il a placé l'Arche d'Alliance sur son écu – c'est la seule famille aristocratique à l'avoir fait – et a adopté la devise *Cum Arca*.

— On pense qu'il s'agit d'un simple jeu de mots sur son nom : Commarque, *Cum Arca*.

— Et si c'était autre chose ? Gérard de Commarque fut un des tout premiers Templiers, un de ceux qui ont pu fouiller les ruines du temple de Salomon aux côtés des fondateurs de l'ordre, des neuf premiers chevaliers.

— Tu penses qu'il aurait pu trouver l'Arche d'Alliance ?

— Pourquoi pas ? Il aurait pu la dissimuler quelque part, au Proche-Orient, et nous laisser ici des indices. Ce serait merveilleux de retrouver l'objet fondateur du judéo-christianisme !

— Je reconnais bien là les délires ésotériques que nous rencontrons parfois dans nos rites maçonniques... et qui débordent souvent dans les livres et la presse. N'oublie pas que tout est symbole !

— Mais ce blason parle de lui-même : l'arche porte le delta qui orne nos loges, et elle est surmontée par les deux angelots, les chérubins.

— Tu devrais mieux lire la Bible. Les *kérubim* n'ont rien à voir avec des bébés joufflus ; ils ressemblaient plutôt à des pit-bulls avec des ailes. Ils interdisaient l'entrée du jardin d'Éden à Adam et Ève et étaient armés de très maçonniques épées flamboyantes. Concentrons-nous plutôt sur les autres indices, ce mot, *transeho*, par exemple.

— Il évoque probablement le voyage du Templier : Gérard de Commarque

a traversé les terres et franchi les mers pour se rendre à Jérusalem et en revenir. C'était déjà un exploit à l'époque.

— Le verbe désigne aussi la marche triomphale des licteurs romains. Peut-être veut-il parler de ses victoires en Terre sainte. Que savons-nous réellement des Commarque ?

— En fait, pas grand-chose de sûr : des bribes d'histoire, des légendes sombres sur des chevaliers engloutis par le marais, sur des seigneurs brigands, et une chanson de geste sur les amours de Girart de Commarque et d'une jeune musulmane, au temps de Charlemagne.

Marjolaine conserva le silence, comme surprise, et Pierre vit briller son regard. Avait-il levé quelque indice, un secret qu'elle aurait gardé pour elle seule ? Mais la jeune femme ne répondit que par un haussement d'épaules.

— Y a-t-il seulement un fond de vérité dans tout cela ?

— Certainement, mais il faut dévider l'écheveau du temps. Un lieu peut être substitué à un autre, une époque, en dissimuler une autre. Pendant longtemps, personne n'a songé à séparer légendes et vérité historique. Il n'y a qu'à lire l'Ancien Testament ou les textes d'Homère !

— Et tout cela reste dans les limbes universitaires. La geste de Commarque n'a jamais été publiée !

Prise tout entière par la passion de son métier, Marjolaine interrompit d'un signe de la main son discours enflammé. Ses yeux bleus s'assombrissaient à mesure qu'elle réfléchissait. Puis une étoile les éclaira.

— Je pense aux douze lumières !

— Cela n'a pas de sens. À cette époque, on ne comptait que sept planètes qui éclairaient le ciel. Peut-être nous faudrait-il réfléchir sur le zodiaque ?

— Moi, je crois qu'il faut entendre : les douze luminaires, les douze chandeliers. Je voudrais à nouveau examiner celui que tu as trouvé. N'oublions pas qu'il y en a douze.

— Rien de plus facile.

Pierre ouvrit l'armoire et en tira l'objet qu'il avait omis de placer en lieu sûr. Marjolaine lui fit remarquer son imprudence.

Elle examina soigneusement le candélabre, le photographia sous toutes les coutures avec un appareil perfectionné, en fit même un relevé au calque, selon l'ancienne méthode.

— Il va nous falloir voyager pour comparer cette pièce avec ses jumeaux à New York et ailleurs.

— En attendant, nous devons être discrets. Je n'aime pas la manière dont la fondation mène ses recherches. Nous les informerons quand nous saurons tout.

— S'ils le méritent ! Tu peux compter sur ta petite sœur ! lança-t-elle avec un délicieux sourire.

Le lendemain, l'entrevue avec l'inspecteur Laborde fut moins amène. Il ne retint Marjolaine que peu de temps ; elle n'avait pas eu beaucoup de contacts

avec le défunt. Quant à Pierre, il passa plus de deux heures avec le policier, et peu s'en fallut qu'il ne se retrouve en garde à vue.

— Monsieur Cavaignac, je puis vous assurer qu'il s'agit bien d'un meurtre. André Noguères a été précipité du haut du donjon de Commarque après un bref combat.

Pierre, stupéfait, préférait se taire, dans l'attente d'une suite qui ne pouvait lui être favorable.

— De nombreux témoins vous ont vu vous disputer violemment avec la victime, la veille de sa mort.

— Je vous ai moi-même informé de cela. Il n'y avait rien de grave, juste un différend professionnel.

— Assez grave cependant pour que Louis Debiegne ait dû vous séparer. Vous êtes violent, monsieur Cavaignac.

— J'ai du caractère et je n'aime pas qu'on me marche sur les pieds. André Noguères n'était pas loyal. Il intervenait dans des décisions en dehors de ses responsabilités et me court-circuitait auprès de nos sponsors.

— Les Américains ? Cette fondation ? L'Héritage de la mémoire ?

— Exactement. J'ai seul la responsabilité du chantier de fouilles.

— Vos employeurs eux-mêmes, que j'ai interrogés par téléphone, vous trouvent trop indépendant et passionné, exalté par cette tâche. Que pensez-vous trouver ? Un trésor ? L'appât du gain est un facteur de crime.

— Le trésor de Commarque est une légende, répondit Pierre d'un ton peu convaincant, car il avait encore à l'esprit les découvertes de la veille. Pour moi, Commarque est comme un amour de jeunesse qui s'est renforcé avec le temps.

Délaissant le domaine des sentiments, inutile pour ses investigations, le policier revint à des faits précis.

— Qui possède la clé du donjon ?

— André Noguères et moi-même.

— Nous savons que la victime n'a pas utilisé la sienne pour entrer : on l'a retrouvé dans son véhicule.

Pierre prit un air effaré, comme une bête prise au piège. Il ouvrit la bouche pour protester, mais Laborde lui coupa la parole :

— André Noguères est mort vers quatre heures du matin. Avez-vous un alibi pour cette nuit, monsieur Cavaignac ?

— Non, désolé. Je suis rentré chez moi, à Sarlat, de bonne heure, et j'ai dormi... seul. Cela ne fait pas de moi un coupable !

— En effet, mais cela fait de vous un suspect. Il est fort dommage que vous ne soyez pas marié.

— Je suis veuf.

— Désolé. Je vais vous demander de ne pas quitter la région, le temps de mon enquête.

X

Ligueux et Laussel, en Périgord, ans de grâce 1129 à 1132

Fondée par Géraud de Sales, ermite à la modestie légendaire qui avait toujours refusé le titre d'abbé dans les nombreuses filles de Cîteaux qu'il avait engendrées, l'abbaye bénédictine de Ligueux s'enorgueillissait de ne recevoir en son sein que la fine fleur de la noblesse périgourdine. Dame de haut lignage, Agnès de Commarque y avait été accueillie à bras ouverts. Comme leurs homologues masculins, les filles de Ligueux consacraient leurs travaux à la prière et à l'étude.

Certaines regardaient avec envie le sort d'Agnès, presque une sainte après son choix de suivre l'exemple de Gérard dans la voie monastique. La jeune dame de Commarque, triste et nostalgique, s'efforçait d'oublier la douceur de ses bras à travers l'exégèse biblique et l'examen des vertus chrétiennes. Jésus, le futur époux céleste qu'on lui destinait, lui serait toujours fidèle. Les autres prétendantes recherchaient sa compagnie, car elle était la seule à avoir connu l'état matrimonial.

Il lui était loisible de comparer les mérites d'un compagnon de chair et d'un mari divin. Elle recevait parfois, très rarement, un courrier de Gérard qui lui décrivait des contrées merveilleuses, emplies de soieries et d'épices, des déserts brûlants où le lion était aussi redoutable que le brigand. Elle rêvait encore à celui qui avait été son seigneur, mais, chaque jour un peu plus, elle se résignait à sa nouvelle vie. Cette existence paisible fut toutefois abruptement interrompue lorsqu'elle s'aperçut qu'elle était enceinte.

— Un tel scandale n'est pas possible en ces lieux, ma fille, lui dit la révérende mère. Il vous faut ou bien partir ou faire disparaître cette grossesse incompatible avec votre état.

— Ma mère, cet enfant me vient de mon époux qui est en Terre sainte. Il faudrait l'avertir. Il en serait heureux : il a toujours souhaité voir son sang perpétué.

— Vous n'y pensez pas ! Rien ne doit l'inciter à rompre ses vœux ! Il n'est plus rien pour vous à présent, et l'enfant que vous portez est un bâtard.

La jeune femme était au désespoir : cette décision était trop lourde pour ses dix-sept ans.

— Ma mère, mon sort ne m'appartient pas. Je suis à la fois tout à mon ordre et tout à ma famille. Je dois prendre conseil des miens et vous demande un congé.

En apprenant la nouvelle de la bouche de sa fille, Jehan se tordit les mains de douleur.

— Le déshonneur est sur notre parentèle. Ma fille est enceinte et désormais

sans mari. Maudit soit le nom des Commarque qui nous ont abandonnés en une si triste affaire !

— Tu es bien aveugle, rétorqua Bertrand de Vassal, son frère. Voilà bien l'occasion de nous venger de cet infâme Templier ! Plaise au ciel qu'Agnès porte à son terme un enfant en bonne santé : il sera l'héritier des Commarque !

Sept mois plus tard, Agnès donnait le jour à une petite fille qu'elle nomma Philippa. Le grand-père et le grand-oncle veillèrent sur elle comme si elle était le Saint-Graal. Les Vassal avaient encore de l'entregent. Ils avaient su servir le sénéchal du roi, et le souverain leur en avait été reconnaissant. Le nom de Commarque, héros qui combattait en Terre sainte, ouvrait lui aussi bien des portes. Discrètement, mais dans le droit fil de la justice, Philippa fut bientôt reconnue dans ses titres de propriété sur les terres de Laussel, que Gérard avait laissées pour seul bien à sa famille en s'ignorant toute descendance. Après la mort de son épouse, le domaine aurait dû retourner aux Templiers.

— Nous allons bâtir pour Philippa le castel de Laussel, face à l'orgueilleux Commarque, dit Bertrand.

— À quoi bon ! Il ne sert à rien d'investir pour une fille qui devra céder et son nom et ses biens pour se marier, se lamenta le grand-père. Elle ne sera que dépenses inutiles. Il aurait mieux valu qu'elle ne voie jamais le jour !

— Tout au contraire, répliqua le rusé Bertrand. Cette fillette, dont la naissance doit rester secrète, fera notre fortune. Je compte bien sur elle pour récupérer le fief de Commarque que nous ont volé les moines rouges. La première chose à faire est de murer Agnès dans le silence d'un couvent. Quant au mariage de Philippa, j'en fais mon affaire.

Quatre ans plus tard, la minuscule église Saint-Jean de Commarque fut le témoin d'une bien étrange cérémonie. Dans les bras de sa nourrice, la petite Philippa ouvrait de grands yeux étonnés. On l'avait habillée comme pour une fête, un Noël en plein été, et elle poussait des cris joyeux à se voir entourée de tant de gens et comblée de cadeaux. En ce jour de l'an de grâce 1132, Philippa de Commarque, dissimulée sous le nom de Vassal que portait sa mère, épousait son oncle Pons, fils aîné de Bertrand. Que le puissant seigneur ait trente ans de plus que sa femme et que l'épousée ne soit âgée que de quatre ans disaient assez combien ces noces ne devaient rien à l'amour. Il y eut bien, dans l'assistance, une servante vénérable qui grommela que cette union serait maudite et porterait malheur, mais personne ne l'écoula. Le prêtre reçut le consentement de Jehan de Vassal, tuteur légal de Philippa. Le vieil homme sentait ses forces le quitter et la vie s'enfuir de son âme. Mais l'œuvre était accomplie.

— Nous veillerons à ce que le fief de Laussel et l'héritage de Commarque ne quittent jamais notre famille, lui assura son frère Bertrand. Tout est désormais entre nos mains. Gérard, s'il revient un jour des croisades, est un moine, autrement dit, un mort.

XI

Laussel, an de grâce 1133

Depuis la tour carrée de son château de Laussel, à peine achevé, Bertrand de Vassal et son fils Pons contemplaient le site de Commarque, comme un perpétuel reproche qui les rendait maussades. De l'autre côté du marais, ils voyaient un village bruissant d'activités.

Depuis leur acquisition, les Templiers en avaient fait un lieu prospère qui semblait un chantier permanent. Le donjon avait été rehaussé et réaménagé, les tailleurs de pierres s'employaient à refaire la voûte de la chapelle Saint-Jean. Le commandeur, Guy Ogeu, recevait ses instructions directement de la maison chétive de Jérusalem.

Les Vassal, réunis dans leur mauvaise humeur, pouvaient distinguer au pied du château les poteaux et les poutrelles, coiffés de chaume ou de peaux de bêtes, qui protégeaient l'entrée des grottes où vivaient les villageois. Eux aussi s'activaient aux ordres du Temple. Les paysans cultivaient le chanvre ; les ateliers de tissage et de cordage tournaient à plein régime, alimentant les marchés environnants et les entrepôts d'équipement des soldats et des navires en partance pour la Palestine. Pons avait croisé, dans la forêt, un troupeau de moutons guidé par un berger et son béliet, tous deux arborant fièrement la croix pattée rouge. Les réseaux commerciaux des moines chevaliers s'étendaient bien au-delà des frontières du royaume, l'Europe entière et l'outre-mer constituaient leur empire. La puissance de l'ordre surpassait celle des souverains.

Le Temple était en plein essor ; pas un noble, un abbé, voire un riche bourgeois qui ne voulait faire une donation, équiper un combattant, offrir un cheval, une armure, une simple couverture ou des braies. Les petits ruisseaux des humbles donateurs finissaient par faire de grandes rivières, et tout cadeau venait s'ajouter aux terres, aux fiefs et aux hommes que l'ordre recevait en abondance. Plus encore, les Templiers bénéficiaient de privilèges juridiques et fiscaux confirmés par le pape.

Ils ne payaient pas l'impôt de la dîme et pouvaient même se substituer aux évêques pour le percevoir. Ils ne s'en privaient pas, d'ailleurs. Les membres de l'ordre ne devaient aucun hommage seigneurial, car ils ne dépendaient que du pape. Ils avaient totale liberté pour bâtir des églises et conserver les revenus afférents. En Terre sainte et en Espagne, ils pouvaient garder pour leur seul profit leurs conquêtes militaires.

— Il faut bien qu'ils transfèrent des espèces sonnantes et trébuchantes pour financer les gigantesques travaux de Commarque, dit Pons à son père. Ce ne sont pas les produits de cette terre ingrate qui pourraient suffire. Attaquons

leur convoi, pillons leur or et nous étoufferons leur velléité de puissance !

— C'est inutile. Ils utilisent des lettres de change, comme les Juifs et les Lombards, pour voyager sans danger. Déposé dans une commanderie au départ, l'or est rendu dans une autre commanderie à l'arrivée. Nous ne mettrions la main que sur du parchemin sans valeur. Laissons-les bâtir ; tout nous reviendra quand nous récupérerons le fief.

Les succès de l'ordre n'allaient pas sans provoquer des jalousies. Les Templiers étaient tout à la fois clergé, noblesse et tiers état, empiétant sans hésiter sur le droit des autres, bousculant la vieille structure médiévale. Ils collectaient les taxes des évêques, combattaient plus efficacement que les chevaliers ordinaires, s'arrogeant plus de prises de guerre. Ils rendaient la justice à la place des magistrats, commerçaient comme des bourgeois, naviguaient comme des marins, cultivaient la terre comme des laboureurs, prêtaient l'argent comme des Juifs. Beaucoup commençaient à les détester en secret, car ils avaient le sens aigu de la chicane, et l'on ne comptait plus les procès qu'ils avaient intentés à leur voisin, qu'ils fussent comtes ou évêques. Pour les simples manants, quelques coups d'épée suffisaient.

Les seigneurs de Laussel eux-mêmes avaient eu à subir les effets de leur avarice pour quatre arpents de bois. Guy Ogeu avait pris l'habitude de faire paître ses brebis dans la forêt de Grèze, aux portes du marais, où le terrain sec convenait mieux au pâturage. Les protestations de Bertrand de Vassal qui arguait du légitime rattachement du lieu au fief de Laussel, n'y changèrent rien. Exaspéré, Pons de Vassal finit par charger le troupeau, lance au poing, avec dix de ses hommes.

Ils forcèrent les bêtes comme du gibier, tuant plusieurs moutons, poursuivirent le fier bélier qui, courageusement, fit face. L'assistant du berger, le flanc percé, mourut sur le coup. Pons s'éloigna au galop de son cheval après avoir délivré aux survivants un message menaçant. S'attendant à une réplique musclée de la part de leurs belliqueux voisins, les Vassal se barricadèrent dans leur château. Trois jours plus tard, ils reçurent la visite du notaire royal de Sarlat.

Le magistrat les condamnait à la confiscation de la forêt de Grèze au profit du Temple. Ils durent même payer cinq sols de dommage pour la mort de l'homme et des bêtes.

— Nous ne serons jamais à l'abri des méfaits des moines rouges, s'emporta Pons.

— Attendons notre heure. Elle viendra tôt ou tard, répliqua doctement le père.

XII

Sarlat, Berlin, Rome, du 13 au 16 septembre 2000

Marjolaine avait laissé Pierre se débrouiller avec l'inspecteur Laborde. Le policier voulait confronter l'archéologue et Richard Tennant, son directeur. Comme le responsable pour la France de la fondation était à l'étranger, il fallait attendre deux jours.

Le policier avait bien compris l'inimitié qui régnait entre les deux hommes ; il souhaitait en savoir plus sur les conditions d'embauche d'André Noguères au sein d'un chantier qui ressemblait de plus en plus à un panier de crabes.

Pierre et Marjolaine n'avaient pas perdu une minute. Commarque semblait recéler un mystérieux et dangereux secret, dont les composants s'épalaient devant eux, tels les éléments d'un puzzle dépareillé.

Un blason caché, des phrases latines sibyllines, des bribes de légendes, tout cela formait une trame historique dont il paraissait difficile de boucher les trous.

À grand renfort de recherches sur Internet, Marjolaine montra à Pierre ce qu'elle savait des chandeliers : les images présentaient des objets en tous points semblables à celui trouvé en Périgord. Outre ce dernier, découvert accroché au mur extérieur du donjon, les onze exemplaires étaient dispersés de par le monde. On en trouvait à Rome, Berlin, New York, Jérusalem. Toutes les pièces n'étant pas décrites sur le réseau, il fallait se rendre sur place pour une étude minutieuse, scientifique.

— Nous avons visiblement affaire à une collection homogène de douze articles, dit Marjolaine. Je veux en examiner les motifs avec un outil informatique.

— Tu sais bien que je ne peux quitter la France !

— Je vais y aller sans toi. Je peux obtenir les accréditations nécessaires en vingt-quatre heures. Profitons de ce que la fondation continue à financer les recherches, délivre-moi un ordre de mission !

— Avec plaisir dit-il, après une seconde de silence, mais je n'en informerai Tennant qu'après ton retour. Je me méfie de lui.

— Nous ne devons compter que sur nous-mêmes.

Pierre voyait bien qu'elle essayait de le charmer en disant cela. Ses yeux transparents semblaient ne pouvoir rien lui cacher, mais le trouble qu'elle lui inspirait altérait sa conscience. Il avait envie de croire cette femme qui paraissait si fragile, si petite devant lui, baissant la tête, dissimulant son regard sous un rideau de mèches brunes. En même temps, tant d'énergie émanait d'elle ! Il la sentait concentrée sur un but unique, dont il ignorait les

motivations réelles. Voulait-elle simplement se servir de lui ? Leur complicité n'était-elle qu'une illusion ? Elle était un mystère à elle seule, une force, avec, tout au fond, une faille ! Pierre hésitait à la laisser poursuivre l'aventure.

Il avait pour habitude de tout contrôler dans sa vie, son métier comme ses sentiments. L'idée d'une duplicité lui était insupportable. La trahison de Noguères n'était pas effacée par sa mort brutale. Il regrettait déjà d'avoir cédé aussi facilement à la demande de Marjolaine. Il se savait lent et indécis, avec un grand besoin de réflexion ; elle était un feu follet, une étoile filante qu'il avait du mal à suivre.

Elle lui effleura la joue du doigt.

— Nous avons de la sympathie l'un pour l'autre... et nous partageons l'engagement d'honneur et de devoir de notre fraternité.

Elle était partie le lendemain pour Berlin, délaissant sa tenue de baroudeuse pour son délicieux tailleur bleu pâle.

Elle savait voyager léger, une simple valise de cabine l'accompagnait, dans laquelle elle avait glissé ce qui ressemblait à un ordinateur portable. C'était un scanner archéologique du dernier cri.

À Berlin, le conservateur de l'Altes Museum l'accueillit en personne à l'aéroport et la conduisit dans sa puissante Audi. L'Altes Museum, célèbre pour ses collections antiques, était situé sur l'île aux Musées... Tout un programme ! La ville elle-même semblait n'être qu'un seul et gigantesque musée : elle n'en comptait pas moins de cent soixante-dix.

— Le chandelier qui vous intéresse ne figure pas parmi les pièces présentées au public ; il fait partie de nos réserves.

Marjolaine examina l'objet avec minutie, son corps de bronze lisse et poli, son décor émaillé aux teintes bleues et vertes, sans déceler la moindre différence avec celui de Commarque. Elle passa longuement ses doigts fins sur le candélabre, caressant le métal comme s'il était vivant, puis elle le photographia sous tous les angles et ouvrit un second dossier sur son PC.

Sans prendre le temps de visiter la ville qui se modernisait à grand train, le soir même, elle prit l'avion qui, d'un saut de puce, la déposa à Rome.

Elle passa la nuit dans un hôtel du centre-ville situé dans une petite rue tranquille, où elle avait ses habitudes, la cité italienne étant une de ses destinations favorites. Elle avait rendez-vous, le lendemain matin, au musée du Vatican.

L'abbé Vitri, conservateur de la pinacothèque chrétienne, la reçut avec une amabilité douceuse. Un rien jésuite, pensa-t-elle.

— Je suis heureux de vous montrer une partie peu connue de nos collections, dit-il en ouvrant une vitrine où étaient présentés deux candélabres de bronze absolument identiques. Ces artistes limougeauds du douzième siècle réalisaient de véritables chefs-d'œuvre, ajouta-t-il tandis qu'elle examinait les précieuses pièces et en enregistrait les coordonnées.

Bavard, le prêtre continuait à parler comme s'il était l'unique auditeur de sa conférence.

— Il semble que cette époque suscite un engouement nouveau ces derniers temps. Vous êtes la deuxième personne à demander à voir ces chandeliers en quelques semaines.

Intriguée, Marjolaine leva le nez de son travail. Un millier de questions se bousculaient dans son cerveau soudain en ébullition. Elle ne put que balbutier :

— Ah bon ! C'est étrange. Ce visiteur est peut-être un de mes collègues. Nous sommes plusieurs dans mon unité de recherches. De qui s'agit-il ?

Le père Vitri prit un air désolé, penchant la tête et écartant les bras comme si elle venait de lui demander la lune.

— Pardonnez-moi ! La plus grande discrétion recouvre la demande d'accès à nos collections privées. Je ne peux rien vous dire.

— Cela n'a pas d'importance, dit la jeune femme en s'efforçant de dissimuler sa déception. J'interrogerai l'université.

Profitant de son passeport d'archéologue qui lui permettait d'éviter les files d'attente, Marjolaine s'offrit un pèlerinage à la chapelle Sixtine. La splendeur du lieu lui réchauffait le cœur, réduisant à néant les petites préoccupations des hommes. Tandis qu'elle parcourait les allées de Saint-Pierre, elle sentit une angoisse monter en elle.

Elle se retourna, scruta les hautes voûtes, à la recherche d'un invisible suiveur. Qui était ce mystérieux enquêteur qui la précédait dans sa démarche ? Était-elle épiée en ce moment même ? Quelqu'un avait-il deviné son but ? Elle ne vit rien, mais son sentiment persista. Ainsi, quelqu'un effectuait les mêmes recherches qu'elle... Et on avait assassiné André Noguères ! Elle suivait les traces de criminels de haute volée bien plus dangereux que ne l'imaginait ce naïf de Pierre.

Mais elle craignait que l'on ait pris sa piste et qu'elle ne devienne, elle-même, une proie. Un taxi la conduisit à l'aéroport pour un long vol transatlantique. À l'arrivée, une chambre l'attendait à Manhattan.

À la même heure, en Périgord, l'inspecteur Laborde se trouvait plongé dans un abîme de circonspections.

Il frisait le bout de sa moustache poivre et sel entre le pouce et l'index, d'un geste machinal qui marquait chez lui l'indécision et l'agacement.

La confrontation entre Pierre Cavaignac et Richard Tennant, dont il attendait tant, n'avait rien donné de probant. Pourtant, il lui semblait que tout était étalé devant lui, comme un texte écrit dans une langue inconnue qu'il ne savait pas lire ! Les deux hommes n'étaient d'accord sur rien.

Pour l'archéologue, André Noguères n'était qu'un subalterne, un très bon technicien auquel il n'avait rien à reprocher, si ce n'était son manque de fidélité. Pour le patron de la fondation, tout au contraire, le contremaître était un excellent archéologue qu'il avait recruté lui-même et placé sur un pied de quasi-égalité avec Cavaignac. Le ton était monté entre les deux interlocuteurs, sous le regard étonné du policier.

Il était évident que les principaux soupçons pesaient sur le Périgourdin,

mais le dossier restait bien mince, et son instinct, auquel il faisait confiance, l'avertissait que l'affaire n'était pas aussi simple qu'un banal règlement de compte entre collègues jaloux. Laborde n'aimait pas beaucoup ces gens aux nationalités troubles, aux finances cosmopolites, toujours entre deux avions, qui franchissaient les frontières aussi aisément qu'il se rendait à Périgueux.

— L'affaire sera longue, mais j'en verrai le bout, murmura pour lui-même le vieil enquêteur.

XIII

New York, Jérusalem, du 17 au 20 septembre 2000

Pour y avoir vécu de nombreuses années, Marjolaine aimait New York, cette ville qui, selon la légende, ne dormait jamais. Tout y était actif, bourdonnant, fourmillant ; elle adorait cette sensation d'être au cœur du monde. Cela l'avait aidée à se reconstruire : un pays neuf, une autre culture, une langue étrangère devenue familière. Elle profita du décalage horaire pour se reposer dans un hôtel de Manhattan, au pied des Twin Towers, symbole de la puissance américaine. Au petit matin, un taxi la déposa près du musée.

Situé sur les bords de l'Hudson, au cœur de Fort Tryon Park, The Cloisters était une dépendance du Metropolitan Museum of Art. Loin de la célèbre Cinquième Avenue, il semblait un abri délicieux au cœur de la cité la plus bruyante du monde. Elle s'offrit une traversée du jardin médiéval reconstitué, avec ses arbres fruitiers anciens et ses plantes médicinales, avant de pénétrer dans le bâtiment de style néogothique qui abritait des pièces rares : statues, portails, cheminées, un cloître entier, acheté (ou plutôt pillé, pensait-elle) à la vieille Europe.

Elle ne put résister au charme de la chapelle gothique échouée sur la rive du Nouveau Monde, comme un travailleur immigré désorienté.

Une femme à l'aspect revêche commença à lui faire des difficultés. Visiblement jalouse de cette jolie Française très déterminée qui affirmait ses droits et savait ce qu'elle voulait, elle opposa une résistance administrative, arguant de la sécurité des lieux, discutant les autorisations qui ne lui paraissaient pas conformes. Un jeune homme vint à son secours.

— Laisse, Margaret, je vais m'occuper de cette visiteuse.

Marjolaine pensa que ça se passait toujours mieux avec les hommes. D'ailleurs, elle avait peu d'amies, en dehors de ses sœurs de loge. Elle considéra son sauveur : un grand Noir aux allures de basketteur.

— Je me nomme John Star, dit-il. Je suis spécialiste en archéologie médiévale. Comme vous, ajouta-t-il en éclatant d'un rire communicatif. Je sais, on a toujours envie de me lancer un ballon. C'est affaire de carrure et de couleur de peau.

Marjolaine lui sourit, faisant briller ses yeux bleus, usant de son charme irrésistible : celui d'une femme aux allures enfantines, au regard limpide, que l'on avait envie de secourir.

— Merci de votre aide.

Il la conduisit galamment jusqu'à la pièce qu'elle recherchait.

— Pouvez-vous me dire comment ces deux chandeliers limougeauds sont parvenus aux États-Unis ?

— Le musée les a achetés au début du vingtième siècle, quand nous avons constitué nos grandes collections européennes. Leurs propriétaires vivaient en Belgique, comme le précise le dossier, mais les objets provenaient de France. Les historiens pensent qu'ils appartenaient à une commanderie templière.

Marjolaine, faussement naïve, ouvrait de grands yeux étonnés pour l'inciter à poursuivre.

— En tout cas, c'est ce que croient les francs-maçons américains qui viennent les voir comme en pèlerinage.

Il éclata à nouveau de rire, montrant la resplendissante blancheur de ses dents.

— Vous savez, ils affirment n'importe quoi. Pour eux, Buffalo Bill était grand maître des Templiers. Moi, je ne crois pas à ces fadaises. Dieu dans mon cœur et la raison dans ma tête !

Séduit autant par sa technique que par son charme français, il la regarda faire ses relevés. Elle était penchée sur son ouvrage, appliquée, studieuse. Ses cheveux soyeux ramenés vers l'avant dévoilèrent la blancheur fragile de sa nuque.

Marjolaine quitta le musée par le hall gothique et s'engagea dans Tryon Park. Elle était tout à ses pensées quand un inconnu lui barra le passage. L'homme, un Blanc mal rasé, l'air misérable, tenta de lui arracher son sac. Elle se débattit tout en s'efforçant de garder son sang-froid.

— Arrêtez ! Si vous voulez de l'argent, je vais vous donner ce que j'ai sur moi. Mais laissez-moi !

— Je veux ton ordinateur, grogna l'autre, l'air mauvais, en tirant sur la sangle.

Comment pouvait-il savoir qu'elle avait un PC dans sa sacoche ? pensa-t-elle avant de balancer un coup de genou dans la partie sensible de l'individu qui lui faisait face.

Tandis qu'il se pliait de douleur, elle s'enfuit en appelant à l'aide. Vite remis, le clochard la poursuivit à travers le jardin en proférant insultes et menaces. Elle courait à toutes jambes sur les allées gravillonnées du jardin, trébuchant dans ses chaussures de ville peu faites pour cet exercice. Derrière elle, les bruits de pas se rapprochaient dangereusement. Au détour d'un bosquet, elle heurta une montagne et poussa un cri.

— Que se passe-t-il ?

John Star se tenait devant elle. Il n'eut qu'un geste à faire pour que l'agresseur, effrayé par cette masse de muscles, prenne la fuite.

— Merci pour votre aide, balbutia-t-elle en se rendant confusément compte qu'elle le lui disait pour la deuxième fois.

Il allait penser qu'elle manquait de vocabulaire ! Elle tenait la main posée sur sa poitrine palpitante, tentant de reprendre son souffle.

— Ça va aller ? Vous êtes toute pâle.

— J'ai eu très peur.

— Je vais vous raccompagner jusqu'à une station de taxis.

Dans le véhicule jaune qui roulait vers son hôtel, Marjolaine se remettait de ses émotions. Son cœur battait encore très fort, et les interrogations se bousculaient dans sa tête. Qui était cet étrange voleur qui n'en voulait pas à son argent ? Elle laissait son regard errer sur la rue, sur la file de voitures bloquées dans les embouteillages. Soudain, elle sursauta.

Dans la berline noire que le taxi venait de croiser, elle avait cru reconnaître ce visage lourd de brute épaisse, cette tignasse rouge et bouclée. C'était bien lui, William Tyson, le chauffeur et garde du corps de Richard Tennant. Était-ce un hasard s'il se trouvait à New York, à Manhattan, en même temps qu'elle, alors qu'elle venait d'être agressée ? Il lui restait six heures avant le décollage. Elle les emploierait à se rappeler au bon souvenir de quelques vieux amis américains qui, peut-être, répondraient à ses questions.

Marjolaine passa la nuit dans l'avion. Destination Jérusalem : quatre pays et trois continents en six jours ! Heureusement, le long entraînement de sa jeunesse voyageuse lui permettait de dormir en vol et de récupérer vite.

Elle atterrit à Lod-Ben-Gourion en fin de matinée, loua une petite voiture et gagna la ville trois fois sainte. Le musée des franciscains côtoyait le couvent, dans la banlieue de Talbieh, à l'ouest de la cité antique. Entre le mont Sion et le mont Herzl, tout près de la Knesset et de l'université hébraïque, les moines catholiques s'étaient établis dans la cité juive de Jérusalem Ouest à la fin du dix-neuvième siècle, à l'époque où débutait le mouvement sioniste.

— Vous serez petitement logée, lui dit le père Christian. Nous n'avons pas l'habitude de recevoir des femmes.

Après son palace new-yorkais, elle trouvait le confort spartiate ; monacal eût été un terme plus approprié. Mais elle ne venait pas à Jérusalem pour faire du tourisme.

— Notre couvent n'est pas un musée, reprit le père Christian, plutôt un centre de recherches bibliques.

— Vous possédez néanmoins six chandeliers identiques du douzième siècle pour lesquels j'ai fait un long voyage, répliqua la jeune femme.

— Ils sont les bijoux de notre trésor, dit le moine en exposant les objets qu'il tenait cachés dans un coffre-fort.

Il les plaçait côte à côte avec des gestes minutieux, les alignait comme à la parade, avançant légèrement l'un, faisant tourner l'autre pour les présenter sous leur meilleur profil. Il semblait préparer un cours magistral pour une élève archéologue.

— Contrairement à ce que vous croyez, ils ne sont pas absolument identiques, poursuivit-il quand il eut achevé son travail.

— Comment cela ?

— Voyez la position des doigts de chaque dragon. Ils forment comme des signes, ou plutôt des nombres.

Marjolaine aurait voulu se gifler de n'avoir rien remarqué auparavant. Elle enregistrait tout sur son scanner, mais n'avait pas encore eu le temps de

décrypter les analyses.

— On dirait des chiffres romains : II, VI, X..., reprit-elle.

— Tout à fait. Il faudrait réunir la collection complète pour comprendre le sens caché derrière tout cela.

— C'est ce que je m'efforce de faire. Savez-vous d'où ils proviennent ?

— Ils ont été trouvés à Bethléem, et nous savons qu'ils éclairaient la grande salle des chevaliers Templiers, sur le mont du Temple, à l'époque où Armand de Périgord était grand maître de l'ordre.

— Entre 1221 et 1244 si je ne me trompe pas.

— Exactement. Votre science est surprenante ! C'est à cette époque troublée que Jérusalem est passé de main en main : les sultans de Damas, après la victoire de Saladin, puis l'empereur excommunié Frédéric II, puis les Templiers, avant d'être définitivement conquise par les Turcs. Ils sont restés les maîtres pendant près de sept siècles.

— N'est-il pas étrange que vos chandeliers aient été si bien conservés ? Pas un ne manque à l'appel, et vous détenez la moitié de la collection.

— Ces objets liturgiques ont bénéficié d'une protection particulière. Ils ont été cachés, sauvegardés, abrités à la fois par les autorités juives, musulmanes et chrétiennes, comme s'ils recelaient une valeur commune, et non antagoniste, aux trois religions. Mais ils ne sont pas restés en permanence en Terre sainte. Les franciscains ont toujours eu d'excellents rapports avec le Saint Empire romain germanique. L'empereur Frédéric de Hohenstaufen n'a-t-il pas souhaité rencontrer en personne le fondateur de notre ordre, il Poverello, le bon saint François d'Assise ? Je sais que nos chandeliers ont quitté Jérusalem pour une destination inconnue, la Bavière probablement, ou la France, quand les Templiers se sont retirés. Puis nous avons pu récupérer six d'entre eux, et je sais qu'ils provenaient d'Allemagne.

Tout en scannant méthodiquement, un par un, les luminaires sacrés, Marjolaine s'efforçait de ne pas perdre une miette de la conversation.

XIV

Mont Nébo, an de grâce 1133

Gérard de Commarque menait une troupe d'une trentaine de Templiers soigneusement sélectionnés et lourdement armés. Ils avaient revêtu le haubert renforcé de cuir qui protégeait leur corps, couvert leur tête du heaume de métal. Une épée droite, à deux tranchants, pendait à leur côté. La dextre tenait fermement la lance de frêne, et le bras gauche supportait l'écu de bois, légèrement recourbé sur sa hauteur. Ils étaient équipés comme pour une campagne. Gérard gardait près de lui ses compagnons Abif et Joabert, inséparables depuis l'épisode des voûtes sacrées.

— À nous trois, nous sommes invincibles, car nous sommes le monde, leur avait-il dit pour raffermir leur courage.

Ils avaient piqué vers le nord et franchi le Jourdain au gué de Jacob, aussitôt rejoint par Oussman escorté d'une cinquantaine de chevaliers arabes. La modeste armée entreprit de gravir les collines sèches et abruptes de la rive orientale du fleuve, puis tourna bride vers le sud.

Le lieu semblait paisible, mais les souvenirs de Gérard troublaient encore ses sens à l'évocation de la bataille qui avait vu son triomphe deux années auparavant.

— Nous sommes sur le territoire de Zengi le Sanguinaire, dit Oussman. Chaque ravin peut être une embuscade, chaque rocher peut dissimuler un de ces maudits archers turcs.

— Vous ne les aimez guère ; pourtant, ce sont vos coreligionnaires !

— Ils ont perverti la douceur de l'islam en y mêlant la férocité asiatique.

Venues d'Asie centrale par vagues successives, les tribus turques prenaient peu à peu le contrôle de la Terre sainte. À l'image des invasions barbares qui avaient balayé l'Empire romain, elles vidaient progressivement de sa substance la belle culture musulmane, brillante et tolérante, qu'avaient su bâtir Arabes et Perses. Le sultanat de Damas était en première ligne.

La petite troupe s'élevait toujours au-dessus du désert. Loin, en contrebas, brillaient les eaux salées de la mer Morte qui avaient englouti Sodome et Gomorrhe. Encore plus loin culminait la falaise du mont Nébo, là où Moïse s'était vu refuser l'entrée en Terre promise pour avoir douté une seule seconde de la volonté de Dieu.

— Nous allons contourner la montagne et nous emparer du village de Wadi Moussa, dit Oussman. De cette place, nous pourrons empêcher les Turcs de nous attaquer.

Après une progression discrète, ils arrivèrent en vue d'un hameau misérable aux rares maisons de pierres. La victoire fut un piètre succès

militaire.

Les quatre-vingts cavaliers chargèrent à travers le village, culbutant une dizaine de gardes. Une poignée seulement parvint à s'enfuir.

— Taillons-les en pièces ! s'écria Gérard.

Mais le diplomate retint la bride de son cheval.

— Ne dispersons pas nos forces : nous pourrions tomber dans un piège et nous ne sommes pas si nombreux. Notre mission a priorité sur tout autre objectif. Nous devons gagner le mont Nébo. Je vais laisser la moitié de mes cavaliers pour protéger nos arrières.

La population arabe, réduite en esclavage par les Turcs, les accueillit en libérateurs et leur fit les honneurs de la place. Ils furent conduits dans une cave voûtée où coulait une source.

— Celle-là même que Moïse fit jaillir du rocher avec son bâton, dit Oussman. La tradition affirme qu'elle rend immortel celui qui en boit.

Il éclata de rire en voyant les Francs se précipiter pour s'abreuver.

— Je crois que vous allez surtout attraper des maux de ventre.

L'ascension du mont Nébo s'avéra aisée. Le paysage s'ouvrit soudain : à leurs pieds s'étendaient la Terre promise des juifs et la Terre sainte des chrétiens. Abandonné par ses habitants, le monastère qu'avaient établi des moines cénobites était en ruine depuis longtemps. La falaise au-dessous d'eux était creusée d'un grand nombre de grottes naturelles et artificielles. Heureusement, ils disposaient du plan du rabbin Moshé.

— Nous n'aurions jamais pu savoir lequel de ces deux cents trous était le bon ! s'écria Abif.

Gérard de Commarque, Oussman, Joabert et Abif s'encordèrent pour descendre le long de la muraille. Il semblait aux trois Templiers revivre l'aventure des voûtes sacrées, mais en beaucoup plus excitant : ils savaient ce qu'ils cherchaient. Ils allumèrent des torches de résine et pénétrèrent dans l'étroit boyau où le prophète Jérémie, près de dix-huit siècles auparavant, avait soustrait le trésor du Temple à l'avidité de Nabuchodonosor.

L'objet était là, dissimulé dans un sarcophage de pierre. Son bois d'acacia imputrescible, protégé par la sécheresse absolue de l'endroit, avait résisté à l'outrage du temps.

Les deux gardiens féroces, les deux *kéroubim*, les menaçaient de leurs crocs acérés. Oussman posa les mains sur le coffre, balayant la poussière. Du doigt, il montra un delta qui portait une inscription en hébreu. Gérard reconnut les lettres qui ornaient le triangle inséré dans la pierre d'agate.

— Le tétragramme sacré, murmura respectueusement Joabert, retrouvant sur-le-champ l'émotion de la religion de ses ancêtres. Nous disposons de soixante-douze noms divins pour désigner le Créateur, car nul ne connaît le mot véritable.

— Nous, les musulmans, nous sommes encore plus riches, avec quatre-vingt-dix-neuf patronymes pour honorer Allah.

— Les Arabes sont des poètes ! Vous avez plus d'imagination que nous.

Gérard interrompit le silence pesant, plein de crainte et de respect, qui s'était abattu sur leur groupe.

— Je vous rappelle que nous ne devons pas ouvrir l'Arche, mais seulement la rapporter.

— Dommage, ma curiosité de sceptique est éveillée par cet objet, dit Oussman en souriant.

— Nul homme ne peut voir Dieu en face, dit Joabert. L'Arche recèle une puissance qui pourrait nous détruire, et peut-être le monde avec nous.

Deux Templiers habiles dans l'art des machines de guerre avaient érigé une chèvre et, à l'aide de cordage et de treuil, ils parvinrent à extraire la relique sacrée de sa cachette et à la remonter à la surface du sol.

À peine avaient-ils hissé l'Arche sur un chariot qu'un des cavaliers laissés par l'ambassadeur de Damas à Wadi Moussa les rejoignit. Grièvement blessé, l'homme s'effondra de son cheval et ne put que murmurer :

— Les Turcs ! Ils nous ont attaqués. Ils arrivent par centaines !

— Nous devons nous apprêter à les combattre, dit Gérard en portant la main à son épée.

— Nous devons fuir, répondit sagement Oussman. Mes hommes les contiendront le temps qu'il faut.

Le fourgon et son escorte entreprirent de descendre la montagne par un chemin escarpé, malcommode, impropre aux transports. Avant de plonger vers leur destination, Gérard avait eu le temps de voir les cinquante cavaliers d'Oussman se sacrifier pour retarder la marche des Turcs. Quinze Templiers s'étaient joints à eux et avaient péri, eux aussi, percés de flèches ottomanes. Leur abnégation avait porté ses fruits : les survivants avaient pris suffisamment d'avance pour échapper à leurs poursuivants. Une fois le Jourdain franchi, ils ne risquaient plus rien.

Le chef de l'expédition chevauchait aux côtés de l'ambassadeur de Damas, devisant pour oublier la mort de leurs proches.

— Ces Turcs ne sont que des pillards, maugréa Oussman. Ils n'ont rien de conquérants !

— Mais leur avancée est aussi inéluctable que la vague sur l'océan, répondit tristement Gérard.

Il avait du mal à comprendre pourquoi des musulmans avaient donné leur vie pour que des chrétiens puissent s'emparer d'une relique juive.

— Ces hommes n'étaient pas de simples combattants, expliqua le diplomate. Ils étaient des chevaliers soufis. Notre tradition, le *fotovat*, est plus ancienne que l'islam lui-même. Elle remonte à la source de toutes les traditions humaines. Nous devons pratiquer la miséricorde, l'altruisme, le sacrifice, l'aide aux opprimés et aux démunis, la compassion envers tous les hommes. L'être humain est unique et il ne fait qu'un avec l'amour divin.

— Il y a dans mon pays du Périgord des troubadours qui disent la même chose, dit Gérard.

— Nos traditions chevaleresques viennent d’une même origine et prônent les mêmes valeurs. Le soufi doit suivre un cheminement spirituel intérieur qui l’amène à l’étape finale : la subsistance en Dieu. Pour sa vie quotidienne, il se soumet à des règles.

— Il n’y a donc aucune différence entre soufis et Templiers !

— Non, aucune. Mais quittez donc cet air attristé ! Notre mission est un succès. Parlez-moi un peu de votre ancêtre qui a aimé une musulmane !

Gérard réfléchit un moment, puis entreprit de réjouir son cœur et ses camarades en leur chantant les exploits de Bovon de Commarque et de ses fils, Girart et Guiélins, descendants d’Aymeri de Narbonne, compagnons de Charlemagne.

— Au siècle de Barbaste, dit-il, alors qu’il luttait contre les sarrasins, Girart tomba éperdument amoureux de Malatrie, la fille de l’amirant de Cordoue. Pour l’épouser, elle se fit chrétienne.

— La version arabe est un peu différente, dit Oussman. Elle l’aurait ensorcelé en dansant pour lui. Affolé, fasciné par la taille fine de la dame, par ses seins généreux, par ses lourdes boucles brunes qui serpentaient sur son corps, le preux était prêt à tout accepter. Tous deux se seraient ralliés à la religion de Noé, la religion naturelle que l’humanité entière a reçue en partage. Noé n’est-il pas le véritable père des humains ? Bien plus qu’Adam, dont le nom évoque l’écorce de la terre et dont l’essence fut immortalisée par la volonté de Dieu. Le sort de Noé ne dépendait que de sa volonté propre ; il nous enseigne la liberté.

— La tradition de ma famille affirme que Girart et son épouse furent punis pour leur passion charnelle et leur hésitation religieuse, et qu’ils n’eurent point de descendance.

— Notre culture vous contredit encore sur ce point, qui atteste que le ventre de Malatrie fut fécond.

XV

Jérusalem, an de grâce 1133

Les survivants de la cohorte avaient fait une entrée discrète à Jérusalem par la porte de Jaffa. À la commanderie, nul n'avait semblé remarquer les absences creusées par le sabre des Turcs, ni célébré la maigre victoire. Hugues de Payens serra Gérard de Commarque sur son cœur.

— Mon ami, mon frère, tu viens de rendre un immense service à la race des hommes.

— Ce n'était pas une grande opération militaire, tout juste une escarmouche. Mais, grâce à cette relique, nous pourrons assurer le règne de la Sainte Église sur le monde.

— Nous allons faire mieux : accomplir la réelle volonté du Christ. Il est temps pour toi que nous te dévoilions l'ensemble de notre projet.

À nouveau, le cercle intérieur du Temple fut réuni dans la salle au sol dallé de noir et de blanc. Douze dignitaires siégeaient, en comptant Gérard, Oussman et le rabbin Moshé. Le grand maître, qui ne portait ici que le titre d'avoué du Saint-Sépulcre, prit la parole.

— Nous tous ici représentons le peuple du Livre, ceux qui se reconnaissent dans la descendance d'Abraham. Chrétiens, juifs, musulmans se déchirent depuis des siècles, alors qu'ils sont nés d'un même père et prônent les mêmes valeurs. La récompense suprême, qui incarne l'amour de Dieu pour sa créature, c'est la paix. Nous devons devenir des soldats de la paix.

— Et livrer la guerre sainte contre le mal qui est en chacun de nous, intervint Oussman. Tel est le véritable sens du mot *jihad*.

— L'Arche d'Alliance constitue l'essence même du peuple juif, ajouta Moshé, mais elle abrite la loi de Dieu pour tous les hommes et reste un fondement du christianisme et de l'islam.

Un peu intimidé d'appartenir à une si docte assemblée, Gérard de Commarque osa une question :

— Notre projet consiste-t-il à établir un empire pacifique sur les terres d'Europe et de la Méditerranée ?

— Pensons plus grand, répondit Oussman, notre aventure n'a pas de limites autres qu'humaines. Il existe, à l'orient du royaume des Turcs, des hommes aux yeux bridés dont ne parle pas votre Bible. Les Arabes les connaissent et commercent avec eux. Ils ont, autrefois, reçu le message de votre Christ.

— Des hommes, des peuples qui ne sont pas mentionnés dans le Livre saint ! s'étonna Gérard devant l'impossibilité d'une telle chose.

— Ni la Bible, ni le Coran, ni la Thora ne disent la vérité sous sa forme claire, reprit Moshé. Toute lecture doit être symbolique et continuellement

réinterprétée.

Hugues de Payens eut un geste d'agacement, balayant l'air de sa main.

— Ne nous égarons pas en vains discours théologiques. Notre dessein est à la fois politique et spirituel. Nous devons établir un Saint Empire, à l'image de l'ancienne nation romaine et du royaume de Charlemagne, une œuvre plus vaste encore, un empire qui rassemble les enfants de la terre, les descendants de Noé.

— Quel roi pourrait, sans faillir, régner sur un tel État ? dit Gérard qui, nouveau venu dans la communauté, jouait le rôle du naïf.

— Aucun, assurément, car les souverains ne sont point sages et ne songent qu'à la guerre.

— Je comprends pourquoi notre ordre ne dépend que du pape. Sa Sainteté se place au-dessus des princes qui doivent lui obéir. Cela est sage.

— Cela est fou ! Certes, les Templiers se veulent fidèles au Saint-Père et au-dessus des nations. Mais le pape lui-même n'est qu'un homme, en proie à l'orgueil, à l'envie, à la colère, à l'ambition, comme tout un chacun.

— Vous doutez du pape ?

— Comme de moi-même ! Le Saint Empire doit être gouverné par l'esprit. Il nous faut établir, à l'intérieur de chaque nation, de chaque religion, le sentiment du noachisme, comme si la terre entière n'était qu'un seul et vaste royaume dont chaque être serait le sujet. Selon le message du Christ, c'est le regard que nous posons sur celui qui nous est étranger que nous devons changer. Il faut établir le règne de l'Unité, de l'Universalité.

— Il faut bien un chef pour gouverner ce vaste pays, intervint Gérard qui voulait une réponse claire.

— Nous pensons à un empereur élu, un homme sage choisi par ses pairs et qui pourrait être démis de ses fonctions, le gérant du royaume de Dieu sur terre.

— Mais comment empêcher les guerres pour la conquête du pouvoir ? Nous voyons bien comment les rois, les empereurs, les papes se déchirent dans d'interminables combats, à l'intérieur d'un même camp et d'une même foi.

— Godefroy de Bouillon nous a montré la voie, à l'image de Notre-Seigneur. Nous devons donner le pouvoir, non au plus fort, mais au plus faible. Assis sur le trône le plus haut, celui qui possède la sagesse et a l'impossibilité de s'appuyer sur une majorité n'abusera pas de son pouvoir. Laissons gouverner le minoritaire, le plus humble de tous.

Gérard de Commarque marqua son étonnement devant un propos aussi juste qu'inhabituel. Cela pouvait-il être si simple ?

— Cela fonctionne déjà, dit le pragmatique Oussman. Les chrétiens gouvernent une Palestine majoritairement musulmane, et les musulmans, une Espagne dont le peuple est essentiellement constitué de chrétiens. Une véritable civilisation nouvelle est en train de naître. Voilà pourquoi nous, les soufis, nous encourageons ce projet et le faisons nôtre.

— Tout cela ne peut prospérer que sous la lumière de Dieu, intervint frère Guillaume, le vieux lettré. L'homme est à la fois chair et esprit ; il ne peut se renier. Établir la cité de Dieu, comme le dit saint Augustin, c'est reconnaître qu'au-dessus des papes et des rois, il y a Dieu.

— Un Dieu que personne ne connaît vraiment et ne possède tout entier, un Dieu inconnu et inconnaissable que chacun cherche dans ses actes quotidiens, ajouta Moshé.

Imperturbable, Hugues de Payens continua d'exposer son plan.

— Les peuples allemands nous proposent un modèle assez convaincant, dans la ligne du prince saxon Henri l'Oiseleur. Mieux que les Français, ils ont su conserver l'esprit de l'empereur Charlemagne, celui qui reçut sa couronne du pape, mais la posa lui-même sur sa tête.

— Ne craignez-vous pas que cet idéal se révèle par trop instable ? questionna Gérard.

— Comme l'ont prouvé nos astronomes, le monde est mouvement, répondit Oussman. Un mouvement permanent. Un chaos surgit de l'ordre, puis un ordre, du chaos. Tout ordre véritable, toute stabilité est en branle.

— Mais l'empereur d'Allemagne et le pape se livrent une guerre sans merci sur le sol italien, s'étrangla Gérard qui voyait la réalité bousculer la philosophie.

— Cela participe justement du mouvement. L'ordre devra surgir par la compénétration des pouvoirs temporels et spirituels.

— Je suis champenois, reprit Hugues de Payens. Je sais ce que je dois aux cultures franques et germaniques. J'ai fondé l'ordre du Temple sur de très anciennes traditions mérovingiennes, celles-là mêmes qui ont donné naissance à l'empire de Charlemagne. Il y a plus de cent ans, autour de l'an mil, l'empereur Othon III a porté sur le trône de saint Pierre un Français, Gerbert d'Aurillac, pape sous le nom de Sylvestre II. Tous deux ont dirigé le monde avec sagesse en s'inspirant du modèle du khalifat musulman. Ils ont exercé le pouvoir au nom de Dieu en fédérant peuples et nations sans se comporter en propriétaires de la cité. C'est ainsi que s'imposent la paix et la justice, ces deux attributs du roi Salomon dont nous sommes les héritiers. Cette gouvernance aristocratique doit être notre modèle. Il reste à trouver l'homme providentiel, celui qui prendra le titre d'avoué du Saint-Sépulcre que je porte à titre provisoire. En attendant, nous avons à préparer, à susciter sa venue.

— Croyez-vous vraiment que les puissants vont s'incliner devant un homme sans titre et sans armée, simplement fort de son humilité ?

— Les puissants plient devant les peuples et ceux-ci se laissent gouverner par les symboles. Souvenez-vous de Constantin se ralliant au christianisme à la vue de la croix. Découragés, épuisés, les premiers croisés ont retrouvé force et vigueur lorsque fut découverte, à Antioche, la sainte lance avec laquelle le centurion Longinus avait percé le flanc de Notre-Seigneur. Pour avoir avec nous les hommes simples, il nous faut disposer de certains objets qui parlent obscurément à leurs cœurs, excitent leurs âmes et guident leur volonté.

L'Arche d'Alliance représente la parole de Dieu, l'obéissance aux lois divines. Mais il nous reste à conquérir la marque de la présence de Dieu sur terre, parmi les hommes.

— Il existe déjà des tonnes de clous qui auraient percé les mains du Christ et des forêts entières du bois de la Vraie Croix !

— Un seul symbole aura la puissance de les gouverner tous : l'ultime manteau qui a revêtu le Christ.

Gérard laissa son regard errer sur l'assistance : sur les dix Templiers vêtus de blanc, seuls l'élégant Oussman et le modeste Moshé portaient des tuniques noires. Les douze candélabres brûlaient, dégageant un parfum citronné, une lumière pour chacun d'entre eux, éclairant une Cène où ne figurait pas de Judas.

XVI

Sarlat, le 20 septembre 2000

L'assassinat d'André Noguères avait fait la une des journaux régionaux. Les circonstances du meurtre, l'extraordinaire beauté de la scène du crime, l'ambiance mystérieuse qui transformait un chantier de fouilles en chasse aux fantômes avaient attiré les journalistes comme des mouches sur du miel. Après la brève reprise nationale d'un reportage de France 3 Aquitaine qui avait jeté au visage des Français les superbes images d'un castrum médiéval, la presse parisienne, en mal d'information, avait envoyé caméras et reporters, au grand agacement de Pierre qui n'aimait rien tant que la discrétion. Il lui avait fallu se soumettre au feu des questions, aux flashes des appareils et autres séances désagréables.

L'inspecteur Laborde en rajoutait, tout heureux qu'il était de cette heure de gloire, en posant comme Maigret, la pipe à la main. Très vite, l'éloignement du site, les rumeurs politiques et les résultats du football avaient fait refluer la vague et rendu son calme à la forêt périgourdine. Seule la gazette locale traitait encore le sujet en page intérieure.

Parmi les journalistes qui avaient fait le siège du bureau de Pierre, il en était un plus acharné que les autres. Spécialisé dans les scandales et les affaires sulfureuses, Roger Laniel travaillait en free-lance. Contrairement à ses collègues, il semblait disposer du temps qu'il voulait. Son aspect miteux disait pourtant qu'il avait grand besoin d'argent. Pierre lui avait communiqué, comme aux autres, le moins de choses possible. Il semblait pourtant bien renseigné, connaissait l'histoire du château et les légendes qui l'entouraient, osant même aborder les sujets plus ésotériques qui, disait-il, faisaient vendre.

— Ne me dites pas, monsieur Cavaignac, que Commarque est un chantier ordinaire. On parle d'un trésor, de celui des Templiers... Et qui dit Templiers... Vous me comprenez, ajouta-t-il en pointant trois doigts de sa dextre en forme de triangle.

— Vous croyez à ces sornettes ? Des contes pour enfants, des légendes répétées et déformées, des marronniers tout juste bons pour vos lecteurs.

— Vous savez bien que les mythes contiennent toujours une part de vérité. On respire ici le même air qu'à Rennes-le-Château, ce village perdu de l'Aude où serait enterré le Christ. J'y ai aussi longuement enquêté. Qu'espérez-vous trouver ici, monsieur Cavaignac ? Que cherchez-vous réellement ?

— Rien de spécial, je fais mon travail. Et maintenant, fichez-moi la paix ! conclut Pierre en haussant le ton.

Il avait l'impression que ce qu'il voulait dissimuler pouvait se lire à la surface de son visage. Il n'aimait pas mentir, le faisait mal, et cela n'échappait

pas à l'envoyé spécial des gazettes en tous genres. Il se sentait traqué et n'avait d'autre solution que de rompre brutalement la conversation.

Laniel était revenu plusieurs fois à la charge, l'interceptant au pied du château, sur le pas de sa porte, dans la rue. L'archéologue s'exaspérait à sa seule vue.

Quand il s'en fut récupérer Marjolaine à l'aéroport de Bergerac, au retour de son périple intercontinental, Pierre piqua une grosse colère en la trouvant en grande conversation avec Roger Laniel. La tête en feu, il les observa quelque temps avant de s'avancer, remarqua combien ils avaient l'air complice. L'homme avait le charme d'un ancien acteur un peu ravagé par le temps et l'alcool. Il semblait parader comme un paon devant la jeune femme, lui effleurant la main et se lançant dans une démonstration bruyante. Pierre frémit en entendant leurs rires, comme s'ils se moquaient de lui. Marjolaine, les yeux brillants, paraissait séduite.

Cette nigaude va tout lui raconter, se dit Pierre en précipitant ses pas.

— Qu'est-ce que vous foutez ici, Laniel ? Je vous avais dit que je ne voulais plus vous voir.

L'autre se leva, tourna son visage vers la jeune femme, comme pour lui demander l'autorisation de se retirer.

— Nous reprendrons cette agréable conversation une autre fois. À bientôt, Marjolaine, dit-il avant de s'éloigner.

Sur le chemin du retour, dans la voiture de Pierre, l'explication fut houleuse.

— Je t'interdis de parler à ce type, il est malsain ! hurla Pierre.

— Je fais ce que je veux. Je n'ai pas d'ordres à recevoir de toi. Roger est un homme agréable ; c'est sa manière d'être qui te déplaît, mais il est ainsi avec tout le monde.

— Normal, c'est son fonds de commerce !

Dès son retour d'Israël, Marjolaine s'était enfermée dans la maison isolée que Pierre louait près de Sarlat et sembla oublier l'épisode Laniel. Pierre y songeait tout le temps. En quelques mots, elle l'avait informé de sa mésaventure, et il était inquiet. Cette agression n'aurait rien de bon.

— C'était peut-être un hasard, un rôdeur mal intentionné. Il en voulait à ton sac, pensant y trouver quelque argent pour sa dose de drogue, dit-il pour calmer ses craintes et se rassurer lui-même.

— Nous en reparlerons. Mettons-nous au travail.

Formée à l'archéologie moderne sur ordinateur, la jeune femme passa de longues heures à paramétrer les documents, à comparer les clichés, à aligner des dossiers. Elle sentait qu'elle avait entre les mains la clé indispensable qui ouvrait une porte mystérieuse sans serrure apparente. Les chandeliers étaient numérotés ; les pattes des dragons formaient les chiffres de I à XII. Elle savait dans quel ordre elle devait positionner ses recherches.

— Le candélabre de Commarque porte le numéro I ; il doit permettre de lire les suivants.

— Comment faisaient les savants du Moyen-Âge sans appui de l'informatique ? dit Pierre, tout à fait hermétique aux méthodes nouvelles.

— Ils avaient la patience et le temps ; nous ne disposons ni de l'un ni de l'autre.

Peu à peu, le logiciel révéla de minuscules signes, à peine visibles à l'œil nu. En les superposant, ils devenaient des lettres, des phrases.

— On dirait le travail commun de miniaturistes persans, d'enlumineurs médiévaux et d'orfèvres limougeauds, dit Marjolaine.

Des mots se formaient sur l'écran : « Saint Empire », « Arche d'Alliance ». Certains, partiellement effacés, restaient illisibles. L'allusion au Saint Empire et au royaume de Dieu sur terre revenait plusieurs fois. Ils parvinrent à identifier la formule : *J'ai passé la mer, identique à celle trouvée sous le château.*

— Nous dépassons là le simple cadre de Commarque, dit Pierre.

— Le Saint Empire, c'est bien ainsi que l'on nomme la tentative chrétienne de récupérer l'Empire romain ?

— Oui, mais c'est aussi l'idée d'un territoire uni par la religion, la réunion du pouvoir royal et sacerdotal en une seule main. Seul Charlemagne, empereur à la demande du pape, l'aurait réalisé. C'est un vieux mythe occidental qui structure certains domaines ésotériques. On le retrouve au cœur de nos rites maçonniques sous la forme d'une utopie.

— C'est aussi une histoire très concrète. En 962, Othon le Grand fonde le Saint Empire romain germanique qui ne sera aboli que par Napoléon en 1806.

Ils continuaient d'examiner les résultats des analyses : des formes en spirale ponctuées étaient apparues à la surface des chandeliers.

— Othon et le pape Sylvestre, un célèbre alchimiste, celui-là, c'était l'alliance du sabre et du goupillon !

— Cela n'a pas duré longtemps. Les siècles suivants ont vu les papes successifs affronter les rois européens garants d'un début de pouvoir laïc. L'Italie a été déchirée par l'interminable guerre des Guelfes, partisans du souverain pontife, et des Gibelins, qui soutenaient la couronne d'Allemagne. Le pape a finalement dû se réfugier en Avignon.

— Qu'est-ce que tout cela vient faire avec Commarque ? Il est vrai que le château est une ancienne commanderie templière.

— Nous avons peut-être trouvé la clé du secret des Templiers ! lança Marjolaine, tout excitée, les yeux pétillant d'une joie enfantine.

— Alors, taisons-nous, sinon les médias vont grouiller dans les marais, les bois et les ruines, et dire n'importe quoi, comme d'habitude. Et, surtout, pas un mot à ton ami Laniel.

La jeune femme prit un instant de réflexion, l'index sur la bouche, puis reprit à voix basse, comme pour ne pas révéler une chose énorme :

— Le trésor de Commarque ! Tu crois que ce serait... ?

— ... celui des Templiers ? Il est un peu tôt pour le dire.

Profitant de l'ignorance de son collègue en matière d'informatique, la jeune

femme cliquait discrètement sur certaines données qu'elle ne souhaitait pas lui révéler.

La dernière tunique du Christ... Voilà qui est intéressant, pensa-t-elle en faisant glisser l'information dans un dossier caché.

Elle se sentait bien un peu coupable de ne pas être honnête avec Pierre, mais il était si différent d'elle, tellement prisonnier de sa région, de ses habitudes, de son petit monde ! Jusqu'où pouvait-elle le mettre dans la confiance ?

L'ordinateur, tel un moderne oracle, continuait ses recherches. L'écran clignotait, comme frappé par un violent orage. D'autres mots apparurent en caractères hébraïques. Dix noms aux significations précises. Pierre n'avait pas besoin de beaucoup de connaissances en hébreu. Ces termes, il les avait longuement étudiés en loge.

— *Kether, Hochmah, Binah...* Ce sont les dix émanations divines de l'arbre séphirotique, le sentier qui mène au Dieu inconnaissable. Nous voilà plongés dans la kabbale !

Mais en face du mot *Malkut*, qui désignait le royaume de ce monde, l'univers terrestre, un nom bien connu s'inscrivit, celui d'un homme et d'un lieu : Payens.

— Le fondateur de l'ordre du Temple, le premier grand maître !

Le reste ne formait qu'un brouillon illisible aux lettres éparées, comme la grille d'un vaste jeu de mots croisés inachevé.

— Résumons-nous, dit Pierre, un peu abasourdi par tant de révélations. Il existe douze chandeliers, dont les gravures nous parlent du Saint Empire, de l'Arche d'Alliance, de la kabbale et des Templiers. Quel micmac !

— La tradition ésotérique de l'Occident, et en particulier la franc-maçonnerie, a pour usage d'associer ces éléments. Ce ne peut être un hasard ; l'héritage spirituel est bien réel.

— Je commence à comprendre pourquoi une fondation américaine est prête à débours des millions de dollars pour découvrir l'énigme de Commarque. Nous détenons de la dynamite à l'état pur, et ils se sont bien gardés de nous révéler ce qu'ils cherchaient réellement. Il va m'entendre, Tennant, quand je l'aurai en face de moi.

Marjolaine sentit son cœur bondir : Pierre allait tout gâcher s'il mettait le patron de la fondation au courant de leurs découvertes. D'évidence, il ne comprenait rien ; il était trop rural, trop isolé de tout depuis son veuvage. Il refusait les missions à l'étranger, se contentant de fouiller son cher Périgord ! Il ne savait pas que la vérité était ailleurs.

— Pierre, il faut que nous gardions ce secret pour nous deux ! s'écria-t-elle brusquement. Je dois te dire ce que j'ai trouvé à New York en interrogeant mes frères maçons haut placés.

— Mais la fondation est notre employeur, poursuit Pierre en ne l'écoutant pas.

— Il n'existe pas de fondation appelée L'Héritage de la mémoire, asséna

Marjolaine en élevant la voix. Elle n'existe pas !

Les yeux de l'archéologue s'arrondirent d'étonnement. Il resta un instant silencieux, se caressant le menton, comme il le faisait quand il réfléchissait intensément.

— Cette histoire sent mauvais. N'oublions pas que nous avons un meurtre sur les bras et que nous venons de découvrir une énigme qui pourrait ébranler l'ordre du monde. Tu connais la puissance des symboles ! Nous voilà en plus avec un patron fantôme.

— Un employeur qui a probablement essayé de voler nos découvertes, répondit Marjolaine en rappelant l'agression dont elle avait été l'objet.

— Il nous faut être très prudent : nous ne savons pas encore précisément ce qui nous menace.

Pierre sentait confusément qu'il y avait anguille sous roche et qu'il ne possédait pas tous les éléments pour décider. Il regardait Marjolaine : cette jeune femme vive et belle, urbaine, voyageuse, moderne, était trop contraire à lui pour qu'il la comprenne vraiment. Il avait l'impression qu'elle le secouait comme un arbre pour en faire tomber les fruits.

Cela n'était pas désagréable de voir sa vie révolutionnée ! Il avait aussi gardé assez de bon sens pour montrer une résistance certaine.

XVII

De Payens à Tiberet, du 21 au 23 septembre 2000

Pour un simple voyage en Champagne, Pierre avait obtenu de l'inspecteur Laborde l'autorisation d'accompagner Marjolaine. Le policier était d'une humeur massacrante. Son enquête ne bougeait pas d'un pouce et il se faisait taper sur les doigts par sa hiérarchie.

— Vos recherches semblent avancer plus vite que les miennes ! lança-t-il à l'archéologue, ignorant combien il était dans le vrai. Ce serait tellement plus facile si vous étiez coupable ! Ne vous avisez pas de franchir la frontière, sinon je vous fais aussitôt arrêter.

Il avait l'impression désagréable de perdre son temps en interrogeant un par un les ouvriers du chantier, en faisant rechercher ceux qui avaient démissionné, en relisant les vieux rapports de gendarmerie peuplés de fantômes.

Il recherchait un meurtrier en chair et en os qui semblait se dérober devant lui.

Les deux compagnons gagnèrent l'Aube en voiture, ressassant les éléments dont ils disposaient pour meubler les longues heures de conduite.

— Rien ne nous dit que Payens est le départ du chemin. L'arbre des séphiroth se lit dans les deux sens, et *Malkut* peut aussi bien être le point de départ que l'aboutissement.

— Si c'est le cas, nous gagnerons du temps, grogna Pierre, que la menace du policier avait rendu suspicieux. Mais il est peu probable que le rébus des chandeliers nous donne d'emblée la clé du problème.

Ils avaient retenu deux chambres dans le centre-ville de Troyes et prirent le temps de visiter la commanderie de la ville.

Elle ne leur apprit rien, ayant été entièrement rebâtie au dix-septième siècle. Seul le pont Saint-Hubert portait gravé en latin la devise de l'ordre : Pas pour nous, Seigneur, mais pour la gloire de Ton Nom.

Dix kilomètres au nord de la capitale champenoise, le guide officiel les attendait devant une grosse bâtisse qui témoignait de l'existence de la commanderie de Payens. L'homme, jovial, les accueillit avec la traditionnelle plaisanterie :

— Inutile de chercher le trésor, il a déjà été découvert.

Puis il leur fit les honneurs de la visite, racontant comment Hugues de Payens, le premier grand maître des Templiers, avait donné tous ses biens à l'ordre en créant cette préceptorerie qui avait rang de prévôté.

— Gérard de Commarque n'a pas agi autrement, remarqua Pierre.

Tous les membres de la maison, y compris une sœur templière et le bétail, portaient la croix pattée rouge, poursuivit leur cicérone en ignorant l'interruption.

— C'est la première fois que j'entends parler d'une Templière, susurra Marjolaine. Vous avez peut-être tort de refuser la mixité dans vos loges !

Ils explorèrent la chapelle, la partie la plus vénérable des bâtiments, où avait été trouvé un trésor monétaire. Elle recelait de nombreuses tombes.

— Celle-ci est la plus ancienne, reprit le guide en désignant une pierre tombale tout usée, ornée d'une grande épée au pommeau en forme de croix de Malte. Selon l'inscription, elle serait celle de Roland de Montbellet, premier commandeur de la place, mais on n'a retrouvé aucune trace de son existence.

Pierre et Marjolaine échangèrent un regard. Près du nom du dignitaire, un chandelier était gravé. Ils remercièrent leur mentor et quittèrent la Champagne.

— Tu penses comme moi ? Montbellet serait Yesod, la fondation, deuxième étape sur le chemin de vie de la kabbale ?

— Tout à fait. C'est une des principales commanderies bourguignonnes et, lors de ma visite au musée de New York, j'ai vu une cuve baptismale, provenant de Montbellet, placée devant la vitrine qui contenait les chandeliers. C'est beaucoup pour une coïncidence !

— Je crois de moins en moins au hasard dans cette affaire, conclut Pierre tout en roulant aussi vite que le pouvait son véhicule sur la route qui reliait Dijon à Mâcon. Nous sommes en territoire templier : saint Bernard est né non loin d'ici, et Jacques de Molay a été reçu dans l'ordre à Beaune.

Marjolaine sursauta.

— La porte de la commanderie de Beaune ! Elle se trouve également au Cloisters !

Ils arrêtaient la voiture au centre du hameau de Mercey, où se dressait la chapelle Sainte-Catherine, ultime témoignage de la commanderie de Montbellet. Pierre sentit aussitôt son instinct d'archéologue s'éveiller. Il fouilla la poche de son blouson et en sortit la boussole qui ne le quittait jamais.

— C'est bien le moment de jouer les Indiana Jones, se moqua Marjolaine.

— Regarde ! Cette église est tournée vers le nord. Elle n'est pas orientée, comme le veut la tradition des bâtisseurs. Son chœur désigne exactement le point d'où nous venons : Payens.

Ils pénétrèrent dans le sanctuaire, dont la clé de voûte s'ornait d'un agneau crucifère. Une impression curieuse les envahit ; ils se sentaient en terre étrangère.

— Les personnages des fresques ! murmura Marjolaine, comme saisie par un sentiment sacré. Leurs visages ! Regarde leurs visages !

La figure de chaque personnage était emprisonnée dans un motif géométrique. Triangles, carrés, cercles, rectangles donnaient l'intuition que la vie était régie par la mathématique, qu'elle pouvait se résumer à des chiffres.

Il se dégageait de l'ensemble une sensation d'étrangeté, comme s'ils avaient affaire à des extraterrestres.

— Le Dieu architecte crée l'homme par la géométrie, répondit Pierre, après un long moment de silence, et l'être humain use des nombres pour parler de Dieu. C'est là qu'il nous faut chercher. Examinons de près ces dessins.

Ils parcoururent les murs de la chapelle avec application, détaillant chaque œuvre. Moines, chevaliers, bourgeois aux visages absents semblaient les inviter à franchir l'invisible barrière qui sépare la vie de la mort.

— J'ai trouvé, je crois ! appela Marjolaine.

Une femme à la riche vêtue tenait dans sa dextre un chandelier émaillé, orné d'un dragon. Son nom était inscrit à ses pieds : Jehanne de Richerenches. Elle leur indiquait leur prochaine destination.

— C'est un jeu de piste, dit Pierre avec un enthousiasme de boy-scout.

— Jusqu'à présent, nous n'avons pas trouvé grand-chose.

Ils piquèrent plein sud jusqu'à l'enclos des papes, empruntant à grande vitesse l'autoroute A7.

— Voilà le parfait exemple de la tradition, dit Pierre alors qu'ils venaient de dépasser Valence. Le très républicain découpage départemental a laissé quelques kilomètres carrés du territoire du Vaucluse totalement enclavé dans la Drôme, en souvenir des papes d'Avignon qui avaient fait main basse, après la destruction de l'ordre du Temple en 1312, sur plusieurs commanderies autour de Richerenches.

— Aujourd'hui, la place est plus connue pour son marché aux truffes que pour ses chevaliers au blanc manteau, constata Marjolaine.

Ils découvrirent le village-forteresse qui formait autrefois la commanderie générale de Provence. Le bourg avait conservé ses remparts et le logis du commandeur.

— L'église ! s'exclama Pierre, le compas à la main. Elle est aussi désaxée.

— Toujours nord-sud ?

— Non, cette fois elle indique le sud-est. Je crois que je commence à comprendre : il existe une série de chapelles templières bâties hors des règles communes, qui forment comme un chemin initiatique sur les pas de la kabbale. Richerenches est Hod, la gloire. Son orientation doit nous indiquer la prochaine étape, et ses murs, nous délivrer un indice.

Dans l'oratoire, un Christ en gloire s'échappait de son linceul tombé à ses pieds. De son index pointé, il désignait le linge qui constituait son dernier vêtement. Pierre remarqua le panneau cloué au-dessus de la croix.

— Ils ne portent pas les quatre lettres I.N.R.I., que les chrétiens traduisent par « Jésus de Nazareth, roi des Juifs » et les alchimistes par *Ignis Natura Renovatur Integra*, « la nature est entièrement renouvelée par le feu ». Elles ont été remplacées par R.U.O.U.

— Il n'y a pas d'autres indices ? Pas de chandelier ?

— Peut-être faut-il comprendre le suaire comme un élément du mystère ?

Marjolaine ne releva pas la remarque, se gardant bien de révéler à Pierre

son petit forfait de dissimulation. Les deux amis reprirent leur marche vers le Midi.

Tout près du village de Lorgues, dans le Var, Ruou était une très ancienne commanderie et l'une des plus puissantes de Provence. Son bon état de conservation permettait de la peupler de force légendes et pactoles cachés.

Bien qu'ornée de fresques, la chapelle ne leur donna aucune explication. L'exploration du souterrain et du puits se révéla vaine et les couvrit de poussière. Netzah, la victoire, allait-elle voir leur défaite ?

— Cet édifice est parfaitement orienté ; il n'y a rien de mystérieux là-dedans !

— Peut-être nous invite-t-il à un voyage vers l'est ?

Pierre réfléchit longuement, puis il s'écria :

— Bon sang ! Tu as raison. Nous ne sommes qu'à quelques kilomètres de l'île des Veilleurs.

— La quoi ? interrogea la jeune femme qui se savait bien loin de la mer.

— C'est un livre très étrange, écrit par Alfred Weysen. Il parle d'un territoire, l'île des Veilleurs, tout près de Castellane, un archipel terrestre qui formerait un gigantesque zodiaque délimité par neuf chapelles templières, érigées en mémoire des neuf fondateurs de l'ordre et dédiées à neuf saints dont les initiales forment le mot *templari*.

Ils se rendirent sur place, parcoururent aussi vite que possible les neuf sanctuaires, découvrirent que chaque édifice portait une lettre dont l'ensemble donnait le mot *Tiphereth*.

— *Tiphereth*, la beauté, l'émanation divines que les kabbalistes chrétiens associent au Christ lui-même ! Mais où ce nom peut-il nous mener concrètement ?

Pierre s'empara d'une carte assez précise, où étaient reportées les centaines de commanderies que les Templiers avaient bâties sur la terre de France. Il tira un trait tout droit, dans l'axe que formait la chapelle de Ruou, et déclina au fur et à mesure les lieux-dits rencontrés. Son doigt s'arrêta sur un village de l'Hérault, au sud de Lodève.

— Tiberet ! C'est probablement une déformation du mot hébreu. Nous devons aller voir : Tiberet est au centre du mystère.

Au bout de cinq heures d'une route qui leur parut interminable, ils atteignirent enfin leur but. La déception se lisait sur leurs visages.

Tiberet n'était plus qu'un champ de ruines. Ils ne purent retrouver aucun indice dans ces tas de cailloux informes, ces restes de colonnes concassées, de sculptures martelées, d'ogives effondrées.

Pierre ne put même pas en tirer une orientation satisfaisante qui aurait pu indiquer la direction à suivre. Le fil d'Ariane était rompu ; ils restaient prisonniers du labyrinthe.

— Les Templiers n'avaient pas prévu la Révolution française ! murmura-t-il, totalement découragé.

— Regagnons le Périgord, décida Marjolaine. Nous continuerons sur le

papier et avec mon ordinateur les recherches entreprises. Nous connaissons le mode de fonctionnement, nous réussirons.

Pierre s'était assis sur une pierre cubique à l'écart des ruines ; il semblait particulièrement abattu.

— Je dois vérifier deux ou trois choses que m'a révélées Roger Laniel, dit Marjolaine. Il est particulièrement bien informé sur le sujet.

— Ne me parle pas de cet individu sournois qui te drague pour obtenir des renseignements, lui jeta Pierre d'un air mauvais. Je suis sûr que tu en as déjà trop dit. On dirait que tu ne peux pas lui résister.

— Je n'ai fait qu'échanger des informations. Mais c'est vrai qu'il a beaucoup de charme, soupira Marjolaine avec un haussement d'épaules.

XVIII

Jérusalem, an de grâce 1134

Gérard de Commarque avait beau résider en Terre sainte depuis bientôt quatre ans, il continuait de s'émerveiller devant le spectacle de la riche cité de Jérusalem. Dans ses rues animées, on pouvait rencontrer toutes les races humaines. La croisade avait rétabli les courants commerciaux interrompus pendant un siècle par l'arrivée des Turcs et la radicalisation de l'islam. Bien qu'elle se fût achevée par un bain de sang, la prise de l'antique capitale avait permis le retour des commerçants italiens de Venise, Gènes et Pise, qui amenaient de gros bateaux ventrus dans les ports de Jaffa, Tyr ou Saint-Jean-d'Acre, trafiquant les épices, les soieries, les armes. Le comte de Toulouse n'était pas en reste, qui avait établi, au nord de la Galilée, le comté de Tripoli, sur les frontières de l'ancien royaume des Phéniciens. Il partageait avec les Templiers l'escale de Marseille, et Gérard prenait plaisir à entendre sonner à ses oreilles les accents musicaux de la langue d'oc.

Jérusalem était une place cosmopolite, où l'on communiquait dans un sabir d'italien, d'arabe, d'hébreu et de français. Peu à peu, le commerce prenait le pas sur la guerre, et le soldat qu'il était avait appris à préférer la diplomatie à l'affrontement. Le Périgourdin s'étonnait de voir avec quelle rapidité les Occidentaux avaient adopté les habits et les mœurs des Orientaux. Les Francs portaient de riches tuniques brodées, s'enveloppaient d'amples gandouras faites pour supporter la chaleur. Les femmes ornaient leurs robes de fil d'or et d'argent, de perles précieuses.

Les cours européennes ne pouvaient rivaliser avec le luxe de la vie en Palestine, où le moindre bourgeois semblait un prince des *Mille et Une Nuits*. Partout régnaient le lucre, la débauche, la mollesse.

Seuls les moines chevaliers conservaient une rigueur morale assortie à leur austérité vestimentaire. Loin des divisions qui opposaient Poulains et Européens, ils étaient le rempart de la paix et de la prospérité.

Parmi les innombrables commerces de la place, il en était un plus florissant que les autres : celui des reliques. Depuis que sainte Hélène, mère de l'empereur Constantin, avait découvert la Vraie Croix sous les gravats du temps, au quatrième siècle, l'Europe avait pris l'habitude de bâtir ses églises sur des restes ayant participé à l'épopée christique, signifiant ainsi que le christianisme s'attachait plus aux hommes qu'aux lieux.

La décision de sultans radicaux de faire raser les églises et détruire scapulaires et images, considérés comme idolâtres, et d'interdire tout pèlerinage avait poussé Rome à décréter la première croisade et à établir des États chrétiens en Orient.

Gérard constatait avec amertume que l'établissement d'un Saint Empire était encore une utopie. Les trois religions monothéistes ne s'appréciaient guère. Quand ils n'étaient pas réunis par le commerce ou quelque intérêt supérieur, chrétiens, juifs et musulmans s'évitaient avec une indifférence méprisante, comme les animaux sauvages qui se croisent dans le désert en s'ignorant. Les mahométans, majoritaires sur le terrain, voyaient avec désespoir la mosquée al-Aqsa, troisième lieu saint de l'islam, transformée en église.

Les Israélites, hautains, sûrs de leur culture et de leur ancienneté sur les lieux, quittaient parfois l'ombre de leurs synagogues et s'approchaient du mur occidental, ultime reste du temple de Salomon, pour y prier clandestinement. Les baptisés étalaient une supériorité bruyante et fragile, toujours à la merci d'une contre-croisade turque ou d'une révolte arabe. Ils vivaient chaque jour de leur vie comme si c'était le dernier. Enfermé dans ses murailles, Jérusalem portait une croix dans son cœur. La ville restait divisée en quatre quartiers hostiles les uns aux autres : celui des chrétiens fidèles à Rome, celui des Arméniens qui tenaient pour Constantinople, celui des Arabes et celui des juifs.

C'est dans ce dernier que se rendait Gérard de Commarque, accompagné de son fidèle ami Joabert, le Templier qui avait préféré l'Évangile à la Thora, sans pour autant renier sa culture. Ils descendirent le cardo byzantin, bordé de boutiques vendant des épices et des fruits méditerranéens, contournèrent une église qui dressait son clocher entre deux synagogues et une yeshiva, puis se glissèrent dans une ruelle obscure. Le Templier frappa à l'huis d'une porte basse, cloutée. Le rabbin Moshé ouvrit le battant de bois.

— Entrez, vous êtes dans la boutique de mon ami Jacob, dit-il en désignant un petit homme entièrement vêtu de noir, la tête couverte d'une kippa. Nous sommes ses hôtes.

Gérard de Commarque jeta un regard circulaire sur la pauvreté des lieux : quatre meubles bancals, à peine éclairés d'une maigre chandelle.

— Alors, c'est ici que repose la dernière tunique du Christ ? Elle aurait mérité un cadre plus prestigieux.

— Le fils du charpentier n'a-t-il pas érigé l'humilité au rang de vertu cardinale, comme avant lui, celui qui fut peut-être son maître, le rabbin Hillel ? répliqua Moshé, fort de ses connaissances bibliques.

— Le Fils de Dieu est notre roi ; tout ce qui le touche devient objet de culte !

— Il s'agit surtout de soustraire à la rapacité des chrétiens un élément essentiel de notre projet ! lança Oussman qui venait de franchir la porte basse.

Son grand rire détendit l'atmosphère. Il était entré à pas de loup dans l'échoppe, accompagné du frère Guillaume et d'Hugues de Payens.

Jacob ouvrit un coffre de bois rouge qui dégageait une odeur d'encens. Une étoffe de lin blanc y reposait ; un bandeau de même matière était roulé par-dessus.

— Le saint suaire qui a enveloppé le corps du Christ, et le voile qui a recouvert son visage, dit Gérard en se signant.

— Cette relique apporterait la fortune à qui la posséderait, ajouta le diplomate.

Ils laissèrent Jacob, dont les doigts fins, presque transparents, semblaient les seuls habilités à manipuler le fragile tissu, déplier l'étoffe sur la table. Tous reculèrent soudain, comme frappés par la foudre, et les chrétiens se signèrent à nouveau. Un visage était subrepticement apparu sur le voile, celui d'un homme jeune et barbu. L'image se dissipa lentement.

— Cela se produit parfois, dit Jacob. Cette relique est très puissante. C'est pourquoi je ne l'ai jamais montrée.

— Elle a été trouvée dans une jarre à Édesse, dit le frère Guillaume. Son propriétaire nous en avait révélé le secret avant de mourir. Pour soustraire le saint suaire à la convoitise des Francs, nous en avons laissé la légitime propriété à un chevalier soufi, qui l'a lui-même confié à cet honnête et discret commerçant juif.

— Une inscription est cousue sur le linceul, remarqua Gérard. Pouvez-vous lire cette écriture ? C'est peut-être l'ultime message du Christ pour ses compagnons ?

— Non pas, répondit Oussman. Mes ancêtres soufis ont fait coudre, en lettres coufiques, un message à la gloire d'Allah, de Jésus, de Moïse et de Noé. Cet objet scelle l'union des religions du Livre et de tous les hommes.

— Nous devons être conscients de l'extraordinaire danger qu'il y a à réunir l'Arche d'Alliance et le suaire du Christ, intervint Hugues de Payens pour calmer l'enthousiasme qui menaçait de déborder l'assemblée. Nous possédons la puissance de mille armées et avons désormais les moyens d'établir le règne du Saint Empire. Mais des hommes moins sages, et il en est aussi parmi nous, pourraient être tentés d'utiliser ces symboles au profit de leurs seules ambitions. Malheur à ceux-là, malheur à ceux qui aspirent à une fonction qu'ils ne peuvent assumer et malheur sur nous si nous déclenchions une telle apocalypse !

— Nous avons entre les mains de quoi faire régner la paix sur la terre, l'amour parmi les hommes et la joie dans leurs cœurs. Mais nous pouvons aussi plonger l'univers dans les flammes de l'enfer, conclut Oussman.

Tous se retournèrent, effrayés par leurs propres ombres que projetait sur le mur blanc la lumière d'une lampe à huile.

XIX

Jérusalem, an de grâce 1134

— Sommes-nous certains de l'authenticité de ce linceul ?

Le doute s'était emparé de Gérard de Commarque lors de la réunion du Grand Conseil qui avait suivi la découverte du saint suaire.

Le trafic de reliques était un commerce trouble et scandaleux à ses yeux. Par-delà le culte des saints, héros ordinaires du christianisme, la conquête de la Palestine avait multiplié les objets attribués à la vie du Christ.

Des hectares de forêts avaient donné naissance à des morceaux de la Vraie Croix, les saintes épines de la couronne du Sauveur auraient pu recouvrir de buissons le pays tout entier, et les mines de fer du Périgord n'auraient pu produire assez de métal pour forger les trois clous de la Crucifixion.

Les commerçants avides faisaient proliférer les fétiches comme Jésus, les pains et les poissons, et cette fraude qui ne devait rien aux miracles se faisait avec l'approbation de l'Église. On vendait du lait de la Vierge Marie, du sang du Christ et le prépuce de sa circoncision.

— Il existe pas moins de quarante-trois linges qui prétendent avoir enveloppé le corps de Notre-Seigneur, répondit frère Guillaume, mais celui-ci est le vrai suaire. Il fut offert par Joseph d'Arimathie, celui-là même qui prêta son tombeau pour recevoir la dépouille du Christ et recueillit son précieux sang dans la coupe de la Cène, comme le raconte l'Évangile de Nicodème.

— Ce texte n'est pas reconnu par Rome et ne figure pas dans la Sainte Bible !

— Il est des évangiles secrets qui n'instruisent que les hommes de science et qui, pourtant, restent ancrés dans la ferveur populaire. Nous pouvons affirmer que le tissu qui est en notre possession est bien celui que l'apôtre Pierre a vu, roulé à part dans un coin de la grotte, quand il pénétra dans le tombeau vide, au matin de la Résurrection.

— C'est le privilège des juifs de sauvegarder la mémoire par les écrits, intervint le rabbin Moshé. Nous possédons le récit de cette famille juive adepte du Christ qui conserva le suaire pendant plusieurs générations. Ceux qui ont voulu le vendre ont vu leur fortune s'évanouir et leur santé décliner comme le pauvre Job. Il est toujours resté dans la même parentèle, celle de notre ami Jacob, sous la protection des sages soufis.

— N'oublions pas ce visage qui apparaît parfois à sa surface et dont on ne peut expliquer la présence que par un prodige, dit Hugues de Payens. Des troubadours occitans qui en ont appris l'existence l'ont surnommé *Baphomet*, ce qui, dans leur langue, veut dire « Mahomet ».

— Faire passer Jésus pour le prophète de l'islam a permis de mettre la

relique à l'abri, coupa Oussman. En fait, ce n'est pas un mensonge ; pour nous, musulmans, Jésus est bel et bien un prophète.

Tous approuvèrent d'un signe de la tête et écoutèrent avec attention la suite du discours du diplomate syrien.

— Vous êtes par trop affirmatif en déclarant le suaire en votre possession. Il est très difficile de garder au secret un tel objet. Déjà, certains de vos frères Templiers murmurent une adoration à ce Baphomet dont ils ignorent la véritable nature. Quant aux commerçants, ils ne laisseront jamais une telle fortune partir entre les mains des Occidentaux sans tenter de l'échanger contre du bon et bel or. Les religieux, encore plus fous que les autres, n'accepteront pas qu'une relique dotée de tant de magie puisse leur échapper. Le roi lui-même entend contrôler les exportations d'objets saints.

— L'ordre du Temple est puissant, et nous avons l'oreille du roi Baudouin, répliqua avec hauteur le grand maître.

— Il ne prendra pas le risque d'une révolte populaire pour vous faire plaisir, et les esprits chagrins sauront agiter le peuple. N'oublions pas que la discrétion est aussi indispensable à notre projet que l'humilité.

— Que proposez-vous ? demanda Gérard. Voulez-vous que nous déroptions le suaire ?

— Nous ne pourrions par la suite produire un linge aussi mal acquis et en affirmer l'authenticité sans nous attirer les foudres du pouvoir. Nous devons être incontestables. N'oublions pas que nous devons rassembler des forces éparses qui n'accepteront pas le doute. Non, je vous propose d'organiser un miracle.

Oussman sourit en voyant les visages ébahis de ses compagnons. Son rationalisme scandalisait parfois les chrétiens, et même certains de ses coreligionnaires plus superstitieux. Tous ignoraient qu'un musulman instruit se nourrissait également de Platon et d'Aristote. Il n'avait pas fini de les choquer.

— Le suaire et l'Arche devront bientôt quitter la Palestine, poursuivit-il. Il faut les envoyer en Europe. Ils y seront plus en sécurité pour le projet qui est le nôtre.

— Quitter Jérusalem ! s'étrangla Gérard. Le centre du monde, la ville trois fois sainte ! Où pourraient-ils être mieux qu'ici ?

— Partout ailleurs ! L'ambiance délétère du Proche-Orient n'échappe à aucun d'entre nous. Tout n'est que compromis politiques, vénalité et amollissement des mœurs. La région n'est pas sûre, le système qui nous gouverne peut s'effondrer d'un moment à l'autre. Pouvez-vous compter sur une solidarité entre chrétiens, vous qui bataillez sans cesse ? Croyez-vous qu'il en soit autrement chez les musulmans ? Tout concourt à nous éloigner de cet endroit. Le temps de l'islam décline, l'avenir du monde est en Europe.

— Vous acceptez l'appauvrissement de votre propre religion ?

— Le centre du Saint Empire est partout, et sa circonférence, nulle part. Mais assez philosophé ! Je dois conférer avec ceux de mes gens qui observent

le ciel.

— Ils y cherchent le visage de Dieu ?

— Non pas ! L'annonce du temps qu'il va faire.

Deux mois plus tard, une grande estrade avait été montée sur l'esplanade qui précédait la porte des Lions, à l'extérieur des murailles. Séparés par des barrières, plusieurs groupes s'invectivaient dans une colère grandissante.

Les Templiers assuraient avec vigueur le maintien de l'ordre, n'hésitant pas à contraindre les plus excités par la menace de leurs épées.

— C'est un scandale, entendait-on. Va-t-il falloir laisser aux juifs la possession de la plus sainte des reliques ?

— Mort aux Israélites ! Chassons-les de la ville !

Des alliances se nouaient, qui devaient plus à l'intérêt qu'à l'idéal. Les marchands vénitiens tenaient pour les enfants d'Abraham avec qui le négoce était plus facile qu'avec des prêtres rapaces. Ils ralliaient des partisans au nom de la liberté du commerce. Les orthodoxes protestaient que l'on pillait leur pays au profit de l'Occident catholique.

Les juifs restaient chez eux dans la crainte d'un pogrom ; les plus anciens se souvenaient du massacre qui avait suivi la prise de la cité, quarante ans plus tôt. Les mahométans se tenaient en dehors du débat, se sachant trop nombreux pour subir une répression, et attendaient leur heure.

L'estrade se garnissait peu à peu des dignitaires de toute religion. L'évêque de Jérusalem s'assit à côté des grands maîtres du Temple, de l'Hôpital et des teutoniques. Les représentants de Constantinople siégeaient à l'autre bout.

À l'arrière, la noblesse franque se mêlait aux princes arabes. Oussman, en tant qu'ambassadeur de Damas, présidait la cérémonie.

— Nous sommes là pour trancher un différend qui oppose les communautés juives et chrétiennes pour la possession d'un linge prétendument avoir été le suaire de Jésus.

— Que t'importe, chien de musulman ! cria un homme dans la foule.

— Le Christ est aussi notre prophète, rappela le Syrien.

— Blasphème ! hurla l'énergumène.

Hugues de Payens se leva, splendide dans sa tenue à la blancheur immaculée, dont les croix rouges évoquaient les plaies du Crucifié. Tous se turent devant sa prestance.

— Les musulmans de Damas sont nos alliés, et nous, les chevaliers du Temple, veilleront à ce qu'ils soient respectés.

Personne n'osa plus interrompre Oussman quand il reprit la parole.

— Je suis un homme de paix et ne veux m'arroger aucun pouvoir de décision dans un débat où je n'ai nul intérêt. Je ne suis pas Suleiman, le roi que vous nommez Salomon. La communauté juive présente des documents authentiques lui attribuant la propriété du linceul du Christ.

On entendit gronder la foule dans les rangs des partisans de l'Église. Des poings se levaient, menaçants.

— D'autre part, le droit moral et religieux donne raison aux chrétiens.

Jésus était un des leurs, bien que leur communauté soit divisée en deux camps irréconciliables.

On s'agitait chez les schismatiques, soutenus par les Vénitiens.

— Que diraient les orthodoxes, si je remettais le linge aux catholiques ? Quelle serait la réaction de Rome, s'il revenait à Byzance ? Les responsables des communautés m'ayant demandé de trancher, et dans l'impossibilité où je suis de le faire, j'ai décidé de m'en remettre à la Providence.

Un bûcher fut allumé, au pied de l'estrade ; des rumeurs inquiètes circulaient sur la future victime. Les musulmans n'avaient pas pour habitude de brûler leurs adversaires.

Quand la flamme fut ardente, Oussman s'avança sur le devant de la scène.

— Je vais jeter le linge au-dessus des flammes. S'il s'envole, le vent l'emportera vers la communauté qu'Allah, Dieu ou quel que soit le nom qu'on lui donne, aura choisi.

— Et s'il tombe dans le feu ? jeta un homme.

— Alors, il brûlera. Cela voudra dire que cette relique n'est qu'un tissu ordinaire, sans aucun intérêt pour les religions. En attendant, que chacun se plonge dans la prière de son rite.

Comme pris d'une subite méditation, rythmée par le crépitement des braises ardentes, Oussman se rassit, abaissa le visage sur sa poitrine. Ne voulant pas être en reste, croyant fermement en l'intervention divine, toute l'assistance fit de même. Les minutes passèrent, interminables.

Les plus impatients commencèrent à lever la tête, à traîner les pieds, à se racler la gorge. Imperturbable, le diplomate, les yeux clos, ne bougeait pas d'un pouce. On aurait pu tout aussi bien le croire endormi ou même mort.

— Qu'attendez-vous ? lui glissa discrètement Hugues de Payens.

— Le vent.

Un léger nuage se forma à l'ouest, à peine une boule de coton, puis se mit à grossir insensiblement. Bientôt, la tache floconneuse fut une montagne blanche, chargée d'éclairs. Sortant de sa longue prière, Oussman se dressa subitement et, d'un geste élégant, déploya le linceul et le lança au-dessus du bûcher.

La foule retint son souffle, tandis qu'Éole relâchait le sien. Porté par la respiration puissante du feu, le tissu s'éleva vers le ciel, sembla hésiter au sommet de sa course, puis une bourrasque orageuse l'emporta et vint l'abattre au pied de Gérard de Commarque qui dirigeait l'armée templière.

— Le sort en a décidé, déclara Oussman avec autorité. Le saint suaire est confié à la garde des chevaliers du Temple.

XX

Commarque, les 24 et 25 septembre 2000

Dès leur retour en Périgord, les deux amis reprirent leurs investigations chacun de leur côté. Méfiant devant l'air réjoui de Marjolaine qui ne semblait pas affectée par leur échec, Pierre entreprit de la surveiller discrètement. Il s'en voulait bien un peu de ce comportement soupçonneux, mais il sentait monter en lui une impression sourde et furieuse qu'il se refusait de nommer. Alors qu'elle quittait son hôtel pour un rendez-vous important dont elle ne lui avait rien dit, il entreprit de la suivre. Il ne tarda pas à la retrouver attablée dans un des meilleurs restaurants de Sarlat, menant une discussion animée face à Roger Laniel. Le journaliste buvait beaucoup et parlait fort. Pierre, qui s'était glissé près d'une fenêtre ouverte, ne perdait pas une miette de l'entretien.

— Heureusement que j'ai eu plus de succès avec vous qu'avec votre collègue. Il est fermé à double tour, comme une porte de prison.

— Pierre est un taiseux, comme tous les gens d'ici. Mais revenons à vous. Parlez-moi de votre passion pour l'ésotérisme. Qu'est-ce qui vous attire à Commarque ?

Laniel prit l'air faussement surpris de celui qui sait beaucoup de choses et n'attend que l'occasion de se mettre en valeur.

— Des gens haut placés..., très haut placés, voudraient tout savoir de vos recherches. J'enquête, je fouille, je trouve... Pour le moment, je n'ai rien dit ; j'attends d'avoir bouclé l'affaire.

Il secoua la tête comme s'il s'en voulait d'avoir trop parlé, mais son geste sentait la pose.

— J'ai beaucoup étudié l'histoire du Saint Empire, dont vous m'avez parlé l'autre jour. C'est tout à fait passionnant.

Un soudain brouhaha dans la rue, un orchestre qui se mit à jouer en face du restaurant, empêcha Pierre d'entendre la suite de la conversation et le chassa de sa position avantageuse. Intérieurement, il bouillait de rage de savoir leur secret si mal gardé. Il attendit la fin du repas qui s'éternisait dans des rires complices, puis il la vit se lever et s'aperçut que c'était elle qui réglait l'addition.

— Quel goujat ! murmura-t-il entre ses dents.

Il laissa le journaliste s'éloigner avant de surgir devant Marjolaine et de lui saisir violemment le bras.

— Qu'est-ce que tu fiches avec cet olibrius ? jeta-t-il avec colère.

Revenue de sa surprise, la jeune femme lui lança d'un air moqueur qui

l'exaspéra :

— Ce serait plutôt à moi de te le demander.

— J'ai tout entendu ! À quel jeu joues-tu ? Tu bavardes inconsidérément sur des sujets qui doivent rester discrets.

— De quel droit m'espionnes-tu ? Je fais ce que je veux.

— Tu te laisses embobiner par ce bellâtre !

— Pas du tout ! Je ne dis que le minimum et rien d'utilisable. Je veux savoir ce qu'il sait, d'où il tire ses renseignements et pour qui il travaille. Mais serais-tu jaloux par hasard ?

— Pas du tout ! balbutia Pierre en rougissant.

Marjolaine retira doucement la main de l'archéologue qui lui broyait l'épaule.

— Cet homme est étrange. Il semble avoir étudié de près le dossier de Commarque avant de venir. Ce n'est pas dans les habitudes de la presse : il se comporte en détective.

— Ce n'est qu'un fouille-merde, un de ces ésotéristes fumeux qui ne manquent pas en Périgord ! Il parle de pouvoirs magiques, de connaissances cachées qui ne doivent être révélées qu'à des initiés..., dont il croit faire partie, je suppose. Son discours pue la secte à plein nez.

— En tout cas, il ne semble pas prêt à lever le camp.

Le lendemain matin, alors qu'il fermait à clé la porte de sa demeure, Pierre vit Roger Laniel s'avancer vers lui le sourire aux lèvres et l'air satisfait.

— Monsieur Cavaignac, ne partez pas si vite, dit-il en retenant l'archéologue qui tentait de l'éviter. Je venais vous voir.

— Je n'ai rien à vous dire. Vous savez tout, puisque ma collègue vous raconte nos découvertes.

— Ah ! la petite Marjolaine ! Quelle femme surprenante ! Et séduisante avec ça. Je crois que je lui plais bien. Il n'en faudrait pas beaucoup pour qu'elle me tombe dans les bras.

Pierre agrippa le journaliste par le col de sa veste. Laniel, lui, tenait toujours la manche de son blouson. Ils étaient comme deux chiens prêts à se sauter à la gorge.

— Elle est fine mouche, en plus. Elle ne me dit pas grand-chose et tente de me faire parler. Mais elle ignore qu'elle n'est pas ma seule source d'information.

— Du bluff !

— Vraiment ? Vous dissimulez un petit secret qui intéresse du beau monde. Mais tout se sait ou, plutôt, je sais tout. On susurre qu'il y aurait un mystère bien caché dans les armoiries des seigneurs de Commarque, quelque chose qui aurait à voir avec les Templiers, une bombe spirituelle qui pourrait changer l'histoire du monde. Pouvez-vous m'en dire plus ?

Pierre se sentit trahi, découvert, mis à nu. Il secoua vigoureusement le reporter.

— Qui êtes-vous ? Mais qui êtes-vous ?

Se dégageant prestement, Laniel tourna les talons en ricanant devant des passants médusés et intrigués par cette scène aussi brève que violente.

Entre ses voyages, ses démêlés judiciaires et sa mésentente avec son patron, Pierre s'efforçait de relancer des travaux mis à mal par les affaires. Après Roger Laniel, il dut affronter une autre personne qu'il détestait tout autant : son patron.

— Vous restez le responsable du projet jusqu'à nouvel ordre, lui dit Richard Tennant. Après tout, la justice n'a rien retenu contre vous.

Cette réconciliation de façade ne pouvait cacher la méfiance et les différends qui opposaient les deux hommes. Pierre n'avait pu obtenir aucune explication détaillée de la part de son supérieur. Tennant ne pouvait ignorer les recherches que menait l'archéologue pour son compte, mais lui-même semblait dissimuler des choses essentielles.

Chacun s'efforçait de ne rien dire, de ne pas avancer de pièces sur l'échiquier pour ne pas se soumettre au feu de l'adversaire. Cela ressemblait à un jeu de dupes, une partie de poker menteur.

— Poursuivez les travaux ; je veux être informé de la moindre découverte.

— Je n'en suis qu'aux hypothèses, répliqua Pierre avec prudence.

Tennant lui servit un grand discours sur l'esprit d'équipe, la liberté d'entreprendre, la réalisation de l'homme dans la réussite individuelle, dans la plus pure tradition de l'esprit libéral, ponctuant ses phrases de mots anglais, de *yes*, de *man*, de *we can do it* avec l'accent d'un Américain de Levallois. Il ne prenait que des jets, ne buvait que des drinks et se comportait comme un insupportable poseur.

— L'archéologie est au Périgord ce que le pétrole est au Texas, lui déclara-t-il avant d'entamer une diatribe contre ceux qui retardaient la marche du monde. La démocratie a été inventée par les Anglais au dix-septième siècle pour contrôler la finance. Aujourd'hui, c'est la finance qui guide la démocratie, acheva-t-il.

Derrière ses lunettes, ses yeux s'animaient d'une flamme quasi religieuse. Il marchait dans son bureau sans regarder son interlocuteur, agitait les mains comme un télévangéliste en prêche. Pierre l'imaginait orner l'avant de sa voiture de défenses de mammouth, comme les Texans de cornes de taureau. Il n'arrivait pas à comprendre pourquoi il ne le mettait pas tout simplement à la porte. Il supposa qu'il avait toujours besoin de lui, que ce qu'il cherchait lui échappait encore. L'archéologue se sentait mal à l'aise entre l'hostilité dissimulatrice de son patron et l'attitude de Marjolaine, souvent mutique et fuyante comme de l'eau.

Deux semaines après le meurtre du contremaître, Pierre fut intercepté par un véhicule de la police alors qu'il s'apprêtait à partir pour Commarque. Interpellé, menotté, il fut conduit sans ménagement devant l'inspecteur Laborde.

Fatigué, les vêtements froissés comme s'il avait dormi dans son

imperméable, le policier était d'une humeur exécrationnelle. Cela semblait habituel chez lui.

— Qu'est-ce que c'est que ce carnaval ? Détachez-moi ! hurlait Pierre en gesticulant comme un beau diable. Pourquoi m'arrêtez-vous ?

— Veuillez cesser immédiatement ce boucan ou je vous laisse pourrir quarante-huit heures en cellule, comme j'en ai le droit. Cela vous calmera et vous finirez par dire ce que je veux entendre.

— Mais enfin, pourquoi suis-je ici ? gémit Pierre en faisant un effort surhumain pour garder son sang-froid.

— Vous prétendez l'ignorer ?

— Oui !

Son cri, qui avait du mal à sortir de sa gorge et respirait l'innocence, troubla un instant l'assurance du policier.

— Vous êtes en garde à vue pour le meurtre de Roger Laniel.

Pierre eut un instant de silence qui pouvait passer pour un aveu.

— Laniel, mort ? Comment est-ce arrivé ? Je n'y suis pour rien !

— Que faisiez-vous la nuit dernière ?

— Je dormais, chez moi... et seul !

— C'est bien dommage ! On a retrouvé Roger Laniel noyé dans la Beune. Sa voiture est tombée dans le marais, sur la rive opposée à Commarque.

— Mais alors, c'est un accident !

— Pas du tout. Il a été assommé et on a poussé sa voiture. Un grossier maquillage, comme pour Noguères. Cela porte votre marque, Cavaignac ! Vous n'êtes pas un tueur professionnel.

— Mais je ne suis pas un tueur du tout !

— On vous a vu vous disputer à plusieurs reprises avec la victime. Des témoins affirment que vous vous battiez.

— Tout juste une querelle. Il me harcelait de questions.

— Vous avez oublié que vous étiez sous surveillance. Vous avez pour habitude de résoudre vos conflits par l'assassinat. Vraiment, il ne fait pas bon être de vos ennemis !

— Mais c'est absurde, je vous jure...

— Je me moque de vos serments. Tous les coupables jurent leur innocence. Je vais demander au juge votre incarcération. Ainsi, vous ne serez plus un danger pour les autres.

Pierre croupit toute la journée dans une cellule minuscule, d'une saleté repoussante. On lui avait confisqué sa ceinture et ses lacets ; il avait été photographié sous tous les angles avec des airs de bagnard. Le policier le questionna deux heures d'affilée, et il dut à nouveau tout raconter depuis le début. Cette séance qui faisait suite à son emprisonnement lui parut la pire des tortures.

Il ne supportait pas la moindre privation de liberté. Pour faire tomber la pression qui l'assaillait, il se murait dans de longs silences qu'il entrecoupait

de phrases agressives à l'égard de l'inspecteur, comparant ses méthodes à celles de Vichy et de la Sainte Inquisition. Laborde le calma en le menaçant de poursuites pour outrage.

Pierre cherchait désespérément dans sa tête ce qui pourrait amadouner son cerbère ; il lui raconta même l'épisode de Daniel, son ami disparu dans le marais au temps de son adolescence. Et si c'était lui, le fantôme, le tueur de Commarque ?

— Nous vérifierons ! lui lança Laborde avant de le renvoyer dans sa cellule.

Le soir même, le policier le fit libérer, avec beaucoup de regrets et de colère, en le traitant de gentleman. Marjolaine avait témoigné qu'ils avaient passé la nuit ensemble... Toute la nuit !

XXI

Vallée de la Beune, le 26 septembre 2000

Pierre conduisait prudemment sur la route sinueuse qui surplombait le vaste marais de la Beune. Le timide soleil matinal avait du mal à percer le rideau de brume qui stagnait en contrebas, accrochant des flocons d'ouate aux branches épineuses des buissons noirs. L'automne s'annonçait précocement. Un silence pesant régnait dans l'habitacle. Pierre rétrograda à l'entrée d'un virage en épingle à cheveux.

— Qu'est-ce qu'il pouvait chercher ici, cet imbécile ?

Marjolaine, à ses côtés, restait silencieuse, lointaine, perdue dans ses pensées.

— Je regrette que tu aies dû mentir, hier soir, dit-il.

— Mentir ne me dérange pas quand c'est nécessaire, répondit-elle sans le regarder.

— Non, je voulais dire : je regrette que ce soit un mensonge.

Elle se tourna vers lui avec un joli sourire au coin des lèvres et une étrange lueur dans ses yeux bleus. Elle secoua ses boucles lisses et brillantes sans répondre.

— Voilà. C'est ici qu'a eu lieu... l'accident.

Le véhicule du journaliste avait été tiré des flots et reposait, couvert de boue, sur le bord de la route. Les deux amis s'avancèrent sur le replat d'une courte falaise. Les eaux noires de la Beune, qui avaient englouti Roger Laniel, couraient sans bruit, à quelques mètres sous leurs pieds, avec des allures de serpent.

— Inutile de jouer les Sherlock Holmes. La police a passé l'endroit au peigne fin.

— Il a bien fallu qu'il s'arrête ici pour une raison quelconque, s'il a bien été tué.

— Peut-être avait-il rendez-vous avec quelqu'un. Où se trouve Commarque ?

Pierre pointa du doigt le sud-est, en amont sur la rivière.

— Par là, à deux kilomètres environ. Mais les marais sont infranchissables. Il faut les contourner par Marquay ou Les Eyzies.

Ils poursuivaient leur route à vitesse réduite, l'œil aux aguets, quand ils remarquèrent un chemin forestier bien entretenu, précédé d'un portail vermoulu, qui s'ouvrait sur leur droite. Un panneau mangé de mousse indiquait simplement : Laussel. Des traces de pneus sur le sol humide signalaient un passage récent.

— Le lieu est habité, dit Marjolaine. Ce sont les plus proches voisins de

l'accident. Ils ont peut-être vu quelque chose.

Ils roulèrent au pas sur une piste empierrée et chaotique, sous une voûte d'arbres, dans un clair-obscur qui semblait confondre le jour et la nuit.

— Guère accueillant, ce patelin, murmura Pierre pour se rassurer.

Ils atteignirent un plateau rocheux où s'élevait un élégant castel de pierres blanches. Juste en face d'eux se dressait la masse sombre et fantomatique de Commarque.

Sur la terrasse que réchauffait le pâle soleil matinal, une femme élégante d'une soixantaine d'années se leva pour les accueillir.

— Pardonnez-nous cette intrusion. Je me nomme Pierre Cavaignac, et voici Marjolaine Karadec. Nous sommes archéologues... et vos voisins de Commarque.

Il désigna du doigt la forteresse.

— Des voisins si proches et si loin, dit la femme avec un imperceptible accent étranger qui pouvait la faire passer pour un de ces Européens immigrés en Périgord.

— Peut-être avez-vous su qu'un drame est arrivé près d'ici la nuit dernière ?

— La police nous a déjà interrogés ce matin, dit la châtelaine en leur tendant une main ferme. Je me nomme Emma Van Leude, propriétaire des lieux. Voulez-vous une tasse de café ? Cela vous réchauffera.

— Volontiers. Vous vivez ici à l'année ?

— Oui, nous ne sommes pas des touristes, bien que nous soyons d'origine flamande. Laussel est dans ma famille depuis plusieurs générations. Mon père aurait pu, mieux que moi, vous conter notre histoire, mais il parle mal le français et n'a plus toute sa tête.

Suivant le geste de la femme, ils se tournèrent vers un vieil homme rabougri, dissimulé sous une couverture à carreaux rouges et blancs, assis dans un fauteuil d'infirme.

Son regard vide se perdait dans le vague, et un filet de bave coulait de sa bouche. Emma Van Leude lui parla en flamand, et le vieillard hocha du chef.

— C'est triste de voir le fier Éric Van Leude dans cet état, dit-elle aux visiteurs. Il a été un grand industriel, passionné par les arts, et il a beaucoup œuvré dans son château périgourdin.

Les archéologues laissèrent planer le silence sur la destinée humaine, tandis que leur hôtesse leur servait la boisson promise. Laussel semblait à présent bien délabré, les murs ébréchés, la toiture creuse comme le dos d'un vieux cheval. Pierre imaginait les fuites d'eau dans les greniers.

— Ne serait-il pas plus confortable pour vous de vivre en ville ? reprit-il pour être poli.

— Nous aimons ce château, ce paysage, ce marais, cette solitude. Cette terre fait partie de nous et nous lui appartenons. Je ne suis pas seule ici : mon fils Frédéric et ma fille Madeleine vivent avec nous.

Furieusement attaché à son Périgord, Pierre comprenait ce discours. La

conversation se poursuivait sur les événements de la veille. La châtelaine n'avait rien vu ni entendu.

— Les seuls bruits qui peuplent le silence, ici, sont ceux des bois. Le chant des arbres, des cerfs et des chevreuils. Vous n'imaginez pas le vacarme qu'ils font la nuit, dit la femme en laissant son regard errer sur le paysage automnal qui semblait refléter son état d'esprit.

Soudain, Marjolaine sursauta et faillit renverser sa tasse. À quinze mètres d'elle, un homme la regardait à travers la fenêtre. Un homme d'allure jeune, ou plutôt un géant, un colosse de deux mètres de haut, aux cheveux presque blancs, aux yeux très pâles. Il s'enfuit en se voyant découvert.

— C'est Frédéric, mon fils, dit Emma en réponse à la question muette. Un véritable sauvage. Il est un peu... perturbé.

À ces mots, son visage se ferma, comme sur un secret inavouable.

— Vous aurez plus de chance avec Madeleine, une jeune femme charmante, très dévouée à son grand-père.

Ils virent s'avancer un elfe mince et blond, à l'élégance surannée, un timide sourire sur les lèvres. Madeleine se joignit à eux, leur livra quelques phrases brèves sur sa vie de recluse, avec un brin de nostalgie au fond des yeux. N'ayant rien appris sur le sujet qui les préoccupait, ils prirent congé assez vite.

— Drôle de famille, dit Pierre, tandis qu'ils regagnaient leur véhicule. Qui vit comme fermée sur elle-même. On dirait qu'ils n'ouvrent pas facilement leur porte.

— Le handicap de l'héritier des Van Leude doit leur peser. Entre le grand-père et le fils, ces deux femmes doivent avoir des journées bien remplies. Emma a tout l'air d'une personne de caractère, et fort courtoise avec cela.

— Tu as remarqué qu'elle n'a pas parlé d'un monsieur Van Leude ?

XXII

Commarque, ans de grâce 1136 à 1145

Gérard de Commarque avait quitté la Palestine à regret. Il laissait derrière lui beaucoup d'amis et de souvenirs, et la vie idéale du moine soldat venu chercher le trépas et le salut dans la défense du tombeau du Christ. Sur son lit de souffrance, à quelques jours de son agonie, Hugues de Payens l'avait chargé d'une mission dont l'importance dépassait ses propres désirs.

— Va, mon fils. Regagne l'Europe. Emporte le trésor du Temple ; il sera bien plus à l'abri en France, où se trouve le tiers de nos forces, qu'en Terre sainte, où notre grand projet pourrait être ruiné par un coup de main ou une trahison. Je te remets les insignes d'avoué du Saint-Sépulcre. Tu es digne de me remplacer, jusqu'au jour où paraîtra le plus humble de tous, celui qui régnera effectivement sur la société des hommes. Retourne en Périgord et fais de Commarque un écrin digne des bijoux du Temple. Mon rôle ici-bas est terminé, je peux me présenter devant Notre-Seigneur et espérer sa miséricorde pour mes péchés.

Dans un ultime geste d'autorité, il avait posé un anneau d'or dans la paume de son héritier spirituel. Quelques jours plus tard, en présence de tous ses amis et alliés de différentes confessions, le premier grand maître de l'ordre du Temple avait été inhumé comme un humble moine, cousu dans un drap et la face contre terre.

Après six ans d'absence, Gérard de Commarque avait trouvé son domaine embelli. Les Templiers y avaient fait bonne garde, et la prospérité rayonnait sur la petite vallée. Il avait voulu un retour discret dans un fief qui était désormais propriété de l'ordre. Il était souhaitable que tous ignorent la réapparition de l'ancien seigneur.

Il entreprit néanmoins de modifier son blason, qui devint celui de la commanderie, l'ornant de l'Arche d'Alliance qu'il surmonta d'une couronne, en hommage à *Kether*, le diadème de l'arbre séphirotique, le point le plus élevé que l'homme puisse atteindre dans sa marche vers Dieu. La devise *Cum Arca*, « Avec l'Arche », fut gravée sous les armoiries, pour dire que la parole de Iahvé résidait à présent en ces lieux.

Commarque était toujours un ventre, non plus celui de la châtelaine qui donnait vie à une lignée, mais celui de la Shekinah, l'entité féminine qui intercédait auprès du Père lointain pour le salut des hommes. Gérard commença de bâtir une châsse digne du trésor qu'elle recelait.

Réalisant les plans conçus par Hugues de Payens, il fit ériger un haut donjon aux pierres parfaitement jointes, le plus beau, le plus élevé, le plus noble que l'on puisse voir en Périgord. On s'étonna, parmi la noblesse de la

baronnie, d'une telle débauche de pierres pour un si piètre résultat et pour protéger un lieu sans intérêt stratégique, que nul ne songeait à attaquer.

On épilogua sur les mystères des moines chevaliers, sur leur orgueil aussi. La salle seigneuriale, percée d'une élégante fenêtre à colonnettes, faisait à peine deux cents pieds au carré. L'imagination du voisinage s'emballa quand on se rendit compte que personne, à part certains dignitaires de l'ordre, n'était invité à y pénétrer. Mais le respect du Temple était encore assez fort, et sa puissance telle, que ni le comte du Périgord, ni ses vassaux, pas plus que messire l'évêque n'y trouvèrent à redire. Pourquoi se soucier d'un palais bâti au bord d'un marais fétide, hanté par les loups et les fièvres ?

Gérard fit carreler le sol de dalles blanches et noires, à l'image de l'étendard Beaussant qui l'avait précédé sur les champs de bataille. Au centre de la salle, entourée de douze bougies de cire jaune qui brûlaient en permanence, l'Arche d'Alliance avait été placée dans une urne de pierre. Le coffre était censé en atténuer le rayonnement qui pouvait s'avérer maléfique pour ceux qui l'approchaient.

Une fois par an, au soir du Jeudi saint, les dignitaires de l'ordre se réunissaient à la nuit tombante, et les cierges étaient éteints un par un, au milieu de gémissements et d'imprécations rappelant que la parole du Christ, venu accomplir les Écritures, n'avait pas été écoutée et que le Dieu vivant avait été cloué sur une croix infâme.

Un seul luminaire était préservé et caché dans l'urne, porteuse de la parole de Dieu, où un mince filet d'air la nourrissait. Trois jours plus tard, le dimanche de Pâques, les mêmes Templiers se retrouvaient dans la petite salle au milieu de la nuit. La flamme préservée luisait dans les ténèbres qui n'avaient pas voulu la recevoir, selon les mots de saint Jean. Elle parvenait néanmoins à ranimer les étoiles sur les onze autres cierges. Grâce au Verbe divin, fruit de l'ancienne et de la nouvelle Alliances, la lumière de la paix, de l'amour et de la joie pouvait régner sur le monde.

Bernard de Clairvaux, qui faisait partie du cercle secret des dirigeants du Temple, s'y montrait de plus en plus influent depuis la mort d'Hugues de Payens. Il avait accepté pour grand maître Robert de Craon, un des fondateurs de l'ordre, mais le trouvait par trop amical avec les sarrasins.

Avant même que les Templiers n'existent, il avait placé, parmi les neuf premiers chevaliers, son oncle André de Montbard, à qui il avait promis la direction de la congrégation des moines soldats. Lors de son voyage en Périgord, le futur saint Bernard avait obtenu que le suaire du Christ ne demeure pas caché au sein de la commanderie, mais qu'il soit exposé en public, afin que tous bénéficient de ses bienfaits.

— Le Christ n'est pas venu pour les puissants, mais pour tous les hommes, affirmait-il, tandis qu'il luttait pacifiquement contre l'hérésie cathare qui envahissait la région.

Les Templiers se laissèrent convaincre et confièrent discrètement le linge sacré à l'abbaye voisine de Cadouin, affiliée à Cîteaux depuis 1119. La belle

façade de pierres, dont la blondeur ensoleillée atténuait la rigueur toute cistercienne, offrait un écrin tout à fait digne pour abriter la relique la plus importante de la chrétienté.

— Montrons le linceul du Christ pour mieux dissimuler notre projet, avait convenu Gérard de Commarque en pensant que les forces templières étaient assez nombreuses en Périgord pour prévenir toute tentative de vol.

Homme d'action autant que de spiritualité, Bernard de Clairvaux, tout en ferraillant contre les schismatiques, mit son talent d'orateur au service de Cadouin, prêchant les vertus de la relique à travers le royaume. Les pèlerins ne tardèrent pas à affluer pour prier devant le dernier vêtement du Christ, suspendu à la voûte de l'église dans un reliquaire d'argent.

Enfermé dans son château, Gérard s'inquiétait de tout ce bruit, toutes ces richesses qui s'amoncelaient.

Trop de matière nuit à l'esprit, pensait-il. Pourtant, il faut bien que le peuple ait connaissance de cet objet sacré pour accepter, un jour, le Saint Empire. Mais n'oublions pas la règle essentielle : le pouvoir doit revenir au plus faible. Plus l'Église s'enrichit, plus elle est en danger... et dangereuse.

XXIII

Commarque, ans de grâce 1136 à 1145

Dès son retour, Gérard de Commarque avait remplacé, à la tête de la commanderie, Guy Ogeu qui partait pour la Terre sainte. La passation de pouvoirs avait eu lieu dans une ambiance chaleureuse, avec la remise des sceaux et des documents, conclue par une fraternelle accolade.

— Merci de me donner l'occasion de mourir pour la défense du tombeau de Notre-Seigneur, proclama Guy en rendant un vibrant hommage à celui qui était pourtant son cadet de dix ans.

À vingt-six ans, malgré l'humble poste de commandeur qu'aurait pu occuper un simple sergent, Gérard était considéré par tous comme un haut dignitaire de l'ordre, à qui on devait respect et obéissance.

Si les Templiers continuaient d'accroître leurs richesses un peu plus chaque jour, la situation internationale restait instable. En Orient, malgré les convois d'hommes, d'armes et de chevaux envoyés par les chevaliers au blanc manteau, et financés sur leurs deniers, l'existence des États chrétiens demeurait précaire. En Europe, Gérard considérait d'un œil perplexe les luttes de pouvoir, se demandant qui pouvait bien être « le plus humble de tous ». Le roi de France Louis VI qui, au début de son règne, ne pouvait s'aventurer sans escorte à plus de deux lieues de Paris, était devenu un souverain puissant et querelleur après avoir maté les seigneurs brigands qui dévastaient son domaine. En Allemagne, Henri V, le fils du pénitent de Canossa, qui avait fait prisonnier le pape et nommé des évêques, était mort en faisant sa soumission à l'Église. Son successeur, Lothaire III, n'était guère brillant. Une nouvelle et influente nation se formait outre-manche, en Angleterre. Quant au Saint-Père, Innocent II, affaibli par les guerres italiennes et la rivalité avec l'antipape Anaclet II, il avait bien besoin du soutien de Bernard de Clairvaux et des Templiers. Les temps n'étaient pas encore venus de dévoiler le plan de l'œuvre.

À Cadouin, le suaire du Christ commençait à produire ses premiers miracles : les aveugles retrouvaient la vue, les paralytiques abandonnaient leur béquille, les femmes stériles donnaient le jour à de beaux poupons. Gérard n'en attendait pas moins d'une aussi puissante relique. La foule se pressait dans l'abbaye aux jours d'ostentation. Les pèlerins qui se rendaient à Compostelle par le chemin de Rocamadour ajoutaient Cadouin à leurs étapes. La région s'enrichissait.

Le jour même de son arrivée en Périgord, Gérard de Commarque avait remarqué une modification dans le paysage de son enfance. Son donjon ne régnait plus seul sur le marais de la Beune. Face à lui, avec des airs de défi, se

dressait le castel fortifié de Laussel.

— C'est la propriété de votre petit-cousin Pons de Vassal, lui avait dit Guy Ogeu. Il est devenu un homme important depuis la mort de son père. Sa Majesté Louis, roi de France, l'a nommé sénéchal du Périgord.

Gérard avait appris la mort d'Agnès, celle qui avait été son épouse terrestre, dans son abbaye de Ligeux. Il pria longuement pour elle et demanda pardon à Dieu des souffrances qu'il lui avait infligées en l'abandonnant pour le Temple. Son prédécesseur l'avait informé des incidents qui avaient opposé, en son absence, les Vassal aux Templiers. Il aurait pu raviver la querelle en revendiquant la terre de Laussel qu'il avait laissée à Agnès. Mais il souhaitait l'apaisement, se sentait malgré tout un peu coupable et, surtout, ne voulait en rien attirer l'attention sur Commarque. Le saint des saints devait paraître une modeste commanderie et rien d'autre. Gérard passa quatre années d'un labeur acharné à faire de la place une forteresse sûre et un lieu sacré tout à la gloire de l'Arche d'Alliance

Les travaux achevés, Gérard fit mander son cousin Pons qui, arguant de trop d'occupation, refusa son invitation. Cette convocation tardive pouvait passer pour une offense.

Le Templier proposa de se rendre à Laussel pour aplanir tous les différends, ce qui lui fut refusé avec obstination. Gérard n'insista pas, et les domaines voisins demeurèrent dans une paix hostile. Pons évitait toute proximité avec Commarque, et Gérard préférait le refuge de son donjon à toute mondanité qui ne seyait pas à un moine.

Il passait le plus clair de son temps dans la salle seigneuriale, auprès de l'urne qui contenait l'Arche, en études, prières et méditations. Il lui semblait qu'une sagesse nouvelle traversait le coffre de pierre pour irradier sur lui un pouvoir surnaturel. Cette proximité lui faisait parfois peur.

Il sentait, contenue dans ce réceptacle, une force supérieure à mille sarasins. Parfois, il était tenté d'ouvrir l'Arche, mais craignait de libérer une armée de démons. Il voulait assumer seul cette garde difficile, pensant que tout autre que lui céderait à la tentation, même si les crocs acérés des *kéroubim* sculptés étaient censés décourager les visiteurs indésirables.

Après cinq années d'efforts, il finit par obtenir la visite de Pons de Vassal. Rien ne pouvait être plus agréable à celui qui voulait gouverner dans la concorde. Son voisin se présenta escorté d'hommes lourdement armés, presque sur le pied de guerre. Gérard en personne vint l'accueillir après avoir fait abaisser le pont-levis.

— Il était inutile de prendre de telles précautions, mon cousin : les routes sont sûres et nous sommes en paix, dit le Templier en lui tendant les bras.

L'autre se déroba à son étreinte. Grand, fort, noir de poil et sombre de caractère, Pons de Vassal avait revêtu ses plus beaux atours et les insignes de sa charge. Il tenait à paraître l'homme du roi face au moine rouge, l'homme du pape. Tout en lui transpirait l'hostilité.

— Ce serait à vous, mon cousin, de me rendre hommage à présent. Je suis

sénéchal du Périgord.

— Nous autres, Templiers, ne rendons hommage qu'au souverain pontife. Mais je tiens à vous féliciter pour votre promotion et pour le riche établissement de votre domaine que j'avais laissé autrefois pour le bien-être d'Agnès de Commarque.

Pons fit un pas en arrière et porta la main sur son épée.

— Feriez-vous opposition à ma propriété sur Laussel ? Vous avez abandonné, répudié votre épouse. Elle est redevenue Agnès de Vassal et, aujourd'hui, elle est morte... sans enfant.

Il balbutia sur son mensonge.

— Ses biens ont été légitimement légués à sa famille, les Vassal, dont je suis l'héritier.

— Tout doux, mon bon cousin. Je ne suis qu'un humble moine et ne revendique rien qui vous appartienne. Plus encore, voyez ma bonne volonté. Je sais le tort que l'on vous a fait en mon absence. Je veux vous rendre les terres de la Grèze que mon prédécesseur vous a contestées. Vous voyez bien que je ne suis pas votre ennemi.

L'autre répondit par un grognement qui pouvait passer pour un remerciement.

— Plutôt que de soldats en armes, vous auriez dû vous faire accompagner de votre épouse, dame Philippa, que je n'ai pas l'heur de connaître. On la dit fort belle et d'aimable caractère, quoique fort jeune.

— Elle est grosse de notre premier enfant et ne peut se déplacer.

— Elle sera toujours la bienvenue. Si notre couvent ne peut recevoir de femme, l'église du village, qui a vu votre union, accueillera toujours ses prières avec bienveillance.

Gérard fit ensuite à son hôte les honneurs de la commanderie. Pons jetait sur tout un regard avide de propriétaire en pensant que tout cela aurait dû être à lui.

Il brûlait de révéler au Templier, avant de lui plonger un poignard dans le cœur, que Philippa était sa fille et que tous les biens des Commarque lui revenaient de droit.

Pons admira le haut donjon qui rabaissait son château de Laussel, déclarant qu'il ressemblait plus à une cathédrale qu'à un ouvrage militaire. Par les meurtrières, il pouvait apercevoir son castel et enrageait de plus belle.

Ce n'était pas l'aumône des terres de la Grèze qui allait racheter sa rancœur ni assouvir sa vengeance. Sa colère éclata quand Gérard lui refusa l'entrée de la salle seigneuriale.

— C'est ici, et nulle part ailleurs, que doit être reçu le sénéchal du roi !

— Ce n'est qu'un lieu de culte réservé aux seuls moines, déclara le Templier.

Mais Pons avait bien vu, depuis la courtine, la belle fenêtre à colonnettes qui n'était pas d'une église, et il remarquait qu'aucun Templier ne pénétrait dans le lieu.

— Quel trésor cachez-vous ici ? conclut-il en coulant un regard soupçonneux sur la barrière close.

Peu s'en fallait qu'il ne tourne les talons sur-le-champ et ne regagne son domicile pour y remâcher sa rancune.

— Rien qui ne soit monnaie d'or, lui assura Gérard.

Pendant le repas qui suivit, donné en son honneur dans la cour du château, où l'on avait tendu un dais pour protéger les convives du soleil, Pons prétexta un besoin naturel et quitta un instant ses hôtes. À pas de loup, il gravit l'étroit escalier à vis qui tournoyait dans les entrailles du donjon.

La lourde porte de la salle était fermée à double tour, et l'habileté de son poignard ne lui permit pas d'en fracturer l'huis. Il se pencha et colla son œil au trou de la serrure, puis lâcha un cri de surprise. Du coffre de pierre qui s'offrait à sa vue rayonnait une douce lumière.

XXIV

Vallée de la Beune, le 26 septembre 2000

Les deux amis avaient repris la route en lacets qui contournait le marais de la Beune. Tout à la conversation, Pierre conduisait lentement.

— Nous n'avons pas appris grand-chose sur la mort du journaliste.

— Certes, non, répondit Marjolaine, mais ces Van Leude ont éveillé ma curiosité. Nous devrions les revoir. Ils sont là depuis longtemps et pourraient nous en apprendre sur Commarque et les alentours.

— Ils sont vraiment discrets. J'habite le Périgord depuis ma naissance et je ne les avais jamais rencontrés. Mais je crois comprendre Emma : c'est une femme qui aime la vie sauvage, tout comme moi.

— Tu veux dire que tu es un vrai ours ! Ah ! les secrets de famille ! Chacun a les siens.

Pierre se dit que Marjolaine, elle non plus, ne parlait jamais de son passé. Elle semblait être née hier, sortie tout entière du cerveau du Grand Architecte de l'Univers.

Ils poursuivaient leur chemin quand l'archéologue remarqua un point noir dans son rétroviseur, qui se rapprochait rapidement. Le mufle d'une grosse berline vint se coller à l'arrière de leur véhicule.

— Il est bien pressé, celui-là ! Ces touristes sont incorrigibles, toujours à rouler à tombeau ouvert au lieu d'admirer le paysage !

Malgré l'étroitesse de la route, Pierre ralentit encore et se rangea pour laisser passer son poursuivant.

— Mais que fait-il ? Bon Dieu !

La puissante voiture s'était brutalement rabattue, l'obligeant à mordre le bas-côté. Le 4 X 4 quitta la route, bondit furieusement sur le talus. Pierre rétrograda, puis accéléra, mais, au moment où il parvenait à redresser la situation, la limousine, qui était restée à leur hauteur, vint les percuter sur le flanc, les précipitant en contrebas.

La Toyota piqua du nez sur la pente abrupte. Pierre et Marjolaine virent avec horreur les eaux noires de la Beune se profiler à travers les buissons. Leur véhicule sautait de rocher en rocher, cahotant dans tous les sens, manquant vingt fois de se renverser, mais retombant par miracle sur ses roues.

À l'intérieur, les deux passagers, violemment secoués, mêlant leur voix dans le même cri de terreur, voyaient se rapprocher dangereusement cette masse sombre et glacée, prête à les engloutir.

À mi-pente, Pierre entrevit en un quart de seconde un espace libre sur leur gauche : un minuscule chemin de chèvre qui ne devait plus être emprunté que

par les bêtes sauvages. Il braqua à fond, accéléra sans douceur.

La Jeep répondit dans un rugissement de moteur, grinçant de toute sa mécanique, et entreprit de remonter la pente dans un bruit effroyable de branchages hachés et de terre soulevée par les larges pneus des quatre roues motrices.

Sauvés ! pensèrent-ils.

À peine étaient-ils revenus sur la route que la masse de métal noir de la berline se profila devant eux. Pierre n'hésita pas un instant. Bénissant le constructeur qui avait équipé son véhicule du pare-buffle tant décrié par les écologistes, il percuta de plein fouet son adversaire qui fit un tête-à-queue avant de prendre le large.

Pierre et Marjolaine se regardaient, encore tremblants, comme des survivants après une catastrophe. Chacun lisait la peur dans le regard de l'autre.

— Ils ont voulu nous tuer ! Ils sont fous ! Que nous voulaient-ils ? balbutia Pierre.

— Ne reste pas au milieu de la route, dit Marjolaine, plus prompte à reprendre ses esprits.

— Tu as raison : ils ont manqué leur coup, mais ils pourraient bien revenir. Ce n'était pas un simple avertissement. Nos vies sont menacées et je ne sais par qui, ni pourquoi. Rentrons chez moi.

Ils se retrouvèrent dans la maison isolée de Pierre, dans la banlieue de Sarlat. Une bonne douche et un repas périgourdin bien arrosé achevèrent de les remettre de leurs émotions. Le foie gras au sauternes apaisait toutes les angoisses.

— Il va nous falloir redoubler de prudence, désormais, dit Pierre. Mais pourquoi s'en prendre à nous et pourquoi maintenant ?

Marjolaine resta un moment silencieuse, puis elle leva sur Pierre un regard assuré.

— Peut-être à cause de ce que j'ai découvert sur la fondation. Je crois que ce sont eux qui ont voulu nous tuer.

L'archéologue suspendit son geste et posa sur elle un regard interrogateur.

— Tu sembles savoir des choses que j'ignore. Puisque nous sommes embarqués ensemble dans une histoire qui devient dangereuse, autant se faire confiance et partager les informations. Tu n'as rien à craindre de moi.

La jeune femme se plongea à nouveau dans un mutisme prolongé, mais elle se sentait bien. L'alcool réchauffait son corps, la maison de Pierre respirait le calme, la solitude paisible d'un célibataire.

Il avait allumé un feu dans la cheminée pour chasser les premières froidures de l'automne, peut-être aussi parce que c'était joli, ces flammes protectrices.

— L'Héritage de la mémoire n'est pas une fondation. C'est une sorte de société secrète proche des néonazis.

— Des nazis !

— Oui, tu as probablement entendu parler de l'*Ahnenerbe*, l'Héritage des ancêtres. C'était une branche de la S.S. qui étudiait les traditions et l'ésotérisme.

— Ce n'étaient pas eux qui pratiquaient l'élevage humain pour obtenir une race supérieure ?

— Exactement ! Pouvoirs paranormaux, recherches sur les religions, magie en tous genres ! Les gens de L'Héritage de la mémoire ont entrepris de poursuivre leurs travaux. Ils sont présents partout dans le monde, mais ils sont surtout puissants aux États-Unis, où ils ont leur centre informatique et des appuis financiers.

Pierre, d'abord stupéfait par cette révélation, sentait monter en lui une vague colère. On l'avait manipulé depuis le début et il avait mis son enthousiasme et son talent de chercheur au service d'une telle engeance...

— Les fouilles de Commarque, une entreprise néonazie ! Mais où trouvent-ils tout cet argent ? Et que cherchent-ils ?

— L'argent vient en partie de la mafia, de l'argent sale, des transactions financières illicites. Les voyous de toutes sortes se sont toujours bien entendus avec les dictateurs. Quant à ce qu'ils cherchent, tout tourne autour de Commarque et des Templiers.

— Seraient-ils assez allumés pour croire que le trésor des chevaliers est ici ?

— Ce n'est pas impossible, mais je crois qu'ils s'intéressent plutôt au pouvoir politique, prélude à tous les autres. Ce n'est qu'une de ces sectes qui pullulent aux États-Unis. Ce sont d'excellents psychologues, très au fait de la puissance des symboles et passés maîtres dans l'art de manipuler les foules. Pour cela, ils ont Hitler pour modèle. Ils ont enregistré les grands changements des dernières années, la chute du communisme, la montée de l'islamisme. Ils savent que le vingt et unième siècle sera religieux ou ne sera pas, comme l'a prédit Malraux. Mais l'écrivain a oublié de préciser si cette spiritualité serait tolérante ou fanatique.

Pierre avait du mal à suivre. Ce fatras de nazisme, d'ésotérisme et de traitement des masses le dépassait et perturbait sa routine de modeste archéologue périgourdin, attaché à son terroir et à sa vie tranquille. Que venait-il faire dans cette histoire ? Marjolaine devança sa question :

— Pourquoi toi ? Parce que tu es le seul historien spécialiste de Commarque, le seul à pouvoir mettre bout à bout les éléments épars du mystère. Voilà pourquoi ils t'ont choisi. Commarque est l'élément alpha de leur quête.

— Et toi ? lança-t-il, un peu agacé de la voir lui exposer doctement les détails d'une entreprise qu'elle semblait fort bien connaître, sans lui en avoir jamais parlé. Comment sais-tu tout cela ?

— Il faut te dire que j'ai gardé d'excellentes relations, très haut placées, en Amérique.

XXV

Sarlat, le 26 septembre 2000

L'après-midi tirait à sa fin. La lumière déclinante, la chaleur du feu associée à celle d'un excellent rhum apportaient une bienfaisante détente. Calée sur des coussins, les yeux un peu embués par l'alcool, Marjolaine avait abandonné son ton assuré et professionnel pour celui, plus intime, des confidences.

— Tu te souviens de mon arrivée ? Je t'ai dit que je ne connaissais pas la région. Eh bien, c'est vrai... sans l'être tout à fait. Mon grand-père, Yves Karadec, a été dans le maquis, ici, en Périgord... Mais l'histoire ne débute pas là. Pour comprendre mon rôle dans cette affaire, il faut que je te parle de lui. Dans les années 1930, il était un haut dignitaire de la franc-maçonnerie responsable des relations avec les États-Unis. C'était un être merveilleux, un véritable initié, totalement dévoué à sa cause.

— Oh ! je vois ! Une longue tradition maçonnique dans la famille ! Est-ce lui qui t'a donné le goût de l'ésotérisme ?

— Non, en fait, je ne l'ai pas connu. Il a été résistant en Dordogne et ailleurs, échappant de justesse à plusieurs arrestations. Jusqu'au jour où les nazis l'ont piégé et exécuté dans sa maison, sous les yeux de son fils, mon père, âgé de dix ans. La tradition maçonnique s'est perpétuée tant bien que mal. Papa a repris le flambeau, mais sans conviction. Il était traumatisé par la mort violente de son père, mais aussi écrasé par le souvenir qu'il avait laissé d'un homme exceptionnel. Je l'ai toujours connu dépressif, répétant que les nazis lui avaient volé son enfance, avaient détruit son élan vital. Après son divorce, il s'est effondré. Il a fini par se suicider. J'avais seize ans quand je l'ai trouvé dans son bureau, une balle dans le crâne.

Marjolaine s'interrompt, serrant fort ses doigts sur son verre, regardant fixement les flammes avec des yeux durs et refusant de se laisser aller à l'émotion qui l'étreignait.

— Je ne sais pas si le goût de l'art royal se transmet par les gènes, mais j'ai consacré toutes mes études à l'histoire des religions, puis je suis entrée à mon tour en franc-maçonnerie, fréquentant les loges en France et aux États-Unis. Je ne sais plus si c'est par désir de vengeance ou pour faire œuvre utile, mais je me suis associée à une équipe de chasseurs de nazis américains, en relation avec le cercle Mémoire et Vigilance. Ce sont eux qui m'ont renseignée sur la fondation.

— Mais comment t'es-tu retrouvée à Commarque ?

— J'ai pris la piste d'un groupe sectaire américain, un de ceux pour qui les Juifs sont des nègres, et les Africains, des singes, des gens qui prétendent

asseoir leur pouvoir sur le monde à l'aide de signes religieux qui ne parlent qu'aux élus, c'est-à-dire à eux. Ils m'ont conduit jusqu'à ce chantier, dans ce Périgord où mon grand-père avait été résistant. L'occasion était trop belle ; me faire embaucher a été un jeu d'enfant.

— Tu avais donc des raisons de te méfier de moi. Pourtant, tu m'as fait confiance !

— Pas complètement au début, mais j'ai vite compris que tu n'étais qu'un pion dans leur jeu. Notre fraternité a fait le reste. Mais je regrette de t'avoir entraîné dans cette dangereuse aventure. Tu n'y as pas les mêmes intérêts que moi.

— Je suis avec toi parce que je le veux bien, conclut-il. Ce soir, pas question de regagner ta chambre d'hôtel : je t'offre l'hospitalité. Je n'apprécie pas d'avoir été pris pour une bille. Et cette histoire a déjà fait deux morts. On ne sait pas jusqu'où peuvent aller ces gens-là !

Après un dîner léger, Pierre proposa qu'ils récapitulent une fois encore ce qui était en leur possession. En frappant à coups répétés sur la serrure, il pensait bien que le coffre au trésor allait s'ouvrir.

— À Commarque même, nous avons trouvé un blason couronné portant l'Arche d'Alliance, et cette étrange inscription disant : *Il a passé la mer*.

— Plus un chandelier reproduit à douze exemplaires et portant des inscriptions cryptées, avec des allusions au Saint Empire, à l'arbre kabbalistique et à la commanderie de Payens.

— Et je ne te parle pas de deux meurtres, ni du fantôme qui hante le marais, chante l'opéra et sabote tes engins, dit-elle, mutine, en s'appuyant contre lui comme si c'était une plaisanterie. Il voyait bien qu'elle était en train de rompre ses réticences à son égard.

— Reste sérieuse !

Une ride verticale barrait son front tandis qu'il réfléchissait.

— Le chevalier de Royal Arche ! s'écria-t-il en frappant du poing sur la table.

— De quoi parles-tu ?

— Tu te souviens de cette gravure représentant neuf voûtes superposées dans la grotte aux chauves-souris ?

— Et alors ?

— C'est peut-être un hasard, mais un important degré maçonnique raconte une histoire assez proche. Attaché à une corde, l'initié descend à travers neuf voûtes sous le temple de Salomon pour y découvrir le véritable nom de Dieu.

— C'est un indice de plus qui relie notre aventure à la franc-maçonnerie et aux Templiers. L'ordre des chevaliers au blanc manteau reste au cœur du mystère.

— La visite des cinq commanderies n'a été qu'un jeu de piste. Nous savons que l'orientation des chapelles donne la position de la suivante. Les indices trouvés sur place sont identiques à ceux de Commarque : l'Arche, le Saint Empire. Je repense au Christ montrant son linceul, que nous avons trouvé à

Richerenches. Crois-tu que ce soit une allusion au saint suaire ?

— Pourquoi pas ? dit la jeune femme, soudain un peu gênée. Il nous faudra vérifier l'hypothèse. Que faut-il penser de ces étranges spirales remarquées sur les chandeliers ? ajouta-t-elle pour détourner la conversation.

— Ce peut être un chemin. Le voyage que nous avons accompli de Payens à Tiberet amorce une courbe, et les figures comptent dix points, tout comme il y a dix séphiroth.

— Rien ne nous indique le but final. Les ruines de Tiberet ont marqué l'arrêt de notre quête. Mais Commarque est le point de départ de tout. Je crois que nous devrions fouiller plus en détail. Le secret est dans le château.

— Tu as raison ! Dès demain, je fais rouvrir le chantier.

Pierre remarqua que Marjolaine n'était plus à la conversation. Elle avait posé la tête sur son épaule, et il sentait la douceur soyeuse de ses cheveux contre sa joue. Insensiblement, elle se rapprochait de lui, se blottissait contre sa force, y cherchant une dérisoire protection. Il enfouit ses lèvres sous ses boucles brunes, glissa sa langue le long de sa nuque tiède, puis la saisit tout entière dans sa bouche, comme pour la dévorer. Elle le laissa faire. Il prit l'arrière de sa tête dans sa main, tourna son visage vers lui, se plongea un instant dans l'immensité océane de ses yeux qui semblait, à cet instant, un abîme. Elle tendit ses lèvres ; délicatement, il l'embrassa. Il évitait à dessein tout geste brusque, estimant qu'ils avaient eu assez de violence pour la journée. Ils restèrent un long moment à se regarder, à se caresser. Pierre aimait le contraste de ses cheveux très noirs avec son visage pâle et lumineux. Il effleura ses petits seins qu'il sentait vibrer sous sa paume. Elle le trouvait rassurant, simple ; elle aimait sa voix et les mots qu'il prononçait.

— Je crois que je vais te garder pour ce soir, et même pour tous les autres soirs, lui dit-il en pressant sous son bras la rondeur de ses fesses. Ainsi, tu n'auras plus à mentir à la police.

Il la souleva et l'emporta dans sa chambre, telle une proie, un trophée, une victoire.

XXVI

Commarque, an de grâce 1200

La cloche de la chapelle Saint-Jean appelait les fidèles pour la messe de Noël. Un nouveau siècle allait s'ouvrir et, cette nuit, il fallait encore plus de prières pour l'accueillir. Les moines soldats de Commarque se tenaient près du chœur, au premier rang des fidèles, tandis que les villageois se répartissaient derrière eux.

Tous attendaient avec ferveur l'annonce de la naissance du Sauveur. Gérard de Commarque restait seul dans la grande salle du donjon. Voilà des années qu'il ne sortait plus, qu'il se tenait à son poste, vigie bienveillante du bonheur futur.

C'était à présent un très vieil homme, presque aussi âgé que le siècle, et il savait qu'il allait mourir, sa mission accomplie.

Il avait très vite renoncé à quitter son fief. Les nouvelles de l'extérieur n'étaient pas bonnes. Les papes succédaient aux papes. Protégés des Templiers, ils voyaient leur position en Italie de plus en plus affaiblie par des guerres successives.

La noyade en Cilicie, lors de la troisième croisade, de l'empereur Frédéric Ier Barberousse, avait mis fin à l'espoir d'un empire, peut-être saint, qui aurait réuni l'Allemagne à la France de Philippe Auguste et à l'Angleterre de Richard Cœur de Lion.

Des prophéties couraient sur l'héritier de la couronne germanique, né six ans plus tôt. Pour Joachim de Fiore, il était l'Antéchrist, mais un autre prédicateur avait dit, lui promettant un fabuleux destin :

— Il grandira comme un agneau parmi les loups sans pourtant qu'aucun d'eux ne parvienne à le dévorer.

Était-ce l'annonce d'un Saint Empire ? En Occident, le divorce d'Aliénor d'Aquitaine d'avec le roi de France Louis VII et son remariage avec le monarque anglais Henri II Plantagenêt avaient rendu inéluctable la guerre entre les deux royaumes.

Pire encore, les Templiers s'étaient eux-mêmes trahis en portant à leur tête un aventurier flamand nommé Gérard de Ridefort. Prisonnier par deux fois des sarrasins, il avait échangé sa vie contre l'introduction de pratiques frauduleuses dans la Règle. Par sa faute, Jérusalem avait été perdu par les chrétiens. Hugues de Payens et Oussman avaient donc eu raison d'envoyer l'Arche et le suaire en Europe.

Heureusement, la ville sainte était entre les mains du sage Saladin, qui n'abusait pas de son pouvoir. L'ordre lui-même allait mal : on découvrait des frères fornicateurs, usuriers, simoniaques, vendant des indulgences au plus

offrant.

Il devenait un repaire féodal bien éloigné de son projet initial. Saint Bernard lui-même, le rédacteur de la Règle et auteur de l'éloge de la nouvelle chevalerie, avait passé une bride serrée au cou des moines chevaliers en s'opposant au philosophe Abélard, inspirateur de l'idéal caché des moines rouges. Bernard de Clairvaux ne supportait pas que l'on puisse s'éloigner de l'Église, ne fût-ce que de l'épaisseur d'un ongle. Le rationalisme, le conceptualisme, l'idée de religion naturelle commune à tous les hommes que défendait le fondateur du Paraclet l'avaient fait condamner par deux fois. Seule une poignée de Templiers, les membres du cercle intérieur, se souvenaient encore de lui.

Gérard de Commarque voyait le siècle couler sans pouvoir intervenir. Il n'était plus un combattant, mais le gardien du très ancien secret de l'Arche d'Alliance. Par sa prière, soutenue par celles de ses frères, il irradiait sur la région une sagesse et un dynamisme subtils, relayés auprès des populations par le saint suaire, tandis que le royaume se couvrait d'églises et de cathédrales. Buvant l'énergie venue du coffre de pierre et qui transitait par son corps, Gérard sentait ses forces décroître à mesure que l'ordre devenait plus fort. Roi sans couronne, il était l'âme du monde, le cœur battant de l'Éden annoncé.

Il régnait sur les deux cents pieds carrés de la grande salle au sol carrelé de noir et de blanc, perpétuellement éclairée par douze cierges jaunes plantés sur des chandeliers limougeauds. Depuis sa niche de reclus, Gérard sentait le monde autour de lui, ses forces, ses défaillances, ses espoirs. La haine perceptible de ses cousins Vassal persistait de génération en génération, comme une épine clouée dans sa poitrine.

Le temps interminable de sa vie lui était de plus en plus lourd à porter. Les heures devenaient des jours, les jours, des mois, les mois, des années. Il vivait au rythme de l'horloge naturelle des saisons, quand la fenêtre à colonnettes lui renvoyait l'odeur des fleurs printanières, la verdure de l'été, le concert de couleurs des feuilles d'automne. La noirceur de la forêt hivernale, assortie au ciel plombé, serait sa dernière vision ; le cri des corbeaux survolant le sol gelé, le dernier message que lui délivrerait la terre. Il avait incarné sa fonction, à l'image de l'homme Jésus donnant son corps pour refuge à Dieu. Attentif seulement à la douce pulsation qui bruissait dans l'Arche, il n'entendait plus les bruits des humains.

C'était la parole de Dieu, ce Verbe qui, selon saint Jean, était Dieu, et qui était aussi la vie. Pour cette vie, qui était la lumière des hommes, pour cette vérité qui n'existait que sur le chemin mobile de la vie, il avait transmis l'héritage du Saint Empire appelé sur le monde terrestre et sa vallée de larmes.

Le secret devait être préservé à tout prix pour pouvoir surgir parmi ses frères humains quand les temps seraient venus. Un artisan persan, envoyé par Oussman il y avait bien des années, avait travaillé avec les orfèvres de Limoges pour dissimuler dans douze chandeliers le dessein mystérieux de leur

petite fraternité. D'une seule injonction, Gérard ou son successeur pourraient disperser dans les commanderies du Temple les éléments du plan divin. Le futur avoué du Saint-Sépulcre saurait rassembler ce qui était éparés. Aucune catastrophe frappant l'ordre ou le royaume de France ne pourrait égarer les paroles.

En cette nuit de Noël, Gérard de Commarque sentait ses forces le quitter. Au fil des ans, son corps s'était desséché, prêt à disparaître, comme s'il nourrissait l'Arche de sa propre chair. Son esprit rayonnait. Il était le dernier survivant de la grande aventure du Temple. Peu à peu, il avait appris la disparition de tous ses amis de Terre sainte. Son parent et ennemi, Pons de Vassal, avait depuis longtemps rendu sa vilaine âme à Dieu, et sa jeune épouse, la belle Philippa, également.

Selon la tradition désormais établie dans la famille, leur fille avait épousé un sien cousin. Il semblait que le fief de Laussel dût partir en quenouille ! Mais leur haine pour les Templiers, leur désir de récupérer les biens de Commarque s'ancraient un peu plus fortement à chaque génération. Pons de Vassal avait établi une coutume maligne qui avait perduré avec le temps. Chaque 13 octobre, au jour anniversaire de la donation du fief à l'ordre, il faisait dire une messe sèche pour causer la ruine de ses ennemis. Après avoir dissimulé des queues de lézards sous le linge qui recouvrait l'autel, un prêtre renégat ou soudoyé, mettant son art au service de Satan, célébrait le saint office en omettant de consacrer le pain et le vin et en amputant le rite de sa partie secrète. Dans la chapelle aux cierges restés éteints, les Vassal, année après année, renouelaient leur serment de vengeance sous couvert de sorcellerie.

Cela faisait longtemps que Gérard ne s'intéressait plus à ces choses profanes. Toute sa vie, il avait été tourmenté par le problème de sa succession. Trouverait-il, avant sa mort, un frère digne de le relayer à la tête du Conseil secret ? Il mesurait l'orgueil qu'il y avait à se croire irremplaçable, mais, en même temps, il n'avait aucune confiance dans les dignitaires de l'ordre qui se perdaient en vaines querelles dans ce qui restait de la Terre sainte. La révélation le frappa au cours d'une nuit de prière : le Christ était un homme jeune !

Pourquoi toujours confier le pouvoir aux vieilles barbes ! L'âge est-il synonyme de sagesse ? N'ai-je pas été choisi dans mon printemps par Hugues de Payens ? J'ai pu ainsi durer plus qu'aucun autre. Le Saint Empire ne peut s'inscrire que dans le temps.

Un nouveau Templier l'intéressait particulièrement. Né fils de comte, au château de Grignols, en Périgord, il était promis à un grand avenir. Une riche abbaye, une mitre épiscopale était à tout le moins promise à Armand de Périgord, quatrième fils d'Hélie V Talleyrand.

Mais le jeune homme, après de brillantes études au monastère de Chancelade, venait d'abandonner tous les honneurs pour se faire humble Templier à la commanderie des Andrivaux. Furieux, son père l'avait renié et

refusait de verser au Temple la donation prévue à cette occasion. Gérard demanda à rencontrer ce jeune homme aussi habile que désintéressé.

— Mon bien-aimé frère Armand, je retrouve en toi le débutant que j'ai été autrefois. Un même idéal, une même fougue m'animaient, et tu en sais beaucoup plus que moi à ton âge !

Armand contemplait, étonné, ce très vieil homme qui aurait pu être son arrière-grand-père. Il ressemblait à ces momies que certains voyageurs avaient décrites lors de leur périple en Égypte. Le chevalier laissait son regard courir sur les douze chandelles allumées, sur ce coffre de pierre d'où il sentait jaillir une mystérieuse énergie. Stupéfait, il écoutait Gérard lui narrer ses aventures et l'instruire, mot après mot, du projet du Saint Empire.

— N'oublie jamais, mon frère, de mettre en avant le faible, le simple en esprit, s'il a le cœur pur, car lui seul est proche de Dieu. Le Christ nous est apparu sous la forme d'un enfant nouveau-né, ce qu'il y a de plus fragile au monde. La société des hommes doit être bâtie sur cette faiblesse ; la force des soldats ne doit servir qu'à protéger. Garde-toi de tes propres ambitions, mais réalise sans faillir la mission que je te confie ce jour. Agis toujours à l'image de Dieu qui, par amour pour sa créature, a abandonné un peu de sa toute-puissance pour donner aux hommes la liberté.

— Je ne suis qu'un jeune chevalier au service...

— Tu es bien plus, à présent, dit Gérard de Commarque en lui remettant l'anneau du pouvoir. Tu es le gardien de l'ordre, et l'avenir de la société des hommes repose sur toi. Je te sens avide de combats, mais tu vas devoir œuvrer pour la paix, faire cesser les désordres qui déshonorent la chrétienté et établir le Saint Empire dans les cœurs avant qu'il n'existe dans le monde.

— Cette charge ne me permet pas de demeurer à Commarque !

— Avant de dépasser, je confierai la commanderie à un gardien sûr. Tu vas jouer ton rôle sur des terres lointaines, en Europe et outre-mer. Va ! Rétablis le Temple dans ses fonctions et prérogatives !

Trois jours après la fête des Rois, Gérard de Commarque rendit son âme à Dieu, paisiblement, dans son sommeil. Comme le plus humble de tous, il fut inhumé sur place, son corps cousu dans un drap, face contre terre.

XXVII

Catane, en Sicile, juillet de l'an de grâce 1229

Armand de Périgord tournait en rond dans la salle des pas perdus du palais impérial de Catane. La magnificence des lieux, qui alliait art roman, byzantin et musulman, mettant en scène un paysage ouvert sur une végétation luxuriante et la mer Méditerranée, ne pouvait apaiser les battements du cœur du Templier.

Habitué à l'austérité des commanderies à la rigueur toute militaire, il ne goûtait que modérément cet amoncellement de soieries de Damas, de statues envoyées par le sultan d'Égypte, de marbres italiens et d'or germanique qui décoraient la résidence de Frédéric II avec des splendeurs des *Mille et Une Nuits*. Seul l'air doux et parfumé qui soufflait entre les colonnes et au travers des moucharabiehs lui rappelait la délicatesse de la Terre sainte qu'il venait de quitter pour la Sicile. Le climat de Catane évoquait la maritime Saint-Jean-d'Acre, où il avait longuement résidé. Mais, tout à sa mission, il s'efforçait de faire taire les souvenirs pour se concentrer sur son rendez-vous avec l'empereur d'Allemagne. De sa rencontre avec Frédéric II de Hohenstaufen pouvait naître l'avenir du monde.

Quel curieux homme, que cet empereur de trente-cinq ans, qui lui faisait l'honneur d'être son ami ! Auréolé de gloire, nimbé d'ésotérisme et deux fois excommunié ! Il n'hésitait pas à puiser dans tous les savoirs, toutes les religions passées et présentes, pour tenter de connaître les choses comme elles étaient, sans le secours des arguments d'autorité prônés par l'Église qui lui vouait une haine sans limites.

Dès sa naissance, les prophètes s'étaient penchés sur son berceau, lui promettant autant d'horreurs que de prestige. Enfant, il avait été pupille du pape Innocent III après les morts successives de son père Henri VI, souverain d'Allemagne, et de sa mère Constance, fille du roi Roger de Sicile.

Dans une Italie ravagée par les ambitions personnelles des seigneurs brigands et par la guerre politico-religieuse qui opposait les guelfes, partisans du pouvoir papal, aux gibelins, qui se revendiquaient de celui de l'empereur, il avait été un enfant perdu, tour à tour otage et vagabond.

Seule la communauté musulmane de Sicile, puissante et cultivée, avait su accueillir ce fils de roi avec les honneurs qui lui étaient dus.

L'adolescent brillant sut apprendre d'elle, s'enrichir d'une connaissance universelle, philosophique et scientifique, qui prenait sa source au cœur même de la civilisation arabe. Palerme, avec ses deux cent cinquante églises et ses trois cents mosquées, avait réussi la synthèse improbable entre les cultures normande (débarquée de la lointaine Hyperborée), italienne, grecque et arabe.

À l'écart du chaos de la péninsule, la Sicile semblait à Frédéric un coin de paradis tombé sur terre.

Puis il avait épousé Constance, sœur de Pierre d'Aragon, ce roi très catholique qui pourtant soutenait le comte de Toulouse Raymond VI et les cathares. Prince instruit, tolérant et prodigieusement intelligent, passionné par la diversité religieuse, Frédéric apparaissait comme le plus digne pour coiffer la couronne du Saint Empire romain germanique.

Le cercle secret du Temple commençait à penser à lui pour un Saint Empire d'une tout autre nature. La diète de Nuremberg l'ayant proclamé empereur en 1212, il lui restait à conquérir un territoire perclus de luttes intestines. En huit années de guerre, il devint successivement roi des Romains, de Mayence et d'Aix-la-Chapelle, avec le soutien hostile du pape Innocent III qui ne goûtait guère ses fantaisies, et celui, parcimonieux, du roi de France Philippe Auguste.

Bien qu'il ait, dès sa réception dans l'ordre, porté en son cœur la mission sacrée que lui avait confiée Gérard de Commarque, Armand de Périgord avait mené l'existence humble et besogneuse de tous les Templiers.

Il avait passé quelques années en Périgord, aux Andrivaux, où on avait distingué ce chevalier pieu qui récitait scrupuleusement ses quatorze patenôtres par heure, auxquelles il ajoutait un supplément de soixante *Notre Père* par jour, trente pour la paix des âmes des morts, qui devaient intercéder pour le salut des vivants, et trente pour les vivants, afin qu'ils se souviennent des morts. L'ordre en fit rapidement un de ses dignitaires.

Il avait eu le privilège de faire partie de la délégation des chevaliers du Temple qui avait assisté au sacre de Frédéric II, le 25 juillet 1215, à Mayence, jour de la fête de Jacques le Majeur. Lorsqu'il avait vu s'avancer ce jeune homme de vingt et un ans, blond comme le soleil, à la beauté quasi divine, vers le trône de l'empereur d'Occident éclairé par une brassée de cierges semblables à des colonnes d'albâtre, Armand avait ressenti une sorte de révélation.

— Celui-là saura établir le Saint Empire spirituel !

Frédéric rayonnait comme un nouveau messie en recevant des mains de l'évêque Siegfried la couronne impériale incrustée de perles, de saphirs et de topazes. Puis il gravit avec majesté les six marches conduisant au sommet du pouvoir et proclama d'une voix forte :

— Je jure de gouverner l'empire dans un esprit de justice et d'équité en m'inspirant en toutes choses de l'exemple de Charles le Grand.

Les vivats de la foule couvrirent la suite de son discours. Frédéric eut alors un geste qui frappa les esprits. Il dégrafa le lourd manteau de pourpre qui signait sa fonction impériale et apparut revêtu d'une tunique de lin blanc, comme le plus humble de ses sujets. Il s'approcha de la châsse d'or et d'argent qui abritait les reliques de Charlemagne, son ancêtre. Puis, s'emparant du maillet d'un ouvrier, l'empereur, à la stupéfaction générale, acheva d'en clouer le couvercle et dansa autour du coffre comme le roi David

autour de l'Arche d'Alliance.

— C'est lui, c'est bien lui, murmura Armand. Il se revendique des trois initiations : celle des chevaliers, celle des prêtres et celle du peuple. Il lui reste à danser autour de l'Arche véritable et il gouvernera le monde.

— Tu seras plus que roi, prédit Armand au jeune souverain quand il s'approcha de lui pour lui rendre l'hommage du Temple.

Un seul regard suffit entre les deux hommes pour sceller leur amitié, un lien sacré qu'allait renforcer la révélation du lourd secret. Dès le lendemain, ils s'enfermèrent dans une chapelle discrète pour une longue, très longue confession.

Le pacte de l'empereur et du Templier devait rester caché au reste de l'humanité. Nul ne devait savoir que le Saint Empire spirituel avait trouvé son maître. À la suite de leur rencontre de Mayence, Armand de Périgord avait regagné la France et occupé, un temps, le poste de commandeur de Vaours en pays albigeois, qui lui permit d'occulter l'importance qu'il avait acquise au sein de l'ordre.

Il y avait côtoyé les partisans de l'hérésie cathare que soutenait fermement Frédéric. Son compatriote Bernard de Cazenac, seigneur de Castelnaud et guerrier en quête de la non-violence de sa religion, lui avait beaucoup appris[1].

Épris de poésie, lui-même écrivain, l'empereur avait accueilli dans sa cour les troubadours chassés du pays d'oc pour déviance religieuse. Puis il avait développé leur art en langue italienne et allemande, car, pour lui, l'amour courtois et l'esprit chevaleresque étaient à la base de toute dignité humaine.

C'est en sa qualité toute nouvelle de visiteur de l'ordre pour la Hongrie qu'Armand assista au second couronnement de Frédéric II, à Rome, le 22 novembre 1220. Les deux amis n'avaient jamais cessé de correspondre, échangeant des lettres codées délivrées par des porteurs incorruptibles. L'empereur embrassa le pied droit du Saint-Père en signe de soumission, puis Honorius III le releva et le pressa sur son cœur, scellant la réconciliation de l'Église et de l'État.

— Vous ne regretterez pas, père béatissime, d'avoir élevé et aimé un fils tel que moi ! s'écria le jeune monarque. Vous ne tarderez pas à jouir des fruits délectables de l'arbre que vous avez planté.

Le pape remit alors à Frédéric la crosse et l'anneau lui conférant le pouvoir d'un évêque. Il était désormais prêtre, prophète et roi, mais son pouvoir s'étendait au-delà du rayon d'action de l'Église. Il portait sur les épaules le manteau des rois de Sicile décoré de motifs d'inspiration sassanide : deux lions terrassant deux chameaux au pied de deux palmiers. Sur la bordure du vêtement, des versets du Coran étaient brodés en caractères coufiques.

— Les mêmes mots que porte le saint suaire de Cadouin, murmura Armand de Périgord en admirant celui qui semblait être un nouveau messie. En vérité, celui-là va véritablement établir sur terre le règne de l'Esprit saint.

Frédéric revêtait sur son corps les symboles réunis de l'aigle bicéphale d'Occident et du lion d'Orient. Il gouvernait l'univers, par-delà les mers, il devenait à l'instant, aux yeux des seuls initiés, le chef spirituel d'un empire ésotérique, universel, qui unissait tous les hommes sur la surface de la Terre.

C'est alors qu'Armand entendit, dans la bouche de son voisin, un dominicain fanatique, un de ceux que les Occitans surnommaient les « chiens de Dieu », prononcer distinctement le mot « Antéchrist ». Une ombre sinistre traversa son cerveau. Frédéric fut ensuite oint par le pape, coiffé de la mitre, puis de la couronne de Charlemagne, ce qui réunissait dans ses mains les fonctions royales et sacerdotales. L'église fut quelques instants plongée dans les ténèbres, en souvenir de la Passion du Christ, puis on ranima les lumières tandis que des chœurs entonnaient un magnificat.

Tout cela est bien loin, se dit Armand, quittant les rêveries et les souvenirs heureux qu'il avait suscités dans son esprit pour peupler cette attente qui n'en finissait pas.

Neuf années s'étaient écoulées, neuf ans de querelles et d'espoirs déçus au cours desquels l'arrogance avait supplanté l'humilité.

Pas plus que le pape, Frédéric n'avait fait montre de souplesse, sa quête se voulant sans limites et sans diplomatie. Il passait pour un mage, un thaumaturge, un sorcier. Alchimie, astrologie, hermétisme, aucune science ne le rebutait, même les plus dangereuses, et il vouait une passion sans bornes à la géométrie et aux mathématiques. Il débattait chaque jour avec ses conseillers, maître Théodore et Paul le Sarrasin, kabbalistes aux religions incertaines.

Dans sa correspondance avec le sulfureux philosophe écossais Michael Scot, il osait des questions dérangeantes sur les corps extraterrestres, la localisation du paradis, du purgatoire et de l'enfer, sur la constitution de l'air, la terre, l'eau et le feu, les quatre éléments primordiaux. Au jeune savant maghrébin Ibn Sabyn, il soumit une série d'hypothèses sur l'être, sur l'âme et sur Mahomet lui-même, et embarrassa ainsi cet homme pourtant libre d'esprit à l'égard de l'orthodoxie coranique.

Son goût pour les expérimentations scientifiques touchait parfois à la folie. Sur son ordre, des enfants furent privés de tout contact avec la parole humaine, car il voulait savoir, pariant sur l'hébreu, quelle était la langue naturelle des hommes. Sa tentative tourna court. Pour étudier la digestion, il fit ouvrir le ventre de deux hommes à qui on avait servi un bon repas, l'un ayant été soumis au repos, l'autre, envoyé à la chasse. Sa théologie plus que sa cruauté irritait l'Église. Il avait fait enfermer un condamné dans un tonneau hermétiquement clos, observant qu'à la mort de l'individu, aucune âme ne s'étant montrée, il était logique de penser qu'elle était morte avec lui. Un témoin fort chrétien lui fit remarquer que les cris d'agonie du malheureux s'étaient bien échappés sans qu'on ait pu les voir.

— Quelle barbarie peut cacher la raison ! murmura Armand de Périgord pour lui-même.

Pourtant, son rendez-vous avec l'empereur pouvait encore tout sauver. Il se laissa aller à croquer quelques friandises sucrées que l'on avait apportées pour le faire patienter. Il avait cru de toute sa force, de toute son âme, à l'instauration de ce Saint Empire qui devait apporter la paix sur la terre, la joie dans les cœurs et l'amour véritable parmi les hommes. Mais la folie du pouvoir, l'ignorance, le fanatisme, l'ambition dévorante ravageaient tout sur leur passage.

Même l'élémentaire logique n'était plus respectée quand elle affrontait l'égoïsme et l'orgueil. Jamais il n'avait été en mesure de transmettre à Frédéric les éléments de son pouvoir réel, et les doutes l'assaillaient. Les lumières qui brillaient au firmament s'étaient éteintes une à une ; seule demeurait l'espérance.

XXVIII

Commarque, du 27 au 29 septembre 2000

Après leur tendre nuit, Pierre et Marjolaine s'étaient remis à l'ouvrage, bien décidés à trouver dans les ruines mêmes de Commarque les réponses à leurs questions. Il y avait encore beaucoup à découvrir dans ce château fantôme. Les « hommes en noir » de Richard Tennant semblaient avoir pris quelques jours de vacances et ils devaient en profiter.

— J'ai eu tort de commencer les fouilles par la base. C'est pourtant ce que préconise le manuel du parfait archéologue, mais nous ne sommes pas sur un cas ordinaire. Il nous faut visiter scrupuleusement la salle seigneuriale du donjon. Elle est encore encombrée de gravats de toutes sortes. Il faut la dégager et examiner chaque pierre.

— Tu as raison. C'est vraisemblablement de la fenêtre à colonnettes du donjon qu'est tombé le chandelier.

— Nous devons travailler tous les deux, sans aucune aide. Nous savons qu'un danger nous menace, mais il reste flou. Nous ne pouvons avoir foi en personne, et je ne veux pas qu'un ouvrier perde la vie dans cette affaire.

Ils avaient investi la partie haute du donjon avec quelque répugnance. Elle n'était pas en bon état ; une inquiétante fissure barrait le mur du haut en bas.

— C'est étrange, dit Pierre. On dirait que la tour a été foudroyée, il y a longtemps.

— On croirait voir la seizième lame du tarot.

Le plafond de la grande salle, surmonté d'un arc à cinq branches, portait en clé de voûte un pavé calcaire orné d'un casque de chevalier.

Ils passèrent trois jours d'un labeur acharné, à déplacer des blocs, à gratter la poussière, à explorer chaque recoin à la lumière d'une lampe de poche sans aucun résultat.

Le deuxième jour, vers midi, Marjolaine reçut un appel de Pierre, parti à Sarlat pour un problème administratif.

— Viens vite ! On a été cambriolés.

Profitant de leur absence, le visiteur indélicat s'était introduit chez l'archéologue et avait effectué une fouille rigoureuse. Tout avait été retourné avec soin, sans que rien ne soit brisé. La maison étant isolée en bordure d'un bois, les voisins n'avaient rien vu ni entendu.

— Le chandelier ! Ils ont ouvert le coffre et volé le chandelier.

— Heureusement que nous possédons des copies informatiques des données, dit la jeune femme en gardant son sang-froid.

— Ils ont aussi piraté mon ordinateur : je l'ai retrouvé allumé !

— Ça devient sérieux. Mais cela prouve que nous gardons une longueur

d'avance sur eux. Nous devons poursuivre, trouver avant eux le secret de Commarque.

Alerté par Pierre, l'inspecteur Laborde entra de son pas lent, traînant son ennui comme s'il avait toute la vie pour coffrer les coupables.

— Alors, cette fois, c'est vous la victime ! Au moins, vous me distrayez, monsieur Cavaignac. Cela me change des habituels voleurs de poules ! Mais vous me semblez être englué dans une bien étrange histoire.

Le policier paraissait toujours parler à mots couverts, comme s'il en savait beaucoup plus qu'il ne voulait le dire. À moins qu'il ne s'agît d'un moyen pour tirer les vers du nez de ses interlocuteurs ou pour cacher son incompétence.

— Je voulais que vous constatiez par vous-même, répliqua l'archéologue, et que vous cessiez de me harceler comme si j'avais tué père et mère.

— Ce cambriolage ne vous innocente en rien. Il ne fait que compliquer l'affaire ! Que vous a-t-on pris ?

— Presque rien, s'empressa de répondre Pierre, tandis que Marjolaine le dissuadait du regard d'entrer dans les détails. Je constate simplement que l'on espionne nos travaux.

— Qui cela peut-il intéresser, à part les journalistes en mal de sensations ?

Pierre et Marjolaine échangèrent un coup d'œil complice qui n'échappa pas à Laborde.

— Je n'en sais fichtre rien ! conclut l'archéologue en écartant les bras pour marquer son ignorance.

Après le départ du policier, les deux amis restèrent un moment désespérés.

— Que pouvons-nous, à nous deux, contre toute une organisation ? dit Pierre, quelque peu découragé. Ils ont à présent les mêmes éléments que nous.

— Pas tout à fait, répliqua Marjolaine avec assurance. J'ai eu raison de me méfier d'eux... et aussi un petit peu de toi.

— Que veux-tu dire ?

— Lorsque j'ai examiné les chandeliers, je n'ai pas transféré toutes les données sur ton PC... et je ne t'ai pas tout dit !

Pierre sentait la colère monter en lui.

— Jusqu'à quand... ?

Il n'acheva pas sa phrase et se contenta de foudroyer du regard une Marjolaine penauda qui mâchonnait le bout d'une mèche de cheveux.

— Il est clairement fait mention de la dernière tunique du Christ sur l'un des candélabres, reprit-elle sans se démonter, faisant semblant de ne pas remarquer l'exaspération de son collègue. Ce qui corrobore notre trouvaille de Richerrenches. La mort de Jésus fait partie du mystère.

— Voilà qui est nouveau, répondit sèchement Pierre en réfrénant ses reproches.

Il pensa qu'une nuit de plaisir avait pu ouvrir bien des portes et se promit de continuer à extorquer des confidences à sa mystérieuse amie.

Deux jours plus tard, leurs efforts furent enfin récompensés. Tandis qu'ils œuvraient dans la poussière, le masque sur la bouche et le casque jaune de chantier sur la tête, Marjolaine ôta sa protection.

— Pierre, j'ai trouvé !

D'un geste de la main, elle replaça sa frange brune sous le foulard qui protégeait ses cheveux. Malgré son maquillage de poudre de pierre qui encroûtait son visage, elle arborait un sourire radieux, comme un soleil au milieu du brouillard. Depuis le matin, elle travaillait avec acharnement à dégager une des fenêtres du donjon. Sur le rebord de l'ouverture, qui devait servir de siège aux guetteurs, une gravure était apparue sous son pinceau : la figure grillagée d'un échiquier.

— Il s'agit peut-être du gonfalon du Temple à damier noir et blanc, dit Pierre.

— Pas du tout, regarde ! Il y a des pièces dessinées.

Elle passa quelques minutes à affiner son travail, faisant ressortir avec netteté des motifs inscrits dans le calcaire. L'archéologue reconnut le cavalier, la dame.

Marjolaine poursuivit son œuvre à l'aide de brosses fines, tandis que Pierre achevait de libérer la croisée de tout ce qui l'encomrait encore. Impatient, à chaque voyage, il jetait un œil sur la besogne de la jeune femme.

— Je suis certaine que nous avons trouvé la clé du mystère, dit-elle avec enthousiasme.

— Il s'agit peut-être d'un simple passe-temps auquel s'adonnaient les gardes pour tromper leur ennui.

— Les échecs sont un jeu savant. Je n'imagine pas la piétaille s'y adonner. Réfléchis un peu ! Personne n'irait graver dans la pierre les éléments d'une seule partie, à moins de vouloir lui donner un sens précis et dissimulé aux yeux du vulgaire, dit Marjolaine en prenant de nombreuses photographies.

Elle effectua ensuite un relevé minutieux au calque, enregistrant le moindre détail. Pendant ce temps, Pierre examinait avec attention la base de l'encoignure qu'il venait de libérer de la crasse des siècles. S'emparant d'une lampe, il envoya un rayon rasant sous l'échiquier après avoir brossé doucement le moellon. À moitié effacée, une date venait d'apparaître : Jour du Seigneur 1er octobre 1307.

— Largeur et profondeur de trait sont identiques à celles du damier, constata-t-il. C'est le même homme qui a réalisé cette inscription et gravé l'échiquier... Douze jours avant l'arrestation de tous les Templiers du royaume !

XXIX

Sarlat, le 29 septembre 2000

Tour à tour, Pierre et Marjolaine avaient examiné la position des pièces sans parvenir à la moindre conclusion. Force était d'admettre que leurs compétences en matière d'échecs étaient des plus limitées. Pierre réfléchit longuement, hésitant avant de soumettre son idée à Marjolaine.

— Je vais téléphoner à Raymond Senestre, le vénérable de ma loge. C'est un maître en la matière, un ancien joueur de niveau international. Il va pouvoir nous aider.

La jeune femme se renfroigna à l'idée de partager ses secrets avec une tierce personne.

— Tous les francs-maçons ne sont pas discrets, ni exempts de vénalité ! Crois-tu que l'on puisse lui faire confiance ?

— J'en réponds comme de moi-même. C'est lui qui a parrainé mon entrée dans l'ordre. Moralement, il est irréprouvable ; il fut un grand résistant pendant la guerre.

Ils traversèrent les ruelles médiévales de Sarlat, à peu près désertes en cette fin d'après-midi d'automne, pour s'arrêter devant la façade sculptée d'une maison ancienne qui avait connu son heure de gloire au milieu du seizième siècle. Le vieil homme corpulent qui les accueillit arborait un large sourire soulignant un collier de barbe grise. Il les embrassa trois fois.

— Ma sœur, mon frère, suivez-moi.

Ils traversèrent un couloir sombre qui sentait l'humidité et gagnèrent une vaste bibliothèque dont les rayonnages couvraient tous les murs jusqu'au plafond. La présence d'un échiquier, posé sur un guéridon, et affichant une partie en cours, les rassura sur leur choix.

— C'est ici que je travaille, que je médite. J'y dors même, parfois, dit-il en désignant un canapé fatigué. La compagnie des livres me rassure quand j'en viens à douter de mes frères humains.

Pierre et Marjolaine avaient décidé de ne rien cacher de leurs aventures au vieil érudit. N'en dire qu'un peu aurait tout embrouillé, et ils s'honoraient de partager tous les trois une même fraternité. Tout en examinant les croquis, Raymond se lança dans un long exposé historico-linguistique.

— Les échecs sont d'origine arabo-persane. Ce sont les croisades qui les ont introduits en Occident au onzième siècle. Le but est de tuer le roi. *Mat* veut dire « mort », comme le mot *meth* en hébreu, dont tu connais la subtilité, ajouta-t-il en s'adressant à Pierre qui n'osa le contredire. *Mat*, la mort, s'oppose à *Emeth*, la vérité, autrement dit, la vie.

Il s'interrompit pour se concentrer sur les dessins, laissant un silence pesant

s'établir dans cette pièce aux ombres dansantes.

— Je peux vous dire que ce schéma ne correspond à aucune partie connue. Les pièces noires sont signalées par un point. Fait étrange, je dirai même anachronique : vous pouvez constater qu'il y a trois fous noirs pour un blanc, dit-il en désignant les positions de la pointe de son crayon.

— Le fou noir a remplacé le blanc ? suggéra Pierre.

— Tout juste ! Je ne comprends rien à la disposition de ces huit pions blancs qui forment une spirale commencée et achevée par une tour de même couleur. Cela est rigoureusement impossible !

— Il n'y a donc aucune cohérence dans cette partie imaginaire ? demanda Marjolaine.

— Si fait ! Ici, la dame noire menace à la fois le roi et le cavalier blanc. Cela implique un choix douloureux mais nécessaire : sacrifier le cheval.

— Le cavalier pourrait représenter l'ordre du Temple, puisque le damier a été tracé douze jours avant l'arrestation des moines rouges. On pourrait admettre que, prévenus de leur malheur à venir, les Templiers de Commarque aient voulu délivrer un message. Mais comment ont-ils su que le Temple allait être détruit ?

— Plusieurs commanderies ont été retrouvées vidées de leurs occupants... et de toute somme d'argent, reprit Raymond. Les autorités ecclésiastiques, mises dans le secret, ont parfois refusé l'infamie et prévenu leurs amis.

Pierre tentait de poursuivre l'interprétation symbolique de la bataille qui se livrait sur la table de jeu.

— Philippe le Bel ne saurait être représenté par le roi blanc que défend le cavalier. C'est lui qui a ordonné l'arrestation des chevaliers, qui constituaient un État dans l'État, dit-il, montrant qu'il connaissait son Kadosch par cœur. Il doit être le roi noir, bien planqué au sommet de l'échiquier et protégé par sa garde.

— Un autre mystère réside dans votre partie impossible, reprit le vénérable, agacé d'avoir été interrompu dans sa réflexion.

Il avançait et reculait sa main, comme s'il voulait réellement saisir une pièce et hésitait encore dans son choix.

— Le roi et la tour blanche ont inversé leur position.

— C'est ce qu'on appelle « roquer », dit Marjolaine. Cela sert à protéger le roi. Même les joueurs médiocres comme moi savent cela.

Un éclair de triomphe passa dans les yeux de Raymond Senestre qui asséna :

— Certes, mais dans les échecs tels qu'on les pratiquait au Moyen-Âge, roquer n'existait pas !

Depuis qu'ils étaient arrivés chez lui, le vieil homme contemplait Marjolaine. Tout en parlant ou en réfléchissant, il glissait son regard vers elle, examinant son visage. Bien sûr, elle était jolie et agréable à regarder, même pour un homme très âgé, mais son insistance finit par déranger la jeune femme. Agacée, elle se leva en déclarant à Pierre.

— Nous en savons assez, il est temps de partir.

Dans un geste déplacé, elle tendit la main à celui à qui elle devait l'accolade fraternelle. Sans se formaliser outre mesure, le vénérable s'empara de sa dextre, attirant la jeune archéologue vers lui. Elle était tendue, sur la défensive. Il plongeait son regard dans le sien, avec attention.

— Ces yeux, le bleu clair de ces yeux striés d'outremer ! N'es-tu pas la petite fille d'Yves Karadec, celui qui fut mon ami et mon frère dans la Résistance ?

La belle Bretonne resta tétanisée de se voir découverte. Son teint pâle devint livide ; elle ne sut trouver les mots qui se refusaient. Tout un passé enfoui bien avant sa naissance venait de lui sauter au visage. Ce fut Pierre qui brisa le silence :

— Bien sûr, elle se nomme Marjolaine Karadec ! Ça alors, quelle coïncidence !

La jeune femme continuait d'afficher un air maussade.

— C'est une époque qu'il m'est douloureux d'évoquer, dit-elle enfin. Je préfère ne pas en parler... Pas aujourd'hui.

— Je te comprends : je sais le drame qui a frappé ta famille, j'en ai été témoin. Nous en reparlerons quand tu le souhaiteras.

Visiblement, Marjolaine tenait avant tout à ne pas se retrouver au centre de la conversation. Habilement, Raymond revint au sujet de leur visite.

— Avant de repartir, confiez-moi une copie de vos découvertes. Je vais continuer à réfléchir et mener ma propre enquête... avec la discrétion nécessaire, je vous rassure. Il reste bien des interrogations sur cette partie d'échecs, dont le sens est évidemment symbolique. Si le chevalier blanc est bien le Temple, alors, qui est le roi blanc ? Et la dame noire qui l'agresse ? Que représente le fou devenu noir ? Et la tour blanche ?

Pierre se leva subitement, interrompant le flot de questions de son hôte.

— Je sais où trouver la solution de l'énigme.

XXX

Catane, juillet de l'an de grâce 1229

L'empereur s'avança, tout de blanc vêtu, couleur qu'il affectionnait et qui rehaussait sa beauté solaire. Il avait tout l'air d'un ange glissant vers le Templier. Il était toujours cet homme splendide qu'Armand de Périgord avait vu couronner quatorze ans plus tôt, mais quelques rides barraient à présent son visage, rançon des soucis d'un règne tumultueux et des entraves multiples qu'il avait dû subir. Les deux hommes tombèrent dans les bras l'un de l'autre.

— Mon frère Armand, comment te portes-tu ? Nous n'avons guère eu le temps de nous voir, mais tes missives me vont toujours droit au cœur.

— Fort bien, Majesté. Je suis heureux de voir que Dieu t'a gardé en bonne santé.

Frédéric était un homme pressé. Passé les formalités d'usage et le plaisir de retrouver son ami, il en vint au fait, brutalement :

— Tu sais pourtant les malheurs qui m'accablent. Le pape, maudit soit-il, m'en veut à mort. Je crains que notre fâcherie ne soit désormais irrémédiable. J'ai pourtant fait des efforts !

— Ce n'est pas seulement l'amitié qui a guidé mes pas vers toi. Je viens pour t'aider à trouver une solution. Je suis en mission pour l'ordre.

L'empereur se détourna, comme frappé par un vif dégoût.

— Tu sais que je n'aime guère tes frères Templiers après les humiliations qu'ils m'ont fait subir !

— Le Christ aussi a subi des outrages ! N'oublie pas le prix que nous attachons à l'humilité et ne confonds pas les Templiers officiels avec le cercle secret.

— Tu fais pourtant partie des deux, à présent !

— En effet, je viens d'être nommé maître en Sicile, Calabre et Pouilles. Mon rôle, fort diplomatique, consiste à rétablir de bonnes relations entre le pape Grégoire IX et toi.

— Comment peux-tu imaginer que cela soit possible ?

Une flamme sombre traversa le regard du souverain.

— Plutôt mourir que de m'abaisser devant lui ! Ce pape est plus loup que pasteur ! Je regrette amèrement la sincère cordialité qui m'unissait à son prédécesseur Honorius III.

Au début de son règne, Frédéric s'était employé à servir au mieux les intérêts de la chrétienté. Il avait même accepté de mater le soulèvement de ses alliés arabes de Sicile, dont on avait réduit les droits. Révoltés, ils avaient mis en proie les villages chrétiens et égorgé leurs habitants.

Le jeune empereur avait dû assiéger leur forteresse de Taba et faire pendre

Ibn Abbad, le chef des rebelles, et ses fils. Mais il s'était montré un vainqueur généreux, n'oubliant pas tout ce qu'il devait aux musulmans. Il leur avait offert la ville fortifiée de Lucera et la liberté d'y pratiquer leur culte. En échange, la communauté avait mis à sa disposition une armée entièrement dévouée à sa cause. Tout cela allait dans le sens d'un Saint Empire unifié et tolérant, mais déplaisait à Rome.

Grand admirateur de la civilisation arabe, conseillé par François d'Assise pour qui tous les hommes étaient frères, encouragé par les écrits de son ami Armand de Périgord, qui était prêt à lui transmettre la fonction d'avoué du Saint-Sépulcre, Frédéric avait laissé fleurir la culture islamique au sein des universités qu'il avait créées à Naples et Salerne. Les connaissances médicales, héritées d'Avicenne, y firent des merveilles. La Sicile atteignait un comble de raffinement.

— Ce ne sont pas les fastes et les honneurs qui m'ont le plus marqué au cours de ces années, dit l'empereur à son ami, mais ma rencontre avec François d'Assise.

— Hélas, voilà trois ans que le saint homme a rendu son âme à Dieu. Et si jeune encore, à peine quarante-cinq ans !

— J'avais souhaité le rencontrer et il m'avait accordé cet honneur. Je l'avais hébergé dans mon château de Bari.

— Quel contraste ! Toi, le souverain, l'incarnation même du pouvoir, propriétaire de palais par centaines, et lui, le moine mendiant, le fils de bourgeois qui avait choisi la pauvreté pour royaume et vivait dans une chaumière !

— Jamais je n'ai croisé un être plus lumineux... ni plus sage. Il m'a conseillé de négocier avec les musulmans plutôt que de leur faire la guerre. Il avait lui-même visité l'Égypte et priait tous les jours pour le sultan, à sa demande. Il m'a prouvé, encore mieux que toi, la nécessité de l'union entre les hommes.

— Un homme qui considérait le soleil, les oiseaux et les loups comme ses frères ne pouvait détester les Arabes.

— Il était véritablement le plus humble de tous, le seul digne de porter la couronne du Saint Empire, bien mieux que je ne saurais le faire. Je la lui ai proposée.

— Qu'a-t-il dit ?

— Il a ri avant de me renvoyer à mes devoirs de roi.

— Il nous manque à tous.

Frédéric avait également pleuré longuement la mort d'Honorius III, bien que les relations entre les deux hommes aient souvent été orageuses. Son successeur Grégoire IX, d'un caractère plus rigide et emporté, lui tint un langage différent : il devait se croiser et partir à la reconquête de Jérusalem. Il se plia à son désir, mais à sa façon. Il était Frédéric II, empereur du Saint Empire romain germanique, roi des Deux-Siciles, d'Arles, des Lombards, suzerain de la Bourgogne et des Pays-Bas. Le plus puissant souverain de la

terre n'avait nul besoin des conseils du pape. Il n'aspirait à rien d'autre qu'à régner pacifiquement et d'une même justice, sur les chrétiens comme sur les musulmans. Lorsqu'il s'embarqua, en 1228, pour la Terre sainte, il entendait bien récupérer pour lui-même la couronne de Jérusalem. Ne l'avait-il pas reçue légitimement de sa seconde épouse Isabelle, lorsqu'elle mourut en donnant le jour à leur fils Conrad ? N'était-ce pas le seul moyen d'instaurer le Saint Empire spirituel, avec la cité trois fois sainte pour capitale ? Frédéric rêvait d'un royaume où catholiques, cathares, musulmans, juifs, trouveraient leur place dans le respect de leurs croyances, où des religions différentes vivraient dans la paix sous sa main puissante et généreuse. Cela n'était plus une simple idée, mais un acte : le Saint Empire était en marche. Grégoire IX ne pouvait imaginer un souverain plus arrogant et insoumis. Les échanges épistolaires se firent de plus en plus violents, jusqu'à la rupture finale.

— Nous, pape Grégoire IX, condamnons ce monstre tout droit sorti de la mer, cet antéchrist dont la gueule ne s'ouvre que pour blasphémer Dieu. Nous prescrivons que toute ville qui lui offrirait l'hospitalité se trouve aussitôt frappée d'interdit. Pour ne pas ressembler à ces chiens muets qui ne peuvent aboyer, nous déclarons Frédéric publiquement excommunié. Nous défendons à tous d'avoir commerce avec lui et nous nous réservons d'agir envers lui avec plus de sévérité encore s'il s'obstine dans la vie qu'il a choisie.

Excommunié ! C'était n'avoir plus d'existence légale, plus de titres, plus d'alliances. Aucune église ne pouvait lui ouvrir ses portes, aucune cité ne devait recevoir celui qui entendait fonder un nouveau monde. C'est un empereur solitaire et excommunié, privé de ses droits religieux, qui s'embarqua pour la Terre sainte ce 28 juin 1228. Frédéric avait choisi l'épreuve de force. Puisqu'il ne pouvait pas compter sur le soutien des chrétiens, il se lança dans la croisade à l'appel de son ami al-Kamil, sultan d'Égypte. Al-Kamil était en guerre avec son frère, sultan de Damas, et le souverain germanique comptait bien profiter de cette division pour arriver à ses fins.

Tu n'ignores pas combien je suis au-dessus des princes d'Occident, lui écrivit-il. C'est toi qui m'as engagé à venir. Les rois et le pape sont instruits de mon voyage. De grâce, rends-moi Jérusalem, afin que je puisse lever la tête devant eux.

L'empereur s'était embarqué pour cette croisade fort peu chrétienne, entouré des trois cents hommes de sa garde arabe qu'il avait associés à trois cents chevaliers chrétiens restés fidèles et à un millier de fantassins. Une pléiade de savants, astronomes, mathématiciens, poètes et philosophes accompagnaient l'armée avec mission d'accomplir une évangélisation d'un genre nouveau. Le Saint Empire devait être construit sur la science et la culture, et non plus sur la superstition et la soumission aux religions. Frédéric savait pouvoir compter sur le soutien sans faille des chevaliers teutoniques, commandés par son ami Hermann von Salza, grand maître de l'ordre, et sur une partie des Poulains, ces seigneurs de Palestine qui ne voyaient que leurs

intérêts propres. Il pensait même obtenir l'aide des Templiers, pourtant hommes du pape, pour triompher sans combat du sultan de Damas, allié traditionnel des moines rouges. Son ami Armand de Périgord avait quitté son Aquitaine lointaine pour gagner la Terre sainte et rallier l'ordre à son point de vue. Ainsi pourvue, la coalition représentait un territoire plus vaste que celui de la Rome antique.

Le 18 février 1229, sans avoir donné un seul coup d'épée, Frédéric signait avec al-Kamil un traité de paix pour les dix années à venir, un délai suffisant, selon lui, pour instaurer le Saint Empire. Jérusalem et les lieux saints, ainsi que Bethléem, Nazareth et une partie de la Galilée, étaient restitués aux chrétiens. Le travail d'Armand de Périgord était pour beaucoup dans ce résultat inespéré. Frédéric pensait frapper ainsi l'imaginaire des Occidentaux par cette victoire pacifique, mieux encore que ne l'avait fait la conquête sanguinaire de Godefroy de Bouillon, cent trente ans auparavant. Ne méritait-il pas, à présent, le titre d'avoué du Saint-Sépulcre ? L'empereur put ainsi faire son entrée dans la ville trois fois sainte, le 14 mars 1229, sous les hourras de la foule, toutes religions confondues. Le roi du monde rayonnait.

XXXI

Catane, juillet de l'an de grâce 1229

Une bourrasque d'un vent doux qui souleva les tentures fit sortir Armand de Périgord de sa rêverie. Que le temps avait passé vite depuis qu'il avait placé son espoir en Frédéric ! Que d'occasions avaient été perdues !

— Les Templiers m'ont trahi, mon ami, poursuivit l'empereur. Une partie des tiens et le pape, leur âme damnée, ont fait capoter notre beau projet de Saint Empire.

Armand de Périgord était confus. La situation qu'il avait trouvée en Terre sainte n'était pas celle qu'il attendait. L'ordre du Temple était divisé en deux forces aux intérêts divergents. Le Conseil secret, qu'il dirigeait depuis la France, soutenait l'empereur dans sa marche vers un monde paisible et unifié. L'ordre officiel, rangé derrière son grand maître, l'impétueux et hautain Pierre de Montaigu, héros de la bataille de Damiette, entendait bien rester fidèle au pape et à leurs alliances traditionnelles. Armand fit montre de tout son art diplomatique pour le convaincre de signer le traité de Jaffa. Récupérer Jérusalem, ce n'était pas rien ! Le chef des Templiers considéra le Périgordin de toute la hauteur de son titre.

— Ce chien allemand nous dépossède du temple de Salomon, siège de notre ordre, pour le rendre aux mahométans. La cité sainte ne peut se diviser ; il n'aura aucun soutien de notre part.

L'avoué du Saint-Sépulcre ne put que faire au monarque un rapport négatif.

— C'était une condition non négociable des musulmans, rappela Frédéric à Armand. Chacun devait respecter les lieux de culte des autres. La mosquée al-Aqsa et le dôme du Rocher aux musulmans, le Saint-Sépulcre aux chrétiens. Je savais que cela allait déclencher la fureur des Templiers, mais leur ordre ne saurait passer avant l'intérêt général.

— Cela t'a coûté ta couronne, et la paix en prime, lui répondit le maître de Sicile. Dans ton partage, tu n'avais rien laissé aux juifs, qui nous ont aidés, pourtant !

— La couronne ? Je l'ai prise !

Le dimanche 16 mars 1229, aux premières lueurs du jour, Frédéric avait revêtu ses plus beaux habits. Bravant l'interdit du pape, entouré d'évêques et de chevaliers chrétiens qui s'étaient ralliés à son succès, il se rendit à pied au Saint-Sépulcre, sur les lieux du martyre et de la résurrection du Christ.

Fendant la foule, environné de vapeurs d'encens, il gravit avec majesté les marches menant à l'autel, s'approcha de la sainte table et, s'emparant de la couronne du roi de Jérusalem, il la plaça sur sa tête. Aucun prince de l'Église

n'avait accepté de le sacrer.

Puis, un par un, les chevaliers teutoniques s'agenouillèrent devant lui et baïsèrent le bas de son manteau aux ornements islamiques. À cet instant, Frédéric régnait sur la moitié du monde.

Il ne lui manque que le suaire du Christ et l'Arche d'Alliance pour accomplir notre projet, songea Armand de Périgord avec une sombre inquiétude dans le cœur.

Quel orgueil il voyait dans ce geste ! Godefroy de Bouillon, l'avoué du Saint-Sépulcre, avait refusé le titre et le diadème.

Grégoire IX entendait bien démontrer que la toute-puissance était du côté de la tiare. Il frappa Jérusalem d'interdit. Plus aucun pèlerin ne devait en franchir les portes, aucun office ne devait plus être célébré entre les antiques murailles. Même les morts devaient rester sans sépulture. Par défi, et pour manifester sa foi en un Dieu unique pour tous, l'empereur, revêtu du manteau du pèlerin, accompagné d'Armand de Périgord, d'Hermann von Salza, le grand maître des chevaliers teutoniques, et de quelques amis musulmans, entreprit de visiter le mont Moriah, sacré pour les trois religions.

Ici avait prié Abraham, le père des juifs, des chrétiens et des musulmans, et Salomon y avait établi son temple, dont l'architecte était Dieu lui-même, pour tous les cultes de la terre. Frédéric, qui avait fait sonner les cloches de Jérusalem pour son couronnement malgré l'interdit papal, favorisait en ces lieux l'appel du muezzin qui choquait les oreilles chrétiennes.

— Il faudrait peu de choses pour que le Saint Empire étende son ombre protectrice sur les habitants de cette cité, glissa-t-il à son ami Templier.

Le lendemain, il partit en grande pompe pour Saint-Jean-d'Acre, avec la ferme intention d'y rencontrer Géraud, le patriarche de Jérusalem, qui avait refusé de le recevoir.

Le chef religieux se présenta à lui, fortement escorté d'hommes en armes. Les Templiers, notamment, lui offraient une garde invincible, aux attitudes guerrières. Leur dialogue fut aussi bref que violent.

— Pourquoi retenez-vous auprès de vous autant de soldats après la paix durable que j'ai signée ?

— Le fer reste dans la plaie ! Il ne peut y avoir ni trêve ni paix tant que le sultan de Damas n'a pas ratifié le texte et que la Sainte Église ne l'a pas approuvé.

— Sans les ordres du roi de Jérusalem que je suis, nul ne peut lever une armée sur tout le territoire de la Terre sainte, et quelle que soit sa religion.

— On ne peut se remettre sans péril pour les âmes au jugement d'un excommunié.

Nul ne pouvait mieux dire à Frédéric qu'il ne régnait sur rien, que son couronnement était une mascarade, qu'il n'était qu'un roi de carnaval. Sur ce fait, dans une mise en scène savamment élaborée par le prélat, un messenger vint avertir l'empereur que son royaume des Deux-Siciles était à feu et à sang. Profitant de son absence, le pape Grégoire IX venait de l'envahir, avec la

complicité des Templiers italiens, et d'y fomenter moult révoltes. Frédéric devait regagner l'Europe sur-le-champ et y rétablir l'ordre.

Dans la rue qui conduisait au port, il fut abreuvé d'injures par les bourgeois. La manifestation orchestrée par Géraud atteignit son comble quand les bouchers lui déversèrent sur la tête des excréments de porc pour signifier leur haine des musulmans qu'il s'entêtait à protéger.

Poussé, bousculé par les Templiers qui lui criaient leur fidélité au pape, il ne put finalement embarquer sans dommage que grâce à son ami Fakhr ed-Din, qui lui ouvrit un chemin jusqu'à son bateau.

Le 30 avril 1229, les voiles des navires se gonflèrent en direction de la Sicile. Frédéric, le roi du monde, quittait la Terre sainte pour n'y plus revenir. Il avait régné sur elle quarante-cinq jours.

XXXII

Domme, en Périgord, le 30 septembre 2000

La voiture cabossée de Pierre serpentait sur la route étroite, accrochée à la falaise, qui montait à l'assaut de l'acropole de Domme. Loin au-dessous d'eux, les méandres de la Dordogne rapetissaient à vue d'œil. Le village se profilait au-dessus de leurs têtes, et l'archéologue était intarissable.

— Comment n'y ai-je pas pensé plus tôt ! Au moment de l'arrestation des Templiers, la bastide royale de Domme était presque achevée. Il a fallu trente années pour que le roi de France place ce pion essentiel, dans sa lutte avec l'Angleterre, sur l'échiquier des terres d'Aquitaine. Ce ne fut pas sans mal, mais le résultat est à la hauteur des espérances, déclara-t-il tandis que son véhicule se présentait devant une splendide porte fortifiée, défendue par deux énormes demi-tours ronds à bossage.

— C'est ici, dans ces tours, que les Templiers du Périgord ont été enfermés, du jour de leur arrestation, le vendredi 13 octobre 1307, jusqu'en 1318, où les derniers survivants ont été libérés, poursuivit l'archéologue, tandis qu'ils franchissaient l'arche de pierres blondes, un des deux accès à la bastide encore aussi bien défendue qu'au Moyen-Âge.

Pierre gara son 4 X 4 sur une minuscule place et sortit de sa poche une lourde clé que lui avait complaisamment prêtée son ami Hervé, le secrétaire de mairie. Ignorant ce trésor caché, les visiteurs étaient peu nombreux.

— Combien étaient-ils, là-dedans ? demanda Marjolaine, tandis que Pierre poussait le battant.

— Soixante-dix ! Tu imagines sans peine leurs abominables conditions de vie.

Ils s'avancèrent au milieu de la tour, dont le plafond effondré donnait libre accès au ciel.

— Maintenant, regarde ! Admire ce livre minéral !

Tout autour d'eux, sur des panneaux de pierres soigneusement taillées, des graffitis et des sculptures en méplats racontaient une histoire tragique.

— Les Templiers prisonniers ont écrit leurs souffrances et crié leur désespoir sur ces murs.

Impressionnés, soudain silencieux, ils contemplaient des crucifixions, des scènes de batailles où les soldats du Temple, à leur heure de gloire, chargeaient à cheval parmi des milliers de sarrasins, des représentations célestes encadrées du soleil et de la lune, des triangles et des groupes de trois points qui parlaient à leur sensibilité de francs-maçons.

— On dirait une bande dessinée, finit par dire Marjolaine.

— C'est un peu ça. Chaque pierre forme une case et on doit lire de gauche

à droite.

— Mais comment ont-ils pu réaliser de telles œuvres, dans le noir et sans brouillons ? Et avec quels outils ?

— On pense qu'ils ont utilisé leurs dents lorsqu'elles tombaient, ce qui arrivait souvent.

Près de la cheminée qui avait dû réchauffer les corps des chevaliers, pour peu qu'on leur ait donné du bois, un calvaire montrait le centurion Longinus perçant le flanc du Crucifié auprès de la coupe du Saint-Graal. Plus loin, Joseph d'Arimathie recueillait dans le calice le sang du Christ en croix.

— C'est incroyable, dit Marjolaine. Joseph d'Arimathie, l'homme qui offre le suaire de Jésus et prête le tombeau de la Résurrection !

— Plus incroyable encore ! La scène que nous contemplons ne figure dans aucun évangile officiel. On la trouve dans l'apocryphe attribué à Nicodème.

Ils poursuivirent leur exploration circulaire, admirèrent un serpent ouroboros, symbolisant le temps et l'éternel retour.

— Regarde !

Au-dessus d'eux, une inscription latine disait Clément détruit le Temple ; le Temple détruit Clément. Le pape était représenté avec une longue queue de dragon, et saint Michel, protecteur de l'ordre, le perçait d'une lance. Le prélat était coiffé d'une mitre pointue.

— Le fou ! Le fou blanc devenu noir ! C'est le pape.

— La malédiction des Templiers...

Le secret du jeu d'échecs gravé à Commarque venait de leur être révélé, reproduit ici sous la forme de graffitis.

Marie, reine du ciel, était la dame blanche. Le roi blanc, surmonté d'une hosannière, se retrouvait ici sous la forme d'un double cercle entourant une croix : c'était l'ordre, l'ordre caché dont parlait tant de légendes, celui pour lequel devaient être sacrifiés le cavalier blanc, les chevaliers du Temple ordinaire, les soldats de Dieu. Philippe le Bel ne pouvait être que le roi noir, et Clément V, le traître qui faussait le jeu, celui qui avait promis sa protection aux Templiers pour, finalement, dissoudre l'ordre à son profit, abandonnant ces hommes dévoués à un sort misérable. L'échiquier de Commarque, gravé peu avant l'arrestation tragique, disait l'histoire et la trahison de l'ordre, et les graffitis de Domme, réalisés quelques années plus tard, venaient en préciser le sens.

Parmi les nombreuses inscriptions pieuses, Dieu est ma nourriture, Ave Maria et imprécations contre le pape et le roi, les deux amis relevèrent quelques détails intéressants, telle la phrase en latin, J'ai passé l'eau, ou la représentation d'un chérubin.

— Le gardien de l'Arche d'Alliance, suggéra Marjolaine.

D'autres inscriptions restaient mystérieuses : Le roi dort, Dieu est vivant, près de la coupe du Graal, et Caché dans la tour, près du double cercle.

XXXIII

Domme, le 30 septembre 2000

Hervé avait mis à la disposition des archéologues une petite salle de la mairie de Domme tout habillée de livres, où ils purent à loisir étudier les relevés des graffitis. Plus de trente ans auparavant, le chanoine Tonnelier les avait exécutés minutieusement, et ce trésor était soigneusement conservé à la bibliothèque municipale. Les deux amis s'étaient également emparés de la liste des soixante-dix Templiers emprisonnés à Domme, récemment exhumée des archives départementales, ainsi que de certains ouvrages extraits de la bibliographie templière. Penchés sur les volumes poussiéreux, ils se consacrèrent à leur fastidieux travail pendant plusieurs heures. Finalement, Marjolaine leva des yeux rougis par l'effort en criant, avec l'énergie d'Archimède :

— Euréka !

Pierre sortit aussitôt du brouillard qui commençait à envahir sa tête.

— Enfermé à Domme, un certain Guillaume Audenbon, Templier de Civrac, en Charente, s'est montré particulièrement bavard devant les menaces de l'Inquisition, dit la jeune femme. Ses propos vont bien au-delà des aveux préfabriqués par Guillaume de Nogaret et qu'ont signés la plupart des prisonniers. Ce simple sergent a été reçu Templier en 1302, par Geoffroy de Gonneville lui-même.

— Fichtre ! Le précepteur d'Aquitaine en personne, un des quatre dignitaires de l'ordre à avoir été accusés d'hérésie. Il échappa de peu aux flammes du bûcher pour mourir en prison... À moins qu'il ne faille croire la légende qui le fait s'enfuir en Asie.

— Ils furent quatre, quatre responsables du Temple accusés du crime suprême et jugés en dernier, en 1314, deux ans après la dissolution de l'ordre. Jacques de Molay, le dernier grand maître, et Geoffroy de Charnay, le précepteur de Normandie, périrent sur le bûcher pour être revenus sur leurs aveux. Hugues de Peraud, le visiteur de France, et le maître d'Aquitaine Geoffroy de Gonneville furent emprisonnés. Tout comme eux, ce Guillaume Audenbon, qui devait être bien plus qu'un soldat ordinaire, a certifié que, lors de sa réception, on lui a fait renier le Christ, qu'il nomme le « Prophète », car il ne devait pas croire que celui qui est représenté sur la croix était Dieu.

— Des moines qui nient la divinité de Jésus ! Nous nageons en pleine hérésie ! Il faut croire que, s'ils étaient innocents des crimes dont les accusait la machination du roi, les Templiers semblaient bien coupables au regard des lois de leur époque. Quant à nommer Jésus le « Prophète », seuls les musulmans agissent ainsi.

— Il y a mieux, poursuivit Marjolaine. Ce Guillaume Audenbon semble avoir été un sacré voyageur. Je viens de recouper plusieurs documents. Dans les dernières années du Temple, de 1305 à 1307, il a visité plusieurs commanderies : Payens, Montbellet, Richerenches.

— Ne me dis pas...

Pierre fit tomber sa chaise en se levant brusquement.

— Ruou, Tiberet, poursuivit imperturbablement la jeune femme, dont le sourire devenait plus vif à chaque mot.

N'y tenant plus, Pierre se précipita à ses côtés, la bousculant presque, et poursuivit à sa place, tandis qu'elle éclatait d'un rire joyeux.

— Montsaunès ! C'est Montsaunès, près de Toulouse, la prochaine étape.

— Nous avons presque tous les noms : Blanzac-Montgauguier, Arville, La Couvertoirade. Il ne manque que le dixième, le dernier, qui est simplement représenté par une tour crénelée.

— Pas crénelée, couronnée ! C'est *Kether*, la couronne de l'arbre séphirotique, le point le plus élevé que l'homme puisse atteindre de son vivant.

— Cela nous renvoie à la prison de Domme, à l'inscription : *Caché dans la tour*.

— Mais qu'est-ce qui est caché ? Et où ?

— Je vois bien que Commarque et Domme se complètent admirablement. Il y est question de l'Arche d'Alliance gardée par des chérubins, du Graal, du sang du Christ et du Saint Empire.

— Et alors ? questionna l'archéologue.

— Je pense que celui qui posséderait les attributs de l'Ancien et du Nouveau Testaments pourrait régner sur le monde. C'était vrai hier ; cela le redevient en des temps troublés, tournés vers une spiritualité indécise, comme aujourd'hui. Voilà le secret qu'il faut chercher et pour lequel on n'hésite pas à tuer.

— Malgré la déchristianisation et le matérialisme ambiant, tu crois que cela marcherait de nos jours ?

— Plutôt deux fois qu'une ! Regarde les sectes et les fanatiques religieux qui pullulent ! Plus on ignore les symboles, plus ils sont actifs, et moins on les maîtrise. En tant que franc-maçon, tu sais bien que nous manipulons de la dynamite !

— Ce secret, ce trésor, crois-tu qu'il faille aller le chercher au Proche-Orient ?

— Je ne le pense pas. La phrase *Il a passé la mer, il a passé l'eau* est explicite. Les objets viennent de l'Orient et ont cheminé vers l'Occident. C'est en Europe qu'il nous faut concentrer nos efforts, et probablement en France, là où les Templiers étaient le plus nombreux. Reste à savoir où se trouve la tour couronnée.

— Je crois que nous allons partir pour un nouveau voyage.

XXXIV

Gaza, en Palestine, le 17 octobre 1244

Armand de Périgord savait qu'il allait mourir le lendemain. Cette chaude journée d'automne qu'apaisait un vent léger venu de la Méditerranée serait la dernière de sa vie terrestre. Cela faisait douze ans qu'il exerçait la charge de grand maître des Templiers, et elle ne pesait pas plus sur ses épaules qu'un voile de Mossoul.

Il avait accompli ce qu'il devait faire et s'était bien battu pour l'Ordre. Sa mission de réconcilier le pape et l'empereur d'Allemagne avait été couronnée de succès.

Il avait pu conserver Jérusalem dans le camp chrétien, il avait, sans relâche, exercé ses talents de diplomate pour maintenir la paix avec les Syriens qui combattaient aux côtés de chevaliers l'envahisseur turc.

Il avait fait fortifier la ville de Safed, lieu saint des kabbalistes juifs, et le dôme du Rocher tout en laissant aux musulmans la liberté de prier sur l'esplanade des mosquées.

Il savait que son œuvre était bonne. Plus encore, il était fier d'avoir fortifié le cœur de ses frères templiers en renforçant la règle qui codifiait leurs comportements. L'ordre s'était laissé aller à la licence, au péché de chair, aux déviances religieuses. Les accusations de convoitise et d'avarice étaient monnaie courante. Il avait su imposer une rigueur aimante. Celui qui devait lui succéder après sa mort, Guillaume de Sonnac, avait lui-même été convaincu de simonie, puis pardonné et réconcilié. Armand aimait cette force du christianisme qui permettait à chacun la rédemption. Il s'était efforcé d'unir l'ordre extérieur et le cercle intérieur du Temple, la règle monastique et la règle secrète, la défense de la chrétienté et la mise en œuvre de la société idéale. Si le Saint Empire ne régnait pas encore dans le cœur des hommes, ce n'était pas faute d'avoir essayé.

Demain, il pourrait mourir le cœur léger, avec la satisfaction du devoir accompli. Pourtant, son âme était encore remplie de tristesse et de désespoir. Non par crainte du trépas, mais plutôt de savoir que son œuvre pouvait partir à vau-l'eau.

Il entendit un pas glisser vers lui tandis qu'il contemplait, à la lueur du couchant, l'espace qui, demain, servirait de champ de bataille. Il reconnut son ami Walter de Kilwinning.

— Cette fois, c'est bien fini, lui dit l'Écossais dans un français à l'accent roulant. Il ne nous reste plus qu'à mourir les armes à la main.

— Ils nous ont tous abandonnés, tous sauf les moines chevaliers.

— Les Poulains, les Syriens ne pensent qu'à leurs intérêts. Templiers,

hospitaliers et teutoniques, malgré leurs divergences, ont en commun la pauvreté, le dévouement et l'attachement à un idéal.

— Cela n'a pas suffi. J'avais pourtant obtenu sept années de trêve après mon élection à la grande maîtrise.

— Grâce à vos bonnes relations avec Sa Sainteté le pape et avec l'empereur Frédéric, la paix de Jaffa a pu être soutenue.

— Il est dans ma nature de préférer la diplomatie à la guerre. J'ai souvent menacé mes adversaires et dirigé le convent, la plupart du temps sans avoir à tirer l'épée du fourreau. Mais aujourd'hui, nous sommes submergés.

À l'échéance du traité de Jaffa instaurant la concorde entre chrétiens et musulmans, Frédéric II, soutenu par Armand de Périgord, avait souhaité reconduire la trêve et pousser plus loin la collaboration entre les peuples. Mais le pape Grégoire IX avait exigé une sixième croisade. L'année 1240 s'était avérée désastreuse. La zizanie régnait parmi les Francs qui se combattaient entre eux, tout comme les musulmans. La plupart des hommes emplis du désir de paix étaient morts, et l'empereur finit par se désintéresser de la Terre sainte ainsi promise au chaos. Jamais le Saint Empire n'avait paru plus éloigné.

Armand de Périgord avait poursuivi jusqu'au bout sa politique d'Alliance avec al-Ismaïl, le sultan de Damas, ennemi juré d'al-Ayoub, le sultan du Caire. Frédéric n'était plus là pour tempérer la colère des Égyptiens. Armand en était venu à douter de lui : pouvait-on faire confiance à un empereur deux fois excommunié ?

Francs et Syriens vivaient sous la menace commune des invasions turques, en particulier des féroces cavaliers khwarismiens qui déferlaient sur le Proche-Orient comme des puces sur un chien.

Le sultan du Caire n'avait rien trouvé de mieux que de s'allier avec ces fous furieux qui déboulaient, toujours plus nombreux, des steppes d'Asie centrale, adeptes d'un islam brutal et intolérant.

Ils avaient ravagé la Syrie et la Galilée, balayant tout sur leur passage. Le 23 août 1244, ils s'étaient emparés de la ville sainte de Jérusalem, où les Templiers avaient péri jusqu'au dernier pour la défense du tombeau du Christ.

Rassemblant leurs dernières forces, chrétiens et musulmans de Damas, sous le commandement d'Armand de Périgord, avaient longé la côte, par Jaffa et Ascalon, pour affronter les Égyptiens et leurs alliés turcs à Gaza. L'ultime bataille devait avoir lieu sur la plaine de la Forbie. Le grand maître des Templiers tenait l'aile droite de l'armée ; au centre se trouvaient l'atabeg de Homs et les forces damasquines ; le malik de Transjordanie couvrait le flanc gauche.

Mais, à quelques jours de l'échéance, les barons chrétiens s'étaient désunis, chacun préférant repartir pour défendre individuellement son fief, sa maison. Bien peu préféraient mourir pour la sauvegarde des États latins d'Orient. Al-Mansour, l'atabeg de Homs, avait tempéré aussi longtemps qu'il avait pu l'ardeur batailleuse des chevaliers, préconisant de renoncer au combat, d'attendre que l'armée turco-égyptienne, affamée et qui campait dans une

zone inhospitalière, se retire dans le Sinaï pour la harceler. Il conseillait de frapper vite, puis de se réfugier à l'abri des murailles de Jaffa et d'Ascalon.

Il faisait mine de ne pas entendre les rumeurs scandalisées qui parcouraient ses hommes, effrayés d'avoir à marcher au combat sous la bannière de la croix contre leurs propres coreligionnaires. Armand de Périgord savait que les paroles de l'atabeg étaient sages, mais il ne voulait pas passer pour un lâche, uniquement habile dans le vain domaine de la diplomatie.

Les chevaliers chrétiens le pressaient de se battre. Dans le secret de son cœur, il savait que tout était perdu, sauf l'honneur. Las de ne pas être écoutés, les Syriens et les Jordaniens étaient rentrés chez eux.

À la veille de l'ultime combat, face aux dix mille hommes de Baybars, le grand général musulman, il ne restait que trois cents Templiers, trois cents hospitaliers et deux cents teutoniques appuyés par leurs turcoples.

— Demain, dit Armand, ce sera un désastre. Pas un de nous n'en réchappera. Ces Égyptiens sont fous. Ils ne se rendent pas compte que leurs alliés turcs vont les supplanter et s'installer dans la région pour les siècles à venir ! Ce jour verra la fin de la belle civilisation arabo-persane et la fin des États chrétiens d'Orient.

— Nous avons fait le serment de mourir pour notre cause, poursuivit l'Écossais. Notre vie individuelle ne nous appartient pas.

— Tu dis fort juste : ton destin va être différent.

Devant un Walter de Kilwinning frappé de stupeur, le grand maître des Templiers retira la bague d'or qu'il portait à l'annulaire gauche.

— Tu es membre du Conseil secret, tu deviens à cet instant le nouvel avoué du Saint-Sépulcre. Je te remets l'anneau qui te fera reconnaître pour tel. Demain, tu détourneras ton cheval du champ de bataille et tu gagneras la France. En Périgord, tu veilleras au bien le plus précieux dont notre ordre a reçu la garde : l'Arche d'Alliance et le saint suaire de Notre-Seigneur.

— Maître, ne me demandez pas de survivre ! La honte entachera le nom de ceux qui refuseront leur sort.

— Ton nom ne t'appartient pas. Il ne sera pas donné à notre génération de voir le Saint Empire s'établir de par le monde. Nous nous sommes trompés : Frédéric n'était pas l' élu.

Gaza, le 18 octobre 1244

La charge avait été effroyable, lourde, impitoyable. Le frère gonfanonier avait remis à Armand de Périgord l'étendard Baussant à damier blanc et noir. Le grand maître des Templiers, botte à botte avec le chef des hospitaliers et celui des teutoniques, avait mené l'assaut contre la masse grouillante des fantassins égyptiens, les huit cents chevaliers, lance au poing, galopant derrière lui.

Tous arboraient fièrement sur la poitrine une même croix pattée, rouge pour les Templiers, blanche pour les hospitaliers, noire pour les teutoniques. Ils étaient conscients qu'un monde ancien mourrait avec eux. Bientôt, il n'y eut plus que des croix rouges du sang des victimes.

Deux fois, trois fois, dix fois, les cavaliers aux armures pesantes avaient chargé, transperçant leurs adversaires de leurs épieux, creusant de formidables sillons dans les rangs ennemis. Ils se battaient à un contre dix, et chaque attaque coûtait son lot de vies humaines.

Les Syriens avaient déserté, les barons chrétiens étaient restés chez eux, les moines soldats combattaient pour l'honneur. Habiles guerriers, archers aux doigts agiles, les Turcs khwarismiens se dispersaient devant les charges héroïques, puis encerclaient les cavaliers prisonniers de leur harnachement et les criblaient de flèches.

Quand Baybars, le général en chef des forces musulmanes, victorieux malgré les pertes nombreuses, décida de l'arrêt des combats, la plaine de Gaza était recouverte de morts et de mourants. Le soir tombait sous l'appel des trompettes.

Seuls survivants, trente-six Templiers, vingt-six hospitaliers et deux teutoniques, sous le commandement du grand maître allemand, se replièrent sur la cité d'Ascalon, rapidement investie par les Égyptiens. L'armée chrétienne était anéantie, et il ne restait des États latins d'Orient qu'un royaume croupion qui n'en finissait pas de se dissoudre.

Couché sous sa bannière, sous un grand tas de morts, Armand de Périgord agonisait. Il sentait sans regret sa vie le fuir, car, en moine obéissant, il vivait hors du temps. Les siècles viendraient qui lui donneraient raison.

Il ne reniait pas son amitié avec Frédéric II, mais il reconnaissait sa cruelle erreur de jugement. Il n'était pas le vicaire du Saint Empire, le plus humble, le plus faible de tous.

Trop d'orgueil et de luxe présidaient à sa destinée. Il se voyait comme la « stupeur de l'univers », un véritable messie qui allait, par sa seule personne, bouleverser le monde. Il n'avait pas su s'effacer derrière sa mission. De fait, il

ne valait pas mieux que ces papes stupides qui avaient préféré perdre la Terre sainte plutôt que de la laisser gouverner par l'empereur.

Armand de Périgord revivait la dernière visite qu'il avait rendue à son ami, dans son château de Castel del Monte, en Apulie, quatre ans auparavant.

— On se souviendra de moi comme l'empereur-architecte, fanfaronnait-il. Avec l'aide de vos bâtisseurs de cathédrales, de maçons libres de se déplacer de chantier en chantier, j'ai érigé plus de cent forteresses, d'Allemagne en Italie, et d'Alsace en Syrie, toutes citadelles imprenables.

— Commarque leur a servi de modèle, avait répondu Armand, non sans fierté, avec ses murailles cyclopéennes, ses énormes moellons et ses jointures parfaites.

— Vois à présent mon palais de chasse ! lui avait dit Frédéric en lui faisant les honneurs de la couronne des Pouilles. Je l'ai bâti sur une série d'octogones pour faire honneur à ton ordre qui prise fort le chiffre huit.

Ce château, qui semblait être celui de l'enchanteur Merlin, était constitué d'un vaste octogone portant à chaque angle huit tourelles également octogonales. La cour centrale de même forme tournait autour d'une fontaine ruisselante, dont la vasque de marbre comptait huit côtés. Elle était surmontée d'une statue représentant le dieu soleil des anciens Romains. Des deux niveaux, qui reprenaient le dessin du château et comportaient huit pièces chacun, le rez-de-chaussée abritait une foule de poètes et de savants, tous occupés à leurs travaux, tandis que le premier étage accueillait l'empereur et sa cour. Les serviteurs s'abritaient dans un camp de toile disposé selon un plan céleste. Visiblement, Frédéric avait laissé libre cours à son amour des mathématiques et de l'hérésie.

— Les huit béatitudes du Christ conduisent à l'infinité de Dieu, avait répliqué Armand, inquiet devant l'ambiance exagérément ésotérique qui régnait en ces lieux. Le huit symbolise le passage de la terre au ciel.

— C'est bien plus que cela : l'accès du fini à l'infini, de la matière à l'esprit, du temps à l'éternité ! J'y ai rassemblé toutes les connaissances que j'ai accumulées tout au long de ma vie. J'ai construit ce palais sur le modèle du dôme du Rocher, siège de toutes les religions. Il est fait pour abriter un trésor. Je le nomme *ziza*, ce qui, en hébreu, veut dire « resplendeur » et aussi « balustrade ». La balustrade qui séparait le *débir* du *hékal* dans le temple de Salomon. Tu n'ignores pas ce que recelait le Saint des Saints ?

— Tu veux dire... ?

— Exactement. Castel de Monte a été construit pour abriter l'Arche d'Alliance ! Un gros donjon octogonal, avec un cercle intérieur pour dissimuler les partisans de l'avoué du Saint-Sépulcre, huit tours octogonales pour défendre le cercle extérieur. Un lieu isolé... comme Commarque. Il est temps que l'Arche quitte le Périgord pour des lieux plus dignes.

— Mais ce château ne comporte même pas de chapelle !

— Il est aussi temps de changer de religion. J'ai réuni ici des savants, des poètes, des alchimistes, des kabbalistes. Nous n'arriverons à rien tant que le

pape sera au pouvoir. Il nous faut abolir le catholicisme ! Je songe à revenir au culte du *Sol Invictus* des anciens Romains. Après tout, l'empereur Constantin lui-même a longuement hésité entre Jésus et Mithra.

— Je crois qu'il manque une vertu essentielle dans ton château parfait.

— Qu'ai-je pu oublier ?

— L'humilité.

Armand de Périgord était découragé, autant par la vue des richesses du lieu, de ces murs aux coûteuses tentures, de ces tapis d'Orient qui recouvraient le dallage noir et blanc, de ce trône d'or aux coussins de brocart que par le discours du maître de céans. Ce rêve de pierre édifié à l'aide de l'équerre et du compas, foyer de réflexion et de spéculations philosophiques gonflées d'orgueil, glorifiait la seule raison au détriment de l'esprit et de l'amour de charité.

Frédéric avait bien changé. Il était au faite de sa gloire et parlait comme un messie, un envoyé de Dieu. Il n'hésitait pas à prêcher dans la cathédrale de Pise malgré l'excommunication dont il était frappé. En Italie, il combattait le pape Grégoire IX. Il était même parvenu à faire arrêter tous les cardinaux et à provoquer la fuite du Saint-Père. Il soutenait ouvertement les cathares qui pullulaient dans le nord de la péninsule. En parlant de lui, il disait :

— Préparez la voie au Seigneur et balayez soigneusement les chemins qu'il doit suivre pour parvenir jusqu'à vous. Il est vrai que Constance, notre mère divine, a accouché ici d'un Dieu. Il est vrai que Iesi, notre lieu de naissance, est notre Bethléem.

Comment n'aurait-il pas perdu la raison, alors que tant de forces et de gloire le soutenaient ?

Le corps percé de flèches, le crâne fendu d'un coup de cimeterre, Armand de Périgord gémit en pensant à son ami Bernard de Cazenac qu'il avait rencontré près d'Albi quand il était commandeur de Vaours. Il savait que le cathare périgourdin, fier et cruel guerrier, avait rejoint le clan des Parfaits enfermés à Montségur. Les assiégés avaient attendu, en vain, l'envoi d'une armée de Frédéric II pour les libérer du joug de la régente de France. Montségur était tombé six mois plus tôt. Qu'était devenu Bernard ? Avait-il rompu son vœu de non-violence ? Avait-il péri sur le bûcher ? L'empereur protégerait-il les derniers patarins réfugiés dans la forteresse de Sirmione, sur le lac de Garde[2] ?

La mémoire errante du chef des Templiers revint sur son dernier rendez-vous avec Frédéric de Hohenstaufen, cet homme orgueilleux, à l'ambition démesurée, qu'il ne reconnaissait plus. Le souverain lui avait montré une fausse relique, un linge sur lequel était imprimée l'image du Christ, que des savants musulmans avaient fabriqué en roulant le corps d'un homme supplicié dans un tissu ancien.

— Je veux faire de Castel del Monte le nouveau temple du Graal. La Terre sainte est perdue par la faute de Grégoire IX qui n'a pas voulu recevoir Jérusalem de la main d'un excommunié. Mais le Saint Empire peut se bâtir à

partir de l'Italie. Si tu veux bien me faire livrer l'Arche d'Alliance et me remettre l'anneau qui attestera que je suis bien l'avoué du Saint-Sépulcre, je te jure que le Saint Empire sera établi en quelques mois !

— Majesté, je refuse, avait déclaré avec hauteur le grand maître. Je ne puis servir une cause bâtie sur un mensonge.

— Qui te dit que le suaire de Cadouin est authentique ?

— Il est plus humble !

L'empereur avait eu un geste agacé ; tout ce qui retardait son projet lui était insupportable.

— Il me faut chasser ce pape. Dire que je l'avais à ma merci quand j'ai assiégé Rome avec mon armée de musulmans siciliens ! J'aurais dû pousser mon avantage et faire tomber cette nouvelle Babylone !

— Et livrer la cité de saint Pierre au pillage des mahométans ?

— Moi qui ai été élu empereur pour défendre la chrétienté, moi le libérateur du Saint-Sépulcre, je n'ai pas voulu rester dans l'histoire du monde comme celui qui aurait mis à feu et à sang la Ville éternelle. C'eût été donner raison au pape qui m'accuse d'encourager les envahisseurs turco-mongols, ces fils de Satan ! Je n'ai pas osé attenter à l'ordre du monde. Après tout, peut-être faut-il un pape à Rome dans l'intérêt des chrétiens, comme un calife à La Mecque pour défendre l'islam et un patriarche hébreu à Jérusalem.

— Alors, tu n'as pas tout à fait oublié ta mission. L'homme n'est rien, fût-il empereur ou pape. Ce qui importe, c'est de bâtir sur terre la cité de Dieu.

Les deux hommes s'étaient quittés, déçus et un peu fâchés, pour ne plus se revoir.

— Ce n'était pas lui ! Il n'avait pas assez d'humilité. Celui qui doit établir le Saint Empire parmi les hommes reste à venir, murmura Armand de Périgord en rendant son âme à Dieu.

XXXVI

De Montsaunès à La Couvertoirade, du 1er au 4 octobre 2000

Pierre et Marjolaine parcouraient en touristes le rempart heptagonal de La Couvertoirade, cantonné de quatre tours rondes et deux carrées. Comme à Richerenches, l'ensemble du village constituait l'ancienne commanderie templière offerte à l'ordre, avec tout le plateau du Larzac, par le roi d'Aragon. Ils étaient excités comme deux enfants qui jouent à la chasse au trésor.

Ils sentaient confusément qu'ils arrivaient au bout de l'énigme sans pouvoir encore affirmer une solution. Il semblait que la fin de l'aventure s'ouvrait sur l'infini.

La Couvertoirade, c'était *Hochmah*, la sagesse des kabbalistes, là où tout devait s'éclaircir. Ils avançaient avec pour guide l'itinéraire de voyage du Templier Guillaume Audenbon, qui avait remis leurs doutes et leur sentiment d'échec en les mettant sur le bon chemin.

— Nous devons nous tourner vers l'occident, dit Pierre. C'est la direction que donne la vieille église.

— *Kether*, la couronne, est quelque part devant nous, vers le nord-ouest, précisément. Mais où chercher ? Ce ne sont pas les commanderies qui manquent, et le mystère reste entier. Ce sergent emprisonné nous a-t-il conduits dans une impasse ?

— Ce pourraient être les grottes de Jonas, en Auvergne, poursuivit Pierre en ne l'écoutant pas. Les derniers Templiers s'y seraient réfugiés.

— Ou le port de La Rochelle, suggéra Marjolaine, d'où ils se seraient enfuis pour l'Écosse.

— Voire pour l'Amérique, selon certains farfelus !

— Cela pourrait tout aussi bien être Commarque, déclara la jeune femme en se frappant le front sous le coup d'une soudaine révélation.

— Commarque ! Commarque serait l'alpha et l'oméga !

Quittant le Périgord trois jours plus tôt, sans même demander l'autorisation à l'inspecteur Laborde, ils avaient commencé leur voyage par la belle église de Montsaunès, au sud de Toulouse, aux portes des Pyrénées.

— Voici *Geburah*, la force, la rigueur de l'arbre séphirotique, déclara l'archéologue en poursuivant à haute voix sa quête intérieure qui semblait se matérialiser sous ses yeux.

— C'est un vrai paradis pour les francs-maçons, remarqua Marjolaine.

Le plafond de la chapelle formait une voûte étoilée, où la croix du Temple s'encadrait de deux fils à plomb. Des figures géométriques et un zodiaque complétaient l'ensemble.

— Nous sommes sur le chemin de Compostelle, reprit Pierre, et la voûte du ciel, ici figurée, est comme une carte Michelin pour le pèlerin.

— Le décor est tout à fait hérétique, poursuivit la jeune femme. Des chats, un Anubis égyptien pesant les âmes. Je comprends pourquoi le dernier commandeur de Montsaunès a été brûlé vif !

Parmi les nombreuses sculptures évoquant des évangiles apocryphes non reconnus par l'Église, ils découvrirent l'histoire de Joseph d'Arimathie.

— Encore lui ! s'exclama la jeune archéologue. Il faut croire qu'il a quelque chose à nous dire. J'ai bien relu Nicodème... Crois-tu qu'il nous faille chercher le Graal ?

Ils déchiffrèrent une inscription discrète sous la représentation de la Crucifixion, où le sang de Jésus jaillissait jusque dans la coupe, exactement comme à Domme.

— Le saint tissu a passé la mer.

La suite de leur périple en spirale vers le centre de la France acheva de les instruire. À Montgauguier, en Poitou, ils découvrirent un christ aux bras levés, adoré par deux personnages. Surprise ! Il n'y avait pas de croix derrière lui.

— C'est un christ bogomile ou cathare, dit Marjolaine, qui s'y connaissait en hérésie. Ils refusaient l'image de la croix en déclarant : « Adorerais-tu la corde qui a pendu ton père ? »

— Tout comme certains Templiers qui ont dû, à l'exemple de Guillaume Audenbon, renier ou cracher sur le crucifix le jour de leur réception.

— Les albigeois déclaraient mauvaise toute matière ; pour eux, Jésus n'était qu'un pur esprit. En était-il autrement pour les moines chevaliers ?

Dans l'église, une inscription les attendait :

Dieu s'est fait homme pour que l'homme devienne Dieu. L'esprit n'est pas la chair. Tout homme est fils de Dieu.

Ils restèrent un moment à méditer ces mots, dont certains étaient tirés de saint Jean. Tout cela sentait le fagot.

— Beaucoup de Templiers ont renié la croix lors de leur réception, reprit Marjolaine.

— Notamment ici, à Montgauguier, qui correspond à *Chesed*, la grâce des kabbalistes.

— Pourtant, ils étaient fort riches et ne méprisaient pas la substance.

— L'ordre était florissant, mais les moines ne possédaient rien en propre. Ils défendaient l'idée d'un pouvoir spirituel pour améliorer le sort de l'humanité.

Ils firent un bref détour par Blanzac, en Charente, pour admirer les fresques de la chapelle templière du Dognon. Comme les graffitis de la prison de Domme, de vastes peintures évoquaient des batailles contre les sarrasins. Des chevaliers à la croix rouge, lance au poing, chargeaient à cheval.

Au milieu d'eux, étrange, anachronique, la figure de l'empereur Constantin rappelait la croix salvatrice et la parole, *Par ce signe tu vaincras*, qui avait établi un empire catholique, un Saint Empire.

— C'est lui qui a rédigé le credo, que l'on nomme « symbole de Nicée », autrement dit l'union de tous les chrétiens, rappela Pierre.

— Après lui, l'Église a persécuté tous ceux qui n'acceptaient pas les dogmes.

À Arville, dans le Loir-et-Cher, qui était *Binah*, l'intelligence de l'arbre de la Connaissance et dont ils attendaient beaucoup, ils découvrirent, dans la tour-pigeonnier, plusieurs inscriptions cryptées qu'ils lurent à haute voix :

Le plus humble de tous protège le trésor.

Nous sommes tous fils de Noé.

Abélard plutôt que Bernard.

Baphomet.

— Le Baphomet, l'idole adorée par les Templiers ! Alors, ce n'est pas une légende ? murmura Marjolaine.

— Ce n'est pas forcément ce que l'on croit.

Ils poursuivirent leur route jusqu'à La Couvertoirade, en Rouergue. Le village avait été fortement remanié par les hospitaliers, qui en avaient hérité après la destruction du Temple.

Ils parcoururent les ruelles, tout à la beauté du lieu, puis gagnèrent le cimetière qui datait de l'époque des chevaliers au blanc manteau.

Une tombe portait les sculptures de l'Arche d'Alliance et de Jésus surgissant de son suaire. Sur les côtés, gravé dans le granit, on pouvait lire :

*Celui qui réunira le symbole régnera
sur le Saint Empire.*

*Le visage du Christ est apparu
et Baphomet-Schibboleth.*

— *Schibboleth* ! Le mot de passe des compagnons francs-maçons ! Que fait-il ici ? interrogea Marjolaine.

— Il désigne un cours d'eau et la liberté de le passer, de franchir un pont entre l'ancienne et la nouvelle Alliance, afin d'accéder à la religion naturelle. Mais l'histoire biblique de Jephté doit nous mettre en garde : la traversée est dangereuse.

XXXVII

Sarlat, le 5 octobre 2000

Les deux amis avaient regagné Sarlat après un périple de quatre jours à travers la France. Aussitôt arrivés, ils s'étaient enfermés dans la maison de Pierre et alignaient leurs trésors, s'efforçant de rassembler en un tout cohérent les éléments épars de leurs découvertes.

— Nous savons que les Templiers militaient contre le pouvoir absolu, pour la création d'un empire spirituel unissant tous les hommes, ceux qu'ils appelaient « fils de Noé », commença l'archéologue périgourdin.

— C'est ce que la franc-maçonnerie nomme « noachisme » ?

— Tout à fait ! C'est même une des doctrines à l'origine de notre ordre initiatique.

— Alors, il faut croire que nous sommes réellement les héritiers des Templiers ! Après tout, c'est possible.

— Nous savons également que ce complot politico-religieux a causé leur perte. L'échiquier de Commarque, gravé peu de temps avant leur arrestation, en est la preuve.

— Ils se savaient menacés. Philippe le Bel n'avait-il pas chargé son âme damnée, Guillaume de Nogaret, d'orchestrer des médisances et des diffamations contre l'ordre du Temple dès 1305 ?

— Voilà bien un crime prémédité !

Pierre et Marjolaine se savaient sous la menace de leur employeur. Ils n'avaient pas pu préserver bien longtemps le secret de l'échiquier, et les hommes de la fondation entendaient exploiter pour eux-mêmes toutes leurs trouvailles.

Ces types ne leur disaient rien, travaillaient dans l'ombre, selon un plan subtil savamment élaboré. Profitant de leurs fréquentes absences, Tennant avait embauché un archéologue tout à sa solde. Charles Wells était américain, compétent et sans scrupules. Il lui avait fallu peu de temps pour rejoindre les conclusions de Pierre et de Marjolaine. Tennant convoqua le responsable des fouilles.

— Nous ne pouvons plus vous faire confiance, monsieur Cavaignac. Vous n'êtes jamais là où l'on vous attend. Vous ne nous tenez pas au courant de vos recherches. Vous nous décevez beaucoup.

— Rien n'est encore confirmé.

— Mais cet échiquier gravé ? Pourquoi nous avoir caché son existence ? Vous comprenez bien que nous approchons de notre but !

Quel but ? pensa Pierre.

Il se gardait de trop en dire et, de fait, se défendait assez mal. Les reproches

de son patron étaient justifiés. Après tout, il travaillait réellement contre son employeur.

— Nous allons devoir mettre fin à votre contrat. Vous ne nous donnez pas satisfaction. Wells vous remplacera avantageusement.

Cette annonce abrupte fut cependant aussitôt tempérée par l'expression, peut-être sincère, d'un regret, une curieuse invite à saisir une seconde chance.

— Monsieur Cavaignac, vous aimez votre job ? Alors, battez-vous pour le garder. Regardez-moi ! Parti de rien, et aujourd'hui acteur essentiel d'un grand projet. À moi, comme à vous, on a tendu la main et j'ai su la saisir. Rejoignez-nous sans réticences. Associées, votre compétence et mon énergie pourraient faire des miracles.

Pierre l'observait tandis qu'il parlait en le fixant de son regard fiévreux derrière ses lunettes cerclées d'acier (« Des lunettes d'or », disaient les ouvriers en se moquant). Un tel homme pouvait-il réellement être un assassin ? Il disait être prêt à tout, mais fallait-il le croire ? Capable d'espionner, d'avoir fait agresser Marjolaine à New York et cambrioler son domicile ? Sûrement. Capable d'organiser un attentat avec une voiture sur les routes du Périgord ? Peut-être ! Mais balancer le contremaître qui le renseignait du haut du donjon et noyer un journaliste trop curieux ? Il n'y croyait pas. Bien sûr, il y avait ce William Tyson, avec son air de brute, qui l'accompagnait partout. Et le groupe néonazi évoqué par Marjolaine. Mais l'homme qui se tenait en face de lui ne semblait en rien menaçant. Quand ils se quittèrent, Pierre avait obtenu un sursis pour sa mission.

Marjolaine l'avait suggéré dès leur retour.

— Nous devons partager nos découvertes avec Raymond Senestre.

— Tu ne semblais pourtant pas trop l'apprécier.

— J'étais troublée par son insistance.

Elle hésita avant de continuer.

— À présent, je veux bien qu'il me parle de mon grand-père.

Ils se rendirent de nouveau dans la vieille maison du centre-ville, où leur ami leur proposa un whisky écossais, dont l'arôme et l'arrière-goût de tourbe finirent par les réunir autour de l'évocation du passé.

— Quel homme était mon grand-père ? demanda Marjolaine pour qui cette question semblait plus importante que toutes leurs recherches.

— C'était quelqu'un de merveilleux, drôle et sérieux à la fois, étonnant, comme habité par un mystère, une foi. Tu lui ressembles terriblement. Il défendait parfois des théories curieuses, affirmant qu'en démocratie, il fallait confier le pouvoir à la minorité. Il prétendait tenir cette idée du Mahatma Gandhi en personne.

Le vénérable se leva et décrocha un cadre du mur. Il contenait une photo sépia un peu fanée. Deux hommes posaient, la mitraillette Sten à la main.

On reconnaissait Raymond Senestre, beaucoup plus jeune et beaucoup plus mince. L'autre était grand et brun, avait le visage illuminé de larges yeux

clairs.

— Voici Yves Karadec, en 1943, à l'époque de la Résistance.

Marjolaine, caressant du doigt le portrait, était comme fascinée.

— Je ne l'avais jamais vu ! Tu sais que tout a brûlé dans notre maison ?

Ses yeux commencèrent à se voiler ; elle était manifestement bouleversée.

— Je n'évoque que rarement cette époque, reprit Raymond pour apaiser son trouble. Ceux qui l'ont vécue n'en parlent pas. Il faut avoir connu la fraternité de la Résistance pour comprendre... et mes anciens camarades disparaissent les uns après les autres.

Il faisait tourner son verre dans sa main, comme s'il n'osait profiter du breuvage sans la présence de ses amis disparus. Une gêne s'installait.

— J'étais officier de renseignement du réseau Buckmaster du S.O.E., la Résistance anglaise. J'ai beaucoup fréquenté Malraux à cette époque ; nous avons même caché des armes dans les grottes préhistoriques de la Vézère...

Il laissa planer un moment de silence, se perdant dans ses souvenirs et les laissant peu à peu réinvestir sa mémoire.

— Ton grand-père est arrivé début 42, alors que nous étions encore en zone libre, avec sa femme et son fils..., ton père, ajouta-t-il en se tournant vers la jeune femme. Yves Karadec était un sacré personnage, et je m'honore d'avoir été son ami. Il était habité par un idéal. C'était un chef et, en même temps, il était d'une modestie exemplaire, traitant tous les hommes sur un pied d'égalité. Tu sais qu'il a été, avant la guerre, chargé des relations avec la franc-maçonnerie américaine ? Ce sont les services secrets des États-Unis qui l'avaient envoyé en Périgord pour une mission identique à celle que j'accomplissais pour les Britanniques.

Marjolaine s'agitait sur sa chaise, de plus en plus mal à l'aise.

— Tu veux que je te raconte le jour du drame ?

Elle pâlit ; Pierre la prit contre lui.

— Non, dit-elle en secouant ses boucles brunes, le regard encore fixe d'avoir imaginé l'horreur. Pas maintenant ! Je ne suis pas prête à entendre ces choses. Quittons ces temps de malheur et revenons à notre mission d'aujourd'hui.

Ils racontèrent leur visite à Domme et leur voyage à travers les commanderies françaises en n'oubliant aucun détail.

— Nous avons encore quelque avance sur les gens de la fondation, dit Pierre, mais cela ne va pas durer. Que pouvons-nous conclure ?

— Nous ignorons toujours ce que nous cherchons, répliqua la jeune femme. Est-ce la coupe du Graal entrevue à Domme ?

— Peut-être ne s'agit-il que d'un symbole ? la coupa Senestre. Nous devons découvrir le sens de la formule, *Il a passé la mer, il a passé l'eau*, que vous avez rencontrée plusieurs fois.

— On peut penser qu'il s'agit de l'Arche d'Alliance que les Templiers auraient trouvée en Palestine et ramenée en France, poursuivit Pierre. De

nombreux textes en parlent.

— Il est question d'un symbole, de l'union de deux parties, en l'occurrence de l'Ancien et du Nouveau Testaments, qui pourrait rassembler les hommes autour de lui.

Le vénérable prenait la direction de la conversation.

— La première partie doit être l'Arche qui renferme la parole véritable de Dieu, la parole perdue que les hommes ont oubliée. Quant à la deuxième, j'en reviens toujours à la coupe du Graal, au sang du Christ offert pour tous les hommes, dit Marjolaine.

— Il n'est pas question d'une coupe, mais d'un tissu !

Pierre et Marjolaine échangèrent un regard complice ; une même idée venait de germer dans leur cerveau.

— Le saint suaire, le linge offert par Joseph d'Arimathie pour accueillir le corps de Jésus !

— Le saint suaire qui porte des traces du sang du Christ ! Comment n'y avons-nous pas pensé plus tôt !

Pierre se leva et commença à déambuler pour mieux réfléchir. Le salon de leur hôte était devenu un espace en ébullition ; la pâle lumière du soir semblait ravivée par cette activité d'esprits en éveil.

— Croyez-vous qu'il faille y voir le secret du Baphomet ? Cette tête adorée par les Templiers, cet homme barbu, ce serait la face de Jésus imprimée sur le tissu du suaire ? Un visage, du sang humain qui feraient du Christ plus un homme qu'un Dieu ?

— C'est peut-être le sens de la phrase que nous avons découverte : tous les hommes sont fils de Dieu. Pour les musulmans, Jésus est un prophète, et, pour les cathares, le Christ n'a ni corps ni vie matérielle, il est un pur esprit. Il faut croire que les Templiers sont arrivés à distinguer les deux.

— Le saint suaire est à Turin, sous la haute protection de l'Église, reprit le jeune homme. Cette fois, ce ne sont pas nos modestes accréditations d'archéologues périgourdiens qui nous ouvriront les portes, surtout pour défendre des théories aussi hérétiques !

Pierre poursuivait sa réflexion. Il s'était approché de la bibliothèque, s'arrêtait, avançait, reculait, indécis, devant les livres.

— Attends un peu ! l'interrompt Senestre. Le suaire de Turin était totalement inconnu des Templiers. Il me semble qu'il n'apparaît qu'au quatorzième siècle !

Résolument, il s'empara d'un volume à la reliure rouge qu'il feuilleta rapidement.

— C'est bien ça ! Le suaire de Turin est présenté pour la première fois en 1357 à Lirey, en Champagne. Il appartient à la famille de Geoffroy de Charny, et l'Église considère cette relique avec la plus grande méfiance.

— Faudrait-il croire que le linge aurait été caché par un ordre survivant pendant tout ce temps ? Pourtant, au Moyen-Âge, on vénérât bien le saint

suaire ? demanda Marjolaine.

— Bien sûr. On lui attribue même de nombreux miracles, et il donne lieu à de vastes pèlerinages. Mais il ne s'agit pas de celui de Turin.

— Duquel, alors ?

— De celui de Cadouin, en Périgord.

XXXVIII

Commarque, le vendredi 13 octobre 1307

Dans la grande salle du donjon, à présent vide de toute présence divine, Galaad de Tyr, dernier commandeur de Commarque, attendait les sergents du roi qui devaient venir l'arrêter en cette date maudite du vendredi 13 octobre de l'an 1307. Un seul jour avait suffi pour mettre à bas l'ordre bicentenaire des Templiers. Ni sa puissance ni sa richesse n'avaient rien pu empêcher.

Galaad se souvenait du bon climat de la Terre sainte où il était né, cinquante-sept ans plus tôt, loin des pluies du Périgord et des miasmes des marécages. Dieu lui avait donné la santé, la vigueur, la foi et la sagesse. Il avait toujours su qu'il serait un moine guerrier, un de ces hommes de fer et de feu qui assuraient seuls la garde du royaume chrétien où il avait vu le jour. Désormais dégagé de toute responsabilité, il laissait les souvenirs envahir sa mémoire, comme des bulles d'air qui remontent du fond de l'eau vers la lumière.

Il avait été reçu Templier par un beau jour de l'an de grâce 1270, dans la vaste commanderie de Saint-Jean-d'Acre. On l'avait conduit par de sombres souterrains voûtés de pierres qui donnaient sur le port, jusqu'à une obscure et minuscule cellule, où il était resté toute une nuit en prières. Au petit matin, il avait été introduit dans la chapelle, sous le regard grave de l'assemblée de moines chevaliers. Thomas Béraut, le grand maître de l'ordre, dirigeait en personne la cérémonie. C'était un immense honneur pour lui et les six autres postulants. Après un long questionnement, au cours duquel ils avaient juré de s'engager corps et âme pour leur sacerdoce, Thomas Béraut leur avait présenté un crucifix de bronze sur lequel se tordait l'Homme-Dieu venu racheter les péchés du monde.

— Que vois-tu là ? lui avait demandé le grand maître d'une voix forte.

— L'image de Jésus-Christ qui souffrit le martyre sur la croix pour la rédemption de l'humanité.

— Tu dis faux ! avait crié l'officier pour être bien entendu de tous. Tu te trompes grandement, car ce fut le fils d'une certaine femme, et il fut crucifié parce qu'il se prétendait fils de Dieu.

Les mots se bouscullaient dans la tête du jeune postulant ; l'un d'eux, plus particulièrement, lui martelait le crâne.

« Hérésie ! Hérésie ! avait-il envie de crier à la face du grand maître. Le Christ est Dieu et fils de Dieu, de même nature que le Père. La Vierge Marie, protectrice du Temple, ne saurait être «une certaine femme», comme on le disait des prostituées du port. »

— Tu dois renier le Prophète et ne pas croire que celui qui est représenté

sur la croix est Dieu.

Était-ce vrai, ce que l'on murmurait à propos de Thomas Béraut ? Fait prisonnier par les Mongols à la bataille de Safed en 1260 et emprisonné de longues années à Sapahad, il aurait renié la religion chrétienne pour obtenir sa libération et accepté d'introduire l'hérésie dans les rites de réception de ses frères Templiers.

— Crachez ! Crachez sur la croix, insistait le chef des moines rouges.

Galaad avait senti un homme se pencher vers lui. Était apparu le visage rassurant et familier de William de Kilwinning. C'est lui qui avait parrainé sa candidature dans l'ordre après l'avoir découvert, encore jeune chevalier, en sa province de Tyr. Lui, son ami, qui l'avait conduit en ces lieux où son esprit se perdait.

— Fais ce qu'il te dit, je t'expliquerai ensuite, lui avait glissé l'Écossais.

De mauvaise grâce, Galaad avait craché à terre, évitant soigneusement de souiller de sa salive l'image du Christ.

Seize années auparavant, William de Kilwinning avait échappé au massacre de Gaza. Il avait vu de ses yeux mourir sous les coups des Turcs son ami Armand de Périgord, le grand maître de l'ordre. Il lui en avait coûté de tourner bride, au risque de passer pour un lâche, et de fuir le champ de bataille. Il était des défaites auxquelles il valait mieux ne pas survivre. Mais Armand l'avait chargé d'une mission qui comptait plus que son honneur. Le grand maître avait trouvé à ce modeste chevalier écossais les plus nobles des qualités.

— Tout est perdu ! Nous ne verrons pas, de notre vivant, le règne du Saint Empire. Tu dois prendre la direction du Conseil secret des Templiers, lui avait-il dit en lui remettant l'anneau d'or, insigne de sa fonction, qui portait, inscrite en son milieu, la devise *Virtus junxit, mors non separabit* (« La vertu unit ce que la mort ne pourra séparer »).

Les prédictions d'Armand de Périgord s'étaient réalisées. Le règne de Frédéric II de Hohenstaufen s'était achevé sans gloire, dans l'apocalypse d'une fin de civilisation. Il avait rendu son dernier soupir le 13 décembre de l'an 1250.

— Le soleil du monde s'est couché, avait proclamé son fils Conrad. Il est mort vaincu, terrassé par la pesanteur du monde.

Il avait été enterré chrétiennement dans la cathédrale de Palerme, enroulé dans un manteau ourlé d'un verset du Coran. Ultime clin d'œil à son ami Templier, il avait demandé que soit inscrit sur sa tombe : *Vivit et non vivit* (« Il ne vit plus et pourtant il vit encore »).

Ses fils et petits-fils avaient repris la lutte contre la papauté sans espoir de victoire. Il leur manquait la vision de l'empereur déchu et la complicité des moines au blanc manteau. Le Saint Empire ne passerait pas entre leurs mains. Aucun ordre ne pourrait jamais sortir de ce chaos.

Fidèle à sa mission, William de Kilwinning avait établi un réseau aux mailles resserrées, destiné à protéger le secret du Temple, de plus en plus

menacé par les vicissitudes de l'histoire. Un refuge pour les frères de l'ordre dans son Écosse natale, loin de tout, une reprise en main, ferme mais d'un poids de plume, de la discrète commanderie de Commarque, dont personne ne soupçonnait l'importance, et il avait regagné ce qu'il restait de terres chrétiennes en Palestine pour trouver un successeur digne de porter la bague de l'avoué du Saint-Sépulcre, un homme capable d'unir l'Orient et l'Occident. Dans la ville de Tyr, capitale du comté de Tripoli fondée par les seigneurs de Toulouse, il avait fait la connaissance d'un jeune homme en tous points remarquable : il se nommait Galaad.

XXXIX

Commarque, le vendredi 13 octobre 1307

Galaad de Tyr avait eu le privilège de combattre en Terre sainte, et le grand malheur de voir tomber Acre, dernier bastion chrétien en Orient. Conseiller de Guillaume de Beaujeu, le nouveau grand maître du Temple, élu après la mort du sulfureux Thomas Béraut, il avait appuyé sa volonté de maintenir une trêve avec les musulmans, afin qu'un lien, aussi ténu qu'il puisse être, soit conservé entre les religions du Livre.

Mais le fanatisme avait fait son œuvre. Malgré la situation de grande faiblesse des chrétiens de Palestine et la fragilité de la paix, des pèlerins italiens, fraîchement débarqués et manipulés par les va-t-en-guerre du pape, avaient massacré, au printemps 1291, d'innocents paysans arabes qui portaient leurs denrées sur le marché d'Acre.

Aussitôt, le sultan el-Ashraf Khalil, qui guettait le moindre prétexte, avait assiégé la cité maritime, ultime porte ouverte entre Orient et Occident, à la tête de soixante mille mameluks et cent soixante mille fantassins.

Pendant deux mois, Templiers et hospitaliers avaient résisté aux assauts répétés des musulmans. Les machines de sièges fabriquées par les ingénieurs sarrasins battaient continuellement les murailles. Le 18 mai, tandis qu'il courait vers la porte Saint-Antoine pour endiguer une nouvelle attaque, Guillaume de Beaujeu avait été frappé par un trait qui l'avait atteint à l'aisselle. Il avait dû quitter le combat, se maintenant à grand-peine sur son cheval. Puis Galaad et Jacques de Molay l'avaient couché sur un écu, et Thibaut Gaudin l'avait recouvert de son manteau. Les trois conseillers du grand maître agonisant l'avaient porté jusqu'au Temple, où il avait rendu son âme à Dieu, à l'heure même où les mameluks mettaient à feu et à sang les bas quartiers de la ville. Éperdues, bourgeoises et paysannes, leurs nourrissons sur les bras, couraient de par les rues, qui vers le port, qui vers la citadelle, à la recherche d'un abri. Les sarrasins se les disputaient comme des proies, séparant la mère de l'enfant, parfois les égorgeant tous deux.

— Tout est perdu ! Nous devons fuir, regagner l'Europe et assurer la pérennité de l'Ordre, avait déclaré Galaad à ses compagnons.

— Plutôt mourir, avait répliqué Molay, dont il connaissait le caractère entêté.

— Il nous faudra peut-être choisir une mort moins digne de notre idéal, mais conforme à notre mission.

Dix jours plus tard, Galaad de Tyr, Jacques de Molay et le très religieux Thibaud Gaudin, que l'on pressentait pour prendre la tête du Temple, embarquaient sur la nef amirale de Jean de Villiers, grand maître de l'Hôpital.

Pendant que le navire s'éloignait de la côte, ils avaient assisté à l'ultime assaut de la forteresse templière, où s'étaient réfugiés par milliers les chrétiens qui voulaient échapper à la mort ou à l'esclavage. Pierre de Sévry, maréchal du Temple, qui commandait la place, avait refusé la reddition honorable que lui proposait le sultan.

Tandis que les musulmans, par grappes entières, escaladaient les remparts défendus avec acharnement par les derniers Templiers, les murailles de la forteresse, épuisées par les sapes et les bombardements, s'étaient effondrées entièrement, entraînant dans la mort les assiégeants et les assiégés.

Les voyageurs avaient détourné le regard devant cette image de fin du monde.

Après le désastre d'Acre, délaissant ses compagnons qui tentaient d'établir une base à Chypre, Galaad de Tyr avait regagné le Périgord.

Il lui appartenait désormais de diriger ce qui était devenu le centre occulte de la chrétienté, la survivance d'un idéal d'union entre les peuples de religions différentes.

Peu importait d'avoir perdu la Terre sainte, le symbole était plus puissant. Il pouvait gouverner le monde, rebâtir ce qui avait été perdu. La situation qu'il avait découverte dans cette province paisible l'avait plongé dans un abîme d'inquiétude.

Cœur vivant du Saint Empire en devenir, l'Arche d'Alliance était toujours bien à l'abri dans la grande salle du donjon de Commarque. Mais la forteresse de pierres ne constituait pas un caisson hermétique. Des rumeurs avaient filtré sur le grand secret que dissimulaient les murailles, un trésor inestimable, disait-on, caché dans le château. La cupidité faisait le reste. Des rôdeurs avaient été surpris près de la tour interdite et promptement pendus ; des frères convers, soudoyés, épiaient leur maître, puis disparaissaient mystérieusement.

On avait retrouvé plusieurs corps dans le marais. Effrayée, la population du village s'agitait, parlait inconsidérément, quand Galaad n'aspirait qu'à un tranquille anonymat.

Galaad de Tyr s'était donné pour mission de rassembler les symboles épars, de réunir sous la voûte de son donjon le saint suaire, propriété de l'ordre, et l'Arche sacrée. Mais il constatait amèrement combien l'influence du Temple avait diminué, depuis les belles heures de Gérard de Commarque, malgré sa capacité militaire et financière intacte.

La querelle entre saint Bernard, protecteur de l'ordre, et Abélard, inspirateur du cercle secret, avait laissé des traces à travers les siècles. Hostile au rationalisme, le moine avait fait condamner le philosophe.

La théorie de la religion des origines, qui cherchait Dieu dans la nature qu'Il avait créée, et dans les hommes, tous descendants de Noé, était considérée comme hérétique. Galaad se serait bien gardé de l'évoquer en public.

Devenu inutile après la perte de la Terre sainte, l'ordre du Temple inquiétait par sa puissance, indignait par ses privilèges. Le christianisme

n'était plus qu'humilité, feinte ou réelle, à travers les ordres mendiants. Le temps n'était plus aux chevauchées ni aux croisades à la gloire de Dieu incarnée dans la puissance terrestre.

En regagnant le Périgord, Galaad de Tyr s'était découvert un ennemi beaucoup plus retors que les sarrasins, un serpent dont la fausseté touchait au diabolique, un individu dont la haine jalouse se nourrissait d'une rancœur multiséculaire. Amaury de Vassal avait hérité de ses ancêtres une hostilité viscérale envers les Templiers et une agressivité qui ne faisait que croître avec son influence grandissante.

Légataires de père en fils de la charge de sénéchal du Périgord, les Vassal avaient su nouer une fructueuse alliance avec Guillaume de Nogaret, l'homme de confiance et de tous les coups bas du roi Philippe le Bel. Un secret les unissait : les Vassal avaient tiré d'un mauvais pas le grand-père du chancelier, accusé d'hérésie albigeoise.

Tous deux hommes du Sud, ils s'étaient épaulés pour faire leur fortune dans la région de Toulouse. Habiles profiteurs de guerre, ils avaient su piller les restes du riche domaine des comtes Raymond, ruinés par l'affaire cathare.

En Périgord, l'influence des Vassal dépassait largement celle du comte et de l'évêque. Personne n'osait rien refuser à l'homme lige de Nogaret. Et tout le royaume craignait Nogaret. N'était-il pas allé jusqu'à assassiner le pape Boniface VIII pour le compte de son maître ? Amaury de Vassal, qui n'avait pas plus de scrupules, avait rappelé au Templier ses droits sur Commarque, et Galaad, redoutant un coup de main de son turbulent voisin, gardait toujours une troupe en armes dans le château.

Quand il avait voulu récupérer le suaire, l'abbé de Cadouin avait répondu que c'était chose impossible, la relique miraculeuse appartenant à la chrétienté tout entière. Les égoïstes moines rouges voulaient-ils garder pour eux seuls les bienfaits de cet objet ? Le commandeur avait intenté un procès en bonne et due forme, mais il avait dû s'incliner devant les faux papiers tout droit sortis des ateliers du roi de France, qui donnaient aux cisterciens la propriété du linge sacré. Un appel auprès des autorités ecclésiastiques lui avait été favorable.

Audouin de Neuville, l'évêque de Périgueux, était un homme d'une scrupuleuse honnêteté. Il détestait ce roi assassin, tenait pour la papauté, et n'aurait jamais accepté de profiter d'un bien aussi mal acquis. Il avait soutenu Boniface VIII dans sa querelle contre Philippe le Bel, affirmant la primauté du pouvoir spirituel sur le temporel, et n'acceptait pas le misérable sort que l'on avait réservé au souverain pontife.

— Allez récupérer votre bien, mon frère, avait-il dit à Galaad en lui remettant les lettres patentes qui attestaient du droit des Templiers. L'ordre auquel vous appartenez est le plus sûr garant de l'indépendance de Rome vis-à-vis des princes de ce monde.

À la vue de tous, et notamment des émissaires d'Amaury de Vassal, le prélat avait raccompagné le commandeur jusqu'aux marches de son palais

épiscopal et lui avait donné l'accolade.

Trois jours plus tard, lorsqu'il s'était présenté à l'abbaye de Cadouin pour opérer la translation du suaire du Christ jusqu'à Commarque, Galaad n'avait pu que constater la disparition de l'objet saint. On lui avait fait savoir qu'il était désormais entre les mains des inquisiteurs de Toulouse, qui en étudiaient l'authenticité, et qu'il était exposé, pour le bien et l'édification du peuple, dans l'église du Taur, au sein de la « ville rose ».

XL

Cadouin, en Périgord, le 6 octobre 2000

Profitant de la relative liberté où les plaçait leur disgrâce professionnelle, Pierre et Marjolaine abandonnèrent Sarlat pour se rendre à Cadouin, à une quarantaine de kilomètres. Ils roulaient avec prudence à travers l'épaisse forêt de la Bessède, pénétrant dans l'immense échiquier du pays des bastides, une vaste zone boisée défrichée par les moines, puis que les rois de France et d'Angleterre avaient civilisée en y érigeant, tour à tour, des villages fortifiés comme on pousse des pions sur un damier.

— Depuis notre agression sur la route de la Beune, j'ai toujours l'impression d'être suivi, dit Pierre en jetant, pour la centième fois, un regard inquiet dans son rétroviseur.

— Dix jours déjà ! Il me semble que cela remonte à un an, tant il s'est passé des choses étonnantes ! Sans tomber dans la paranoïa, il est certain que nos adversaires nous savent en avance d'un coup dans cette étrange enquête. Il n'est pas inenvisageable qu'ils nous collent aux basques.

— Je crois qu'ils ont mis les bouchées doubles. Commarque est envahi par une nuée de technocrates à l'outillage sophistiqué. Ils sondent les murs, creusent des trous en se moquant bien des règles élémentaires de l'archéologie. Charles Wells, qu'ils ont embauché pour me remplacer, est un homme efficace.

— Compétent et sans scrupules ! Charles Wells ! Surnommé l'Architecte, et pas seulement à cause de son diplôme !

— Il est spécialisé dans l'art de reconstruire les sites antiques, plus pour l'intérêt des touristes que par goût de la science. Il s'est fait connaître par son comportement particulièrement ignoble en Amérique du Sud ! Mais tu as raison : avec ce qu'ils ont volé sur ton ordinateur, ils en savent autant que nous... ou presque.

Les arbres défilaient de chaque côté de la route, parfois interrompus pour laisser apercevoir un château. Le relief escarpé empêchait de trouver le paysage monotone.

— Nous voici à Cadouin, dit Pierre en ralentissant à l'entrée du bourg.

La large façade barrait toute la place du minuscule village. L'austérité cistercienne s'adoucissait de la blondeur des pierres régulièrement taillées et d'un portail à triple voussure surmonté d'une rangée d'arcatures aveugles.

— Quelle merveille ! s'exclama Marjolaine, émue par tant de beauté. Les moines ont rarement fait mieux pour exprimer une simplicité élaborée, une alliance de sévérité et de spiritualité.

— Toute la sagesse des Cisterciens y est présente. Mais ils se sont parfois écartés de leur propre règle. « Pas de livre de pierre ! » avait dit saint Bernard. Tu peux voir que les modillons sont sculptés, tout comme les chapiteaux à l'intérieur de l'église. Il est vrai que son fondateur, Robert d'Arbrissel, était une sorte de moine fou, sentant le fagot, qui prêchait entouré d'une véritable cour des Miracles.

— Tu m'as même dit que l'abbaye avait abrité quelques cathares à la belle époque.

— C'est vrai. L'hérésie n'est jamais loin du dogme.

Ils parcoururent le magnifique cloître, qui alternait le gothique flamboyant et le style Renaissance, embrassant du regard les scènes bibliques et profanes.

— Ici, c'est l'histoire de Job, là, celle de Samson et Dalila, commenta Pierre, comme le véritable cicérone du lieu. Plus loin, nous avons le sacrifice d'Abraham.

— Certaines sculptures évoquent les tableaux populaires des peintres flamands, remarqua Marjolaine.

— Tout ceci est beaucoup trop récent pour concerner les Templiers.

N'ayant découvert aucun signe probant susceptible d'éclairer leurs recherches, ils pénétrèrent dans le petit musée, où le guide local les attendait.

— Alors, le voilà, ce fameux suaire, dit la jeune femme en s'arrêtant devant une modeste vitrine qui abritait l'objet.

— Son histoire est un vrai roman, lui répondit l'homme. Le linge a longtemps été exposé ici, et les pèlerins se pressaient pour le voir. On lui a attribué de nombreux miracles. Puis il nous a été volé par les chanoines du Taur, à Toulouse.

Il parlait comme s'il avait été personnellement impliqué dans l'affaire.

— Nous avons mis des années à le récupérer. Au dix-neuvième siècle, la ferveur populaire envoyait encore des dizaines de milliers de croyants à chaque ostentation.

— Et vous le gardez ici sans protection particulière ! Vous n'avez pas peur des voleurs du vingt et unième siècle ? s'étonna Marjolaine, choquée d'un tel laxisme.

— Qui voudrait d'une fausse relique ? En 1925, le père Francez a émis des doutes sur son authenticité. L'enquête ecclésiastique a démontré que, si le tissu était bien oriental, il portait des inscriptions du onzième siècle en caractères coufiques et à la gloire d'Allah !

L'homme prit un air désolé. Il semblait regretter d'avoir été floué pendant tant de siècles, grommelant même qu'il n'y en avait plus, à présent, que pour le suaire de Turin.

— Évidemment, reprit la jeune femme, cela perturbe l'orthodoxie religieuse. À moins qu'il ne faille le comprendre comme l'alliance des religions chrétienne et islamique que l'on croyait ennemies. On a très bien pu broder cette phrase, au Moyen-Âge, sur un tissu plus ancien.

Le guide secoua la tête en signe de doute.

— En tout cas, le suaire a été déclaré faux et a perdu toute valeur en tant qu'objet sacré. Il n'est plus aujourd'hui qu'une pièce de musée... Et incomplète, en plus.

Les deux amis, qui avaient commencé à s'éloigner pour échapper au bavardage de leur hôte, se retournèrent brusquement.

— Que voulez-vous dire ?

— Cela remonte à loin ! À l'origine, il y avait deux pièces de tissu : le suaire qui a enveloppé le corps du Christ et le voile qui recouvrait sa Sainte Face. Au Moyen-Âge, il n'était pas possible d'exposer l'un sans l'autre. Les deux éléments furent volés et emportés à Toulouse. C'était au cours de l'année 1307. Le moine habile qui les a dérobés à l'Inquisition toulousaine, après un scénario digne d'un roman policier, pour les restituer à Cadouin quelques années plus tard, a bien pris le chemin du Périgord, mais une partie du convoi s'est égarée en route, au moment même où il pénétrait sur les terres du comté. Seul le suaire est revenu à Cadouin. Le voile, lui, a disparu.

XLI

Cadouin, le 6 octobre 2000

Pierre et Marjolaine déambulaient dans le cloître comme des pèlerins pressés à la piété superficielle, gesticulant, parlant fort, sans prêter attention aux rares touristes qui profitaient des derniers beaux jours de l'automne pour visiter le Périgord. Ne voyaient-ils pas que certains les suivaient de trop près, s'asseyaient au même moment à côté d'eux ? Peut-être s'agissait-il d'une simple coïncidence.

— J'ai compris le Saint Empire, disait la jeune femme.

— J'ai résolu le problème du suaire, la coupait l'archéologue en suivant son idée, comme à son habitude.

— Laisse-moi parler la première !

Il s'arrêta, la regarda. Elle bougeait, impatiente, devant lui, ses mèches brunes balayant son visage, refusant l'ordre élégant qu'elle leur avait donné. Il lui toucha l'épaule, lui sourit pour excuser son manque d'attention et lui laissa la parole.

— Cet ultime vêtement du Christ, orné de signes musulmans, me rappelle celui que portait Frédéric II de Hohenstaufen. Cet empereur allemand a tenté d'établir un empire qui aurait uni chrétiens, juifs et musulmans. On peut supposer qu'il a agi à l'initiative des Templiers ou repris leur grand projet : un royaume unique régnant sur tous les hommes par l'esprit.

— Il était pourtant l'ennemi de l'ordre du Temple, qui s'est opposé violemment à lui.

— Sauf un, le grand maître Armand de Périgord, qui fut son ami. Cela nous conduit de nouveau à Commarque.

— Et à la franc-maçonnerie : les grades templiers du Rite écossais ancien et accepté entendent établir un Saint Empire spirituel parmi les hommes.

Pierre s'arrêta un instant pour fixer sa pensée avant de poursuivre :

— Je songe au manteau de l'empereur orné de deux palmiers. Un de nos degrés initiatiques identifie clairement cet arbre avec les *kéroubim*, les gardiens de l'Arche d'Alliance.

— Au Moyen-Âge, ils étaient plus concrets que nous ! L'ordre du Temple a voulu imposer un modèle de gouvernance aux rois et aux papes.

— Et il a été détruit par eux ! Malgré leur puissance militaire bien supérieure aux armées laïques.

— Leur crédibilité s'était érodée avec la perte de la Terre sainte. Et leur symbole avait été démembré : l'Arche d'Alliance associée au saint suaire constituait un puissant synthème qui couvrait de son autorité le monde connu de cette époque. Sa dispersion a signé la fin de l'ordre.

— Et le saint suaire a été volé, ici, à Cadouin, l'année même de l'arrestation des Templiers. Je veux bien être pendu si c'est un hasard !

Pierre marqua un temps d'arrêt pour bien intégrer les conclusions essentielles auxquelles ils étaient parvenus.

— Je crois que j'ai compris le rôle du suaire, reprit-il. Pourquoi personne ne l'a volé, alors qu'il est là, sans protection particulière ? Bien sûr, à cause des inscriptions musulmanes, les scientifiques pensent que c'est un faux. Mais il y a toujours un petit groupe de pseudo-initiés qui connaît le pouvoir des symboles... et peut s'en servir pour le bien ou pour le mal. Les sectes pullulent.

— Nos ennemis savent qu'ils pourront s'en emparer quand ils le voudront, intervint Marjolaine. C'est à la portée du plus minable des cambrioleurs.

— Seulement, il est incomplet ; il manque la partie principale : le voile qui entourait la tête du Christ. Là même où s'est imprimé son visage, celui que les Templiers adoraient.

— Tu veux dire que l'homme barbu... Celui pour lequel ils furent accusés d'hérésie et condamnés au bûcher... serait...

— Jésus lui-même, le Baphomet des moines chevaliers ! Je te rappelle que *Baphomet* veut dire « Mahomet » en occitan. Cela a permis de les accuser de collusion avec l'islam.

— Le Prophète... Jésus est considéré comme un prophète par les musulmans ! C'est bien ainsi que Guillaume Audenbon et plusieurs frères ont qualifié le Crucifié !

— Les Templiers ne se sont pas convertis à l'islam ; ils appliquaient simplement les codes de la religion naturelle, la religion de Noé, celle-là même qui est à l'origine de la franc-maçonnerie ! Ils respectaient les croyances des juifs, des musulmans, des cathares. C'était la seule voie possible pour établir un empire pacifique, un Saint Empire.

Après avoir effectué plus de vingt fois le tour du cloître, les deux amis, aussi épuisés qu'excités par leurs découvertes, s'assirent sur un banc de pierre sous l'effigie du sacrifice d'Abraham.

— Tout se tient ! s'écria le jeune homme.

Comme son amie, il voyait pointer le bout de l'énigme qui les agissait depuis plusieurs semaines.

— Nous n'avons encore rien de concret, dit Marjolaine pour tempérer son enthousiasme. Le voile a disparu peu après l'arrestation des chevaliers du Temple. Comment savoir où il se trouve, et même s'il existe encore ?

Quelque peu découragés et écrasés par l'enjeu de leur quête, ils laissèrent planer une minute de silence.

— Notre guide nous a montré cette édition ancienne de l'histoire du suaire de Cadouin. Tout y est très détaillé, même si un témoignage, surtout aussi éloigné dans le temps, reste toujours suspect. Les trois moines qui ont ramené le linge depuis Toulouse ont cheminé ensemble. Ils ont prié à Rocamadour pour remercier la Vierge du succès de leur mission, puis ils ont demandé

l'hospitalité à l'abbaye de Sarlat. Le chroniqueur affirme que deux seulement repartirent le lendemain pour Cadouin, le troisième se dirigeant vers le nord-est pour rassembler ce qui était épars.

— C'est un peu vague, dit Marjolaine, ses yeux bleus perdus dans des réflexions qu'elle avait du mal à réunir de manière cohérente.

— Regarde sur cette carte, dit Pierre en sortant une vieille Michelin de son sac à dos.

Il suivit du doigt la route de Sarlat jusqu'à Salignac, poursuivant au-delà des frontières du Périgord.

— Larche !... L'Arche ! Ce nom ne peut être un hasard, dit Pierre en désignant une ville à la frontière du Périgord.

— Tu crois que le suaire est caché en Corrèze ?

— Il y a été, c'est sûr ! Souviens-toi de cette série de cercles que nous avons vus gravés dans la prison templière de Domme. Je crois qu'il fallait lire la lettre « O ». C'était peut-être l'initiale d'un nom. Au treizième siècle, la ville de Larche, Archasola, et son rocher qui lui servait de château, étaient propriété de l'abbaye cistercienne d'Obazine... Aubazine, comme on l'écrit aujourd'hui.

XLII

Commarque, le vendredi 13 octobre 1307

À la fin du mois de septembre 1307, Galaad de Tyr avait accueilli une étrange visite dans son donjon de Commarque. L'homme qui se dissimulait sous un capuchon de bure brune avait demandé à être reçu sur-le-champ par le commandeur en personne.

Il avait pris les plus grandes précautions pour ne pas être vu en arrivant au château, et les tremblements qui agitaient son corps et faisaient balbutier sa voix avaient inquiété les gardes du porche d'entrée.

On craignait toujours quelque trahison du seigneur de Vassal. Prévenu, Galaad avait fait abaisser le pont-levis que l'homme avait franchi aux pas précipités de sa mule.

Quand ils furent seuls, l'inconnu abaissa sa capuche, révélant un visage au crâne dégarni, bien qu'encore jeune, encadré d'un collier de barbe sombre.

— Je suis Adhémar de Neuville, abbé de Tourtoirac...

— Et neveu de mon ami l'évêque Audouin, que Dieu le garde, l'interrompt le commandeur.

— C'est lui-même qui m'envoie vous dire qu'un grand danger menace votre ordre.

Galaad posa son menton dans ses mains, plongeant son regard dans celui de son visiteur.

— Vous n'ignorez pas les rumeurs qui courent sur le Temple depuis deux ans. On parle de sorcellerie, de simonie, de sodomie et surtout d'hérésie, de reniement du Christ.

— Il s'agit de calomnies orchestrées par Guillaume de Nogaret, qui ne veut rien tant que la destruction de notre ordre. J'en connais la source : un ancien Templier renégat, Esquieu de Floyran, avait été un temps introduit à Commarque par Amaury de Vassal, le sénéchal du Périgord, notre ennemi juré. Il a fouiné partout et renié sa parole. J'ai dû le chasser. Jeté en prison à Agen, il s'est vengé de nous en proférant des mensonges qui nous nuisent.

— Tout cela est une manipulation de Nogaret et Vassal pour préparer ce qui va suivre. Leurs médisances sont parvenues aux oreilles du roi, qui a demandé la fusion des Templiers et des hospitaliers.

— Pour mieux mettre la main sur nos biens et notre armée ! Le grand maître, Jacques de Molay, a refusé avec hauteur.

— Il a peut-être eu tort. Il y a trois semaines, Sa Majesté Philippe le Bel s'est rendue secrètement en son château de Maubuisson.

— C'est son séjour de repos favori.

— La chasse n'était pas au programme. Il y a rencontré son garde des Sceaux, ce scélérat, cet assassin nommé Guillaume de Nogaret.

— Je comprends que la Sainte Église ne porte pas dans son cœur l'auteur de l'attentat d'Anagni dont fut victime Boniface VIII.

— Ils ont décidé de l'arrestation, en un même jour, le vendredi 13 octobre 1307, de tous les Templiers du royaume de France !

Galaad pâlit sous le coup de cette nouvelle qu'il redoutait. Elle frappait plus fort et plus vite que prévu, mais l'heure était venue.

— C'est impossible, reprit-il en gardant son sang-froid. Une opération de police d'une telle ampleur ne saurait être réalisée. Même l'ordre du Temple, avec son immense armée, ne pourrait accomplir une telle chose, et Sa Sainteté le pape Clément V ne le permettra pas.

— Le Saint-Père craint pour sa vie. Il demande aux chevaliers de l'ordre de ne pas résister. Une nouvelle guerre des guelfes et des gibelins, qui a déplacé le trône de saint Pierre de Rome en Avignon, pourrait affecter le royaume de France. Le pape n'en veut à aucun prix. Nogaret a envoyé, à travers tous les pays, des chevaucheurs porteurs de plis scellés que les sénéchaux ne doivent ouvrir que la veille de l'arrestation, le 12 octobre. Mais il y a eu des fuites. D'habiles confesseurs ont eu raison des menaces royales. Clément V vous demande de vous laisser arrêter après avoir arrangé vos affaires et détruit ce qui devait l'être. Il s'engage à vous sauver tous.

— Comment le pourra-t-il ?

— La procédure judiciaire est illégale. Il réclamera les Templiers pour sa justice, la seule qui soit en droit de juger l'ordre, et il s'engage à vous absoudre de tout crime et à vous maintenir dans vos prérogatives.

— C'est un bien grand risque que prend Sa Sainteté en laissant désarmer des soldats qui lui sont fidèles !

— Il faut avoir confiance en sa parole et croire en la force de l'esprit. Tout ceci n'est qu'un épisode dans la grande lutte qui oppose depuis toujours les pouvoirs laïques et cléricaux, conclut Adhémar de Neuville en se levant pour signifier que l'entretien était terminé.

— Vous remercieriez votre oncle, l'évêque Audouin, d'avoir eu la bienveillance de nous prévenir.

L'homme se retira après avoir salué le commandeur. La nuit engloutit sa silhouette, et ce fut comme s'il n'était jamais venu.

Quelques jours après la visite de l'abbé de Tourtoirac, Galaad de Tyr réunit dans la salle du Conseil les Templiers initiés au secret les plus intimes de l'ordre.

— Toi, mon frère, dit-il à Guillaume Audenbon, tu vas partir pour les commanderies dont j'ai inscrit la liste sur ce parchemin. Elles devront réaliser d'urgence quelques menus travaux, dont j'ai écrit la nature. Tu emporteras onze des douze chandeliers limousins qui éclairent notre sanctuaire, et en remettras un à chacun des chevaliers dont les noms figurent sur le document. À eux, et eux seuls !

— Écouteront-ils un humble sergent ? objecta le jeune moine.

— Peu importe la hiérarchie officielle, seule compte la valeur personnelle.

Guillaume Audenbon s'inclina après avoir reçu sa mission et quitta la salle.

— Pour nous autres, mes frères, il nous reste à écrire un livre de pierre qui résistera au temps, destiné à ceux qui, après nous, seront chargés de faire régner le Saint Empire. Le temps que nous pourrons sauvegarder pour nous sera destiné à la prière, car seules la souffrance et la mort nous attendent désormais.

XLIII

Commarque, le vendredi 13 octobre 1307

Galaad de Tyr avait attendu toute la journée que les sergents du roi viennent procéder à leur sinistre besogne. Occupé par les préparatifs, il avait tout juste eu le loisir de mettre de l'ordre dans ses affaires et dans son âme. Il avait fait abaisser le pont-levis et ouvrir les portes. Il voulait éviter que la moindre violence soit faite à des hommes qui ne faisaient que leur devoir. Il redoutait un massacre. Depuis le matin, de gros nuages s'amoncelaient sur l'horizon, de plus en plus noirs, chargés de pluie et d'orage. Il semblait que la nuit allait tomber en pleine clarté, comme au jour de la Crucifixion. Le tonnerre grondait avec une force grandissante.

Le serviteur eut à peine le temps d'annoncer le sénéchal du roi qu'une grande silhouette noire pénétra dans la salle seigneuriale, l'épée au poing. Amaury de Vassal vociférait.

— Enfin ! Après deux siècles d'attente, je reprends possession, au nom de ma famille, de notre fief de Commarque, dont nous fûmes indûment dépossédés par votre ordre félon. Tout, ici, m'appartient !

Il s'arrêta, étonné par le silence, où l'écho de sa voix résonnait dans une pièce vide. Il considéra, surpris, le commandeur qui lui faisait face calmement.

— Je me rends à la justice du roi, pour y être jugé selon les lois en coutume dans notre pays, dit le Templier.

Semblant ne pas entendre ses paroles, Amaury regarda autour de lui la salle dégarnie.

On pouvait encore voir les traces d'un déménagement précipité, chaises renversées, traces sur le sol. Il crut deviner un léger sourire sur les lèvres de Galaad.

— Où sont passés les objets que vous gardiez ici ? Votre trésor, dont on m'a parlé, et les éléments de vos rites sataniques ?

— Satan ? Ici ? Dans un monastère bien chrétien dont vous réclamez la propriété ?

Furieux, Amaury renversa un tabouret d'un coup de pied. Il avait des envies de meurtres et de sang.

— Ne me prenez pas pour un imbécile ! Je sais que vous cachez ici une relique magique. On prétend qu'elle peut donner l'immortalité. Mes ancêtres l'ont vue, mes espions aussi. Un coffre d'où semble sortir une lumière rayonnante. J'ai déjà réussi à mettre la main sur le suaire du Christ. Il est à présent bien à l'abri dans la bonne ville de Toulouse, où mon ami Nogaret compte de nombreux appuis. Celui qui possédera l'Arche et le suaire régnera

sur l'univers ! Où est le coffre ? Je le veux !

Un sourd grondement de tonnerre lui répondit.

— Tout a été mis à l'abri de votre rapacité, reprit froidement le Templier. Pour devenir le roi du monde, l'avoué du Saint-Sépulcre, il faut être le plus humble de tous, et cela ne correspond pas à votre personnalité. Vous ne trouverez rien en ces lieux : Commarque n'est plus qu'une coquille vide.

— Toi et tes moines, vous parlerez sous la torture des inquisiteurs et des bourreaux du roi !

— Alors, ce sera le roi qui profitera du trésor, et non un seigneur félon. Mais vous ne saurez rien, nous sommes à l'abri de nos propres faiblesses.

Amaury de Vassal hurla sa rage, devenant comme fou, ses yeux roulant dans leurs orbites. Il tournait dans la salle, tel un automate. Il éventrait les derniers meubles, ouvrant les coffres à coups d'épée, sondait les murs de son pommeau.

— Tu t'agites comme une mouche dans un hanap ! Pour rien ! Tu ne trouveras pas un indice.

La voix de Galaad avait hésité sur ce dernier mot ; son regard s'était figé. À travers le crépi qui recouvrait le mur, il vit ce qui ne devait pas être vu : le dernier chandelier limousin, celui qui portait, en caractères très fins, presque invisibles, la clé du secret de ses onze frères. Il avait voulu le garder jusqu'au bout allumé dans la grande salle avant de le dissimuler à la curiosité des vivants. Cette lumière encore brillante était la dernière trace du nom ineffable qui présidait à leur réunion. Il l'avait lui-même scellé dans l'anonymat de la muraille.

Amaury avait suivi le mouvement des yeux du Templier qui lui dévoilait la cachette. Furieusement, son épée fouilla le plâtre, dégageant une niche. Rendu à la lumière du jour, le chandelier semblait s'allumer d'une flamme.

— C'est donc ici que tu caches ton trésor, triompha le sénéchal.

Il avait lâché son arme pour inspecter l'objet qu'il tournait en tous sens.

— Les savants que je connais sauront bien faire parler ce chandelier, comme tu parleras, toi, sous le travail des bourreaux... Mais qu'est ceci ?

Il avait posé le luminaire sur la table, près de son glaive, et examinait une phrase en langue inconnue, gravée au fond de la cavité.

— *Maha, Imaha, Rabach* ! Qu'est-ce que cette diablerie ?

— C'est de l'hébreu, dit Galaad.

— La langue des infidèles, du peuple déicide et des sorciers.

— La langue du Christ. Cela signifie : « Dans lui est ce qui est dans la caverne. » Cela concerne le chandelier.

Fasciné par les paroles de son ennemi qu'il pensait prêt à lui dévoiler le fin mot de l'énigme, Amaury se concentrait sur le sens que pouvait recéler cette phrase mystérieuse. Il ne remarqua que trop tard combien la voix du Templier avait changé : il parlait d'un ton sec et ferme, pas comme quelqu'un qui s'apprête à mourir. Le sénéchal se retourna. Le commandeur venait de saisir une épée qu'il dissimulait sous la table et s'avavançait vers lui.

Il n'eut que le temps d'éviter l'estoc qui devait le percer de part en part. Roulant sur lui-même, il ramassa son arme et para le coup furieux que lui portait le Templier.

Le duel s'engagea, féroce, impitoyable. Seule la mort d'un des protagonistes pouvait l'arrêter. La salle étroite était peu propice à la joute. Les lames raclaient les murs, s'ébréchaient sur les dalles du sol. Les deux hommes étaient de force égale. Ils bondissaient par-dessus le mobilier renversé, ahaïaient sous l'effort, mais, peu à peu, le moine soldat, rompu aux combats en Terre sainte, prenait le dessus.

Près de succomber, Amaury de Vassal comprit qu'il ne vaincrait pas seul. Il appela à l'aide, criant de tous ses poumons. Il avait voulu pénétrer sans témoin dans le saint des saints de Commarque, mais, à présent, il avait besoin de ses hommes. Déjà l'escalier bruissait du fracas des cuirasses. La voix d'Amaury avait couvert le bruit assourdissant du tonnerre qui se déchaînait. Son appel avait été entendu.

Comprenant qu'il était perdu, Galaad s'empara résolument du chandelier et se précipita vers les degrés. Trop tard ! Il ne pouvait descendre : les secours arrivaient. Faisant volte-face, poursuivi par Amaury, il monta en courant vers le haut du donjon, sans issue possible.

Les deux hommes que portait une haine ancestrale déboulèrent au sommet de la tour, s'affrontèrent, échangèrent quelques assauts. Tout en ferraillant de plus belle, Galaad gagna le périlleux chemin de ronde. Au-dessous de lui, le château grouillait de soldats venus seconder le sénéchal dans sa sinistre besogne. En un clin d'œil, il vit ses camarades enchaînés, conduits vers une charrette. Des hommes de loi emportaient tous les documents, les livres trouvés sur place. Distrait par ce triste spectacle, Galaad reçut un coup sur l'épaule gauche. Il serra les dents, refusant de lâcher le précieux candélabre.

— Donne-le-moi, et tu auras la vie sauve ! lui lança le sénéchal avec un air de faux jeton.

— Plutôt mourir que de te céder !

Le Templier sentait son bras s'engourdir. Il recula sur les fortifications, sautant de créneau en créneau et se protégeant de la pointe de son glaive. L'autre préparait une ultime attaque qui lui serait fatale. Galaad semblait marcher dans les airs, sur les nuages noirs. Tout autour d'eux, les éclairs griffaient le ciel de leurs pattes de dragon. Le tonnerre grondait à en faire vibrer les murailles, avec des fracas d'Apocalypse.

Galaad avisa derrière lui la petite tour de guet qui surélevait le donjon d'une dizaine de mètres. Il sauta les dernières marches : c'était un cul-de-sac.

— Qu'espères-tu donc ? T'envoler ? Ou que les chérubins de l'Arche d'Alliance viennent te porter sur leurs ailes ?

Galaad regarda le vide au-dessous de lui, son adversaire qui avançait, puis tendit son bras gauche douloureux.

— À la grâce de Dieu !

— Non !

Il lâcha le chandelier qui s'abîma dans le vide.

— Maudit sois-tu !

Les deux adversaires levèrent leurs épées.

Un éclair plus puissant que les autres, plus lumineux, plus vif, embrasa le haut du donjon qui devint comme un candélabre gigantesque. Le tonnerre fit trembler le château sur ses bases, et un craquement sinistre sema la panique parmi les gens éparpillés dans les étages et les cours. Le donjon se fendit en deux, dans une grande chute de pierres, et la tourelle s'écroula en partie, ensevelissant les deux hommes.

Dans la charrette où s'entassaient les prisonniers, Guillaume Audenbon, qui était revenu de sa mission pour subir le sort commun de ses frères, esquisssa un signe de croix de sa main entravée.

— La tour est foudroyée, murmura-t-il. Babel, la Maison Dieu !

XLIV

Toulouse, le 13 octobre 1314

C'en était bien fini des Templiers. Après la grande rafle du 13 octobre 1307, sept ans plus tôt, jour pour jour, après les tortures, les incarcérations, les bûchers, le pape Clément V avait prononcé, le 3 avril 1312, par la bulle *Vox clamantis*, la dissolution de l'ordre du Temple, joyau de la civilisation médiévale. Pour avoir refusé de reconnaître les fautes que l'on imputait à ses frères, le dernier grand maître, Jacques de Molay, était mort par le feu le 18 mars 1314.

Du haut de son bûcher, il avait maudit ses persécuteurs, le roi Philippe et le pape Clément. Complice du pouvoir laïque ou victime de sa faiblesse et de sa rapacité, le souverain pontife avait lui-même piégé les moines chevaliers, peu après leur arrestation, en les réclamant au roi pour sa justice.

Reprenant espoir, ceux qui avaient avoué sous la torture l'hérésie, la sorcellerie et la sodomie s'étaient rétractés. Aussitôt déclarés relaps au regard du droit médiéval, ils avaient été conduits sur l'échafaud et dévorés par les flammes. Qui, après cela, aurait encore osé défendre l'ordre ? La fin de leur histoire n'avait été qu'une lente agonie.

Tous les Templiers n'étaient pas morts brûlés ou en prison. Certains, bien peu, s'étaient enfuis avant l'arrestation ; d'autres, libérés, tentaient de survivre en s'engageant dans les ordres chevaleresques en Espagne et au Portugal, pour continuer à faire leur métier : la guerre. Mais les plus convaincus, ceux qui avaient été initiés aux derniers secrets du Temple, avaient décidé de disparaître au milieu de la structure même de l'ordre ou, du moins, de ce qu'il en restait. Ils se cachaient au sein des congrégations de bâtisseurs qu'ils avaient si souvent employés sur les chantiers des cathédrales et des forteresses. Derrière le rempart de l'anonymat, ils menaient l'agitation contre le roi et le pape, et appliquaient les dernières instructions de Jacques de Molay : la vengeance.

Pendant leur procès, Nogaret avait été occis à l'aide de bougies empoisonnées, selon un art appris en Orient. Moins d'un an après le martyre du grand maître, Clément V et Philippe le Bel avaient été subitement appelés à se présenter devant leur Créateur.

D'autres avaient péri plus discrètement, tel le roi de Naples et de Sicile, Charles II, qui avait allumé un bûcher à Aix et spolié les chevaliers.

Le châtimement s'abattait en aveugle sur les serviteurs zélés du roi de France, et beaucoup, terrorisés, se cachaient. Fuyant la vendetta qui les menaçait, les Vassal s'étaient exilés à l'étranger. On les disait en Flandre ou en Bavière.

Jocelin était de ceux qui avaient rejoint les compagnons bâtisseurs. La

mission dont l'avait chargé le cercle secret, pour moins sanguinaire, n'en était que plus importante.

Accompagné de deux serruriers, tous trois déguisés en moines, ils avaient rejoint Toulouse, cité tout entière à l'obéissance du pape et du roi depuis que le puissant comté avait été intégré au royaume de France après l'affaire cathare.

Ils s'étaient présentés comme des pèlerins venus étudier les ouvrages de la riche bibliothèque de l'église du Taur. En deux semaines, ils avaient gagné la confiance du père abbé en montrant une dévotion particulière pour le saint suaire exposé dans un coffre d'argent orné de cristal.

— J'emporterais bien le reliquaire avec le voile, dit Jean, tandis qu'ils faisaient semblant de prier, allongés sur le sol. Il doit valoir son pesant d'or !

— Trop lourd, lui glissa Jocelin. Il retarderait notre marche. Seul le suaire nous intéresse.

Trois clés distinctes fermaient la caisse. Il avait fallu toute l'habileté des compères pour en obtenir le moulage. La première appartenait au père abbé, et ils n'avaient pas eu trop de difficultés à l'approcher. La seconde était gardée par l'évêque de Toulouse et étroitement surveillée par la très sainte Inquisition. Les braises cathares étaient encore ardentes. Jocelin avait pu s'introduire auprès du prélat dans le but de dénoncer une apostasie imaginaire rencontrée sur le chemin.

— Des albigeois, monseigneur. Nous les avons vus prier dans les bois, trois lieues à l'est de Montauban.

— En êtes-vous certain ? Je croyais cette hérésie réfugiée dans les montagnes pyrénéennes.

— Tout à fait sûr ! Leurs vêtements noirs, leur nourriture végétarienne et le rite de l'imposition des mains ne laissent aucun doute.

Pendant leur entretien, Philippe, le deuxième ouvrier, adroit dans l'art de se dissimuler, avait réalisé l'empreinte du passe-partout.

La troisième clé était entre les mains des Capitouls de Toulouse depuis la mort tragique, sept ans plus tôt, du sénéchal du Périgord, Amaury de Vassal, qui en était le légitime détenteur. Les bourgeois voyaient dans le saint suaire une bonne attraction pour leurs commerces et restaient sourds aux réclamations de l'abbaye de Cadouin, fort lésée dans cette affaire.

— Il est expédient qu'une relique, si renommée en Europe et visitée par tant de pèlerins français et étrangers, fût conservée dans une ville célèbre comme la nôtre et non pas dans le désert périgourdin.

Jocelin, à l'aide de quelques pièces d'or, n'eut aucun mal à les convaincre d'ouvrir le coffre devant eux pour mieux bénéficier des effets de l'objet saint. Un discret modelage d'argile fit l'affaire.

En possession des clés réalisées par Jean, les trois hommes demandèrent pieusement à passer une nuit en prière dans l'église du Taur. Ému par tant de dévotion, le père abbé accéda à leur demande. Le lendemain, ils étaient déjà loin.

Ils avaient cheminé jusqu'à Sarlat par des sentiers détournés, se sachant traqués par les Toulousains qui avaient dû alerter les sergents du roi, voire pire, les agents de l'Inquisition. Par bonheur, ils n'avaient rencontré nulle entrave sur leur route.

— Il est temps de nous séparer, déclara Jocelin en arrivant devant les murailles de la ville. Je ne vais pas m'aventurer dans cette vaste cité où l'on pourrait me reconnaître. Je ne tiens pas à finir sur le bûcher.

— Mais nous, qu'allons-nous devenir ? demanda Philippe, inquiet de se voir abandonné par leur chef.

— Vous allez vous présenter à l'abbé de Sarlat, qui vous recevra à bras ouverts. Il vous couvrira d'honneur et de cadeaux quand il apprendra que vous ramenez en Périgord la relique du suaire volée autrefois par les Toulousains. Cadouin a beaucoup pâti de cette disparition. Vous êtes les porteurs de la bonne nouvelle, ceux qui vont enrichir la région.

— Et toi ? Que deviendras-tu ?

— Un autre destin m'attend, dit-il en gardant le mystère sur sa destination.

Puis il ouvrit la sacoche qui contenait le précieux linge, déplia soigneusement le suaire et s'empara du voile de tête. Quand il déroula le tissu, le visage d'un homme barbu lui apparut. Jocelin devint très pâle et se signa devant la Sainte Face.

XLV

Aubazine, en Corrèze, le 7 octobre 2000

La nuit parut courte aux deux amis, et ils dormirent mal, tant ils étaient impatients de vérifier leur thèse. Le lendemain, ils franchirent aussi vite que possible la route sinueuse, un véritable col de montagne, qui reliait Sarlat à Larche. Ce nom sonnait comme un signal qui devait réunir les symboles dispersés. Au-delà de Brive, le paysage changeait brutalement. Ils pénétrèrent dans le Massif central. Aubazine était un minuscule village perché au sommet d'un piton escarpé, resserré autour de son abbaye.

— Tout comme Cadouin, Aubazine est une fille cistercienne de Pontigny, dit Pierre. Cette sororité a dû créer des liens entre elles. Les Templiers ont toujours su garder des complicités avec les héritières de saint Bernard. Aubazine, ou plutôt Obazine comme on l'écrivait au Moyen-Âge, a été fondé par le moine Étienne vers 1130.

— Alors, c'est bien Obazine que désigne la série de « O » que nous avons trouvée à Domme, l'interrompt Marjolaine. Un lieu discret, pas trop éloigné de Commarque, la cachette idéale pour le Baphomet, le visage du Christ que détenaient les frères du Temple.

— Je pense que nous sommes dans le vrai : voyant leur fin prochaine, les moines chevaliers ont inscrit dans la pierre de Commarque le secret qui leur tenait à cœur, l'union de l'Ancien et du Nouveau Testaments, symbole de paix universelle, de fraternité entre les peuples autour du Saint Empire.

Comme à Cadouin, la place du village était barrée par la large façade de l'église, bâtie ici en grès gris, surmontée d'un clocher-mur lui-même percé de trois porte-cloches. Les deux archéologues pénétrèrent dans l'édifice et furent immédiatement saisis par la douceur de la lumière, le clair-obscur qui y établissait une ambiance de recueillement et de sérénité. Ils empruntèrent le déambulatoire des pèlerins, examinant avec attention chaque sculpture, délaissant les plus modernes.

— Les stalles datent de la Contre-Réforme. Inutile de nous y attarder, murmura Pierre qui n'osait élever la voix dans ce sanctuaire.

Ils avançaient vers le chœur, où luisait une lumière rouge signalant la présence du saint sacrement. Pierre se remémorait les éléments de la messe (*Je m'avancerai jusqu'à l'autel de Dieu*), ne pouvant s'empêcher de comparer les deux voyages initiatiques, celui que proposait l'Église et celui de la franc-maçonnerie.

— La ressemblance est surprenante, dit-il à Marjolaine, qui ne l'écoutait que d'une oreille, attentive au moindre détail du décor.

— Voilà qui est intéressant.

Elle désigna du doigt le gisant, daté du treizième siècle, d'Étienne d'Aubazine qui occupait le transept droit. Le saint homme et ses moines passaient de la vie terrestre au monde céleste après la résurrection des corps.

— Encore mieux, rebondit Pierre en montrant à son tour une splendide mise au tombeau dont le calcaire blanc brillait dans la pénombre. Cette œuvre a été réalisée peu après la destruction du Temple. Regarde !

D'émotion, il saisit le bras de la jeune femme en lui signalant un détail de la sculpture. À la tête du Christ se tenaient Joseph d'Arimathie et saint Nicodème, l'auteur de l'Évangile du Graal. Tous deux soutenaient l'extrémité du suaire de Jésus.

— Nous sommes sur la bonne piste.

— Il est l'heure de visiter le monastère, rappela Pierre en consultant sa montre. Ce sont des religieuses qui vont nous guider : le couvent est encore actif.

— À quel ordre appartiennent-elles ?

— On y pratique le rite melkite, d'origine orientale. Il est un peu... spécial.

— Tu veux dire... hérétique ?

— Non. Il est reconnu par Rome. Je dirais plutôt qu'il est ésotérique. On y salue Jésus comme le nouveau Mithra, en référence au culte du soleil vaincu des anciens Romains !

— Et on y sacrifiait un taureau que l'on égorgeait sur la tête des initiés, répliqua Marjolaine, émoustillée par ce curieux mélange. Je croyais que les papes avaient éradiqué le mithriacisme ?

— Comme toutes les religions, l'Église catholique a su récupérer et synthétiser les croyances plus anciennes. Inutile de perturber les religieuses avec ce genre de question, la prévint-il en voyant s'avancer vers eux une femme toute de noir vêtue, le visage enserré dans un voile sombre.

XLVI

Aubazine, le 7 octobre 2000

Ils avaient obtenu, de par leur métier d'archéologue, une visite privée, et sœur Marie se montra un guide aussi efficace que joyeux. En matière d'ésotérisme, elle pouvait leur en remontrer.

— Les constructeurs d'Aubazine se sont compliqué la tâche pour bâtir de manière savante, commença-t-elle. Les cisterciens dénonçaient le faste et le décorum, mais ils excellaient en géométrie sacrée.

Ils levaient le nez pour suivre le mouvement de son bras dressé, qui ouvrait le chemin de la connaissance comme Moïse, la mer Rouge.

— Ainsi, les murs que vous voyez ne sont pas droits, mais elliptiques. Pourquoi faire simple quand on peut faire compliqué ! Les architectes des beaux-arts s'arrachent les cheveux quand ils doivent restaurer ce genre de bâtiment. Sur la croisée, l'église est surmontée d'un second clocher à base carrée qui se transforme en octogone. Vous devez savoir que le carré représente la terre, et l'octogone, le ciel, l'infini que l'on imagine comme un huit couché.

Elle les entraîna d'un pas alerte dans un enclos ensoleillé qu'entourait un cloître.

— Le jardin symbolise l'Éden, le paradis terrestre. En son centre, la fontaine coule dans quatre directions, comme les quatre fleuves décrits dans la Bible.

Elle les perdit dans une infinité de détails, d'anecdotes sur la dure vie des moines et sur celle, à peine moins pénible, de la petite Coco Chanel qui avait été élevée entre ces murs austères. Ils visitèrent la salle capitulaire, aux douze piliers, le scriptorium surmonté d'une voûte en arc de force. Sœur Marie semblait aussi habile dans l'art de bâtir que ses prédécesseurs du Moyen-Âge.

— À la grande époque, l'abbaye ne comptait pas moins de deux cents moines, pérorait-elle en les conduisant vers les étages.

Les deux amis restaient silencieux, fascinés par la science de la religieuse. À leurs pieds, le sol en pisé s'ornait d'un vaste blason ressemblant à une mosaïque de cailloux.

— Ce sont les armoiries d'Aubazine, poursuivit la sœur. Le soleil représente le principe masculin et l'abbaye elle-même, habitée par les religieux. La lune est le principe féminin et le couvent voisin de Coyroux qui hébergeait des moniales. Il est aujourd'hui en ruine. Quant aux quatre étoiles à cinq branches, elles symbolisent les quatre « filles » d'Aubazine issues de son essaimage. Mais vous savez comme moi que le cinq est le chiffre de l'homme

et que le pentagramme est une figure géométrique qui permet de passer du carré, la terre, au cercle, le ciel.

— Je prendrais volontiers sœur Marie comme vénérable maîtresse dans ma loge, pouffa Marjolaine à l'oreille de Pierre en s'appuyant tendrement contre lui.

Imperturbable, la guide poursuivait son discours avec un sourire bienveillant qui aurait mis de bonne humeur les esprits les plus revêches. Elle éprouvait manifestement de la sympathie pour ces deux visiteurs.

— Dans le soleil, on distingue l'ébauche de la figure d'un champignon dont on se demande ce qu'il vient faire là ! Comme nous aujourd'hui, les moines devaient se délecter des cèpes corréziens.

Pierre écarquilla les yeux. Cette figure incongrue, il l'avait déjà vue dans la commanderie berrichonne de Plaincourault, où la Vierge était représentée près d'un champignon géant. L'historien anglais John Allegre lui avait même consacré un livre. Décidément, cette abbaye est une véritable boîte à mystères, pensa-t-il en préférant garder ses réflexions pour lui.

— Au-dessus de vous, continuait la religieuse, vous pouvez voir une Vierge à l'enfant d'origine irlandaise, probablement volée par un pèlerin dans la lointaine Erin, et qui l'a offerte à notre monastère. Cette pratique était monnaie courante au Moyen-Âge.

— À propos de vol, l'interrompt Marjolaine qui commençait à s'impatisser, que pouvez-vous nous dire du voile de tête, faisant partie du suaire de Cadouin, qui a été dérobé à l'abbaye du Taur, à Toulouse, et conservé ici, à Aubazine ?

Surprise par la question, la religieuse la dévisagea un moment d'un air embarrassé.

— Je ne voudrais pas que vous pensiez notre abbaye coupable de recel.

— Pas du tout. Il y a prescription, dit Pierre en riant. Pour ne rien vous cacher, nous sommes venus un peu pour ça. Nous préparons une thèse sur le vol d'objets sacrés au Moyen-Âge, ajouta-t-il en regrettant de devoir mentir à une personne aussi sympathique.

— Cette histoire est longuement racontée dans nos archives. Nous détenons un incunable réalisé au quatorzième siècle. Il est gardé dans la chapelle. Suivez-moi !

Un escalier, autrefois réservé aux moines se rendant à l'office, les déposa dans l'église, près d'un meuble à l'aspect antique.

— C'est la plus vieille armoire connue au monde. Elle date du douzième siècle, leur dit sœur Marie en sortant une lourde clé de sa poche. Mais elle ferme encore très bien.

Un livre aux enluminures pâlies, en très mauvais état, fut placé devant eux, sur un lutrin.

— Comme vous pouvez le voir, dit leur guide en tournant précautionneusement des pages qui semblaient prêtes à partir en lambeaux, on dirait qu'il fait suite à un ouvrage précédent, mais nous ignorons lequel.

Pierre et Marjolaine n'avaient eu besoin que d'un coup d'œil pour comprendre qu'il avait devant eux la continuation de la chronique de Cadouin.

— Une complicité cistercienne, disais-tu ! conclut Marjolaine.

— Avec l'appui des Templiers.

Ils déchiffrèrent avec quelques difficultés l'histoire du voile séparé du suaire. L'ultime vêtement du Christ avait été rendu à Cadouin, et le voile de tête, caché à Aubazine. Mais l'objet précieux n'était plus en Corrèze.

Il avait été réuni à l'Arche d'Alliance, *près de la tour, face au marais*, disait le texte qui s'achevait par la formule habituelle : *Ils ont passé l'eau*.

— Commarque est bien *Kether*, la couronne qui achève la quête mystique ! s'exclama Marjolaine. Mais où ? Nous avons cherché partout, et les gens de la fondation nous empêchent de poursuivre.

— Les ruines sont vastes. Tennant et ses hommes ont repris les fouilles à leur compte, mais ils ne font que remuer de la terre et des pierres. Je présume qu'ils croient encore avoir besoin de nous.

— Il nous faut retourner auprès de ce monstre !

Avant de quitter Aubazine et après avoir remercié leur guide, les deux amis entreprirent la visite des ruines de l'abbaye de Coyroux, qui ne leur apprit rien. Profitant des derniers beaux jours, ils suivirent, main dans la main, le canal des Moines. Sœur Marie avait longuement insisté sur les connaissances hydrauliques des religieux cisterciens.

Grâce à un savant mélange de sable qui étonnait les scientifiques de l'an 2000, ils avaient réussi à étanchéifier deux kilomètres de conduit pour apporter l'eau de la rivière au monastère et à ses viviers poissonneux. Les jeunes archéologues ne voulaient rien laisser au hasard.

Tandis qu'ils cheminaient sur le sentier bucolique dans la douce tiédeur d'une fin d'après-midi, Marjolaine, mutine comme une petite fille, sautait le ruisseau en riant aux éclats. Pierre la regardait faire, perplexe.

— Tu as passé l'eau, lui dit-il. *Ils ont passé l'eau*. Cette phrase ne désigne pas forcément la mer. Je crois que nous allons devoir explorer le marais de la Beune.

XLVII

Commarque, le 8 octobre 2000

Pendant l'heure que dura leur retour en Périgord, Pierre et Marjolaine jubilèrent, crièrent d'excitation, couvrant même le bruit du moteur.

— Cette fois, nous touchons au but. Commarque est l'alpha et l'oméga de notre aventure.

— Les Templiers ont eu la suprême habileté de revenir cacher leur secret là où il résidait depuis des siècles.

— Il nous reste à savoir où exactement. L'expression « passer l'eau » peut désigner plusieurs endroits. Il y a la source de Commarque, qui se perd dans le marécage. Il reste toute une partie du village troglodytique enfoui sous la tourbe. Il y a la Beune et le marais qui séparent nos ruines de Laussel. Il nous faut découvrir les derniers indices avant que la fondation ne fasse sauter la colline à coups de dynamite.

— Je les oubliais, ceux-là ! Il va bien falloir les affronter face à face.

Marjolaine réfléchit un instant, le doigt levé.

— Crois-tu qu'après tant d'années, de guerres, d'abandon, l'Arche d'Alliance et le voile puissent encore se trouver à Commarque et en bon état ?

— L'histoire du château nous est mieux connue après la chute du Temple. Les hospitaliers, qui ont hérité des biens de l'ordre du Temple – enfin, de ce qui n'a pas été volé par le pape et le roi –, ont rapidement revendu la place au baron de Beynac, qui en fit une redoutable forteresse pendant la guerre de Cent Ans. Les Anglais l'ont même occupée quelques mois. Ensuite, avec le déclin de la féodalité, Commarque devint inutile, une citadelle que chaque hiver ruinait un peu plus. Il a même failli être rasé sous Charles IX ! Habité par des seigneurs brigands qui rançonnèrent la population – l'un d'eux a été condamné à mort pour meurtre –, il gagna une sinistre réputation. Cela fait des siècles que Commarque n'est plus qu'un repaire pour les loups et les chouettes.

— Il y a donc tout lieu de penser que ce qui s'y cachait au début du quatorzième siècle s'y trouve encore, conclut la jeune femme avec un pétillement dans les yeux.

Quand ils arrivèrent au pied du château, leur joie tomba d'un seul coup. La colline de Commarque semblait une fourmilière : des dizaines d'ouvriers s'agitaient, creusaient, fouillaient, faisaient tomber des pierres et arrachaient des arbres. Le grondement des engins de chantier faisait vibrer les murailles antiques. Charles Wells dirigeait les travaux de sa voix de stentor, consultant frénétiquement les plans qu'il tenait à la main. Un peu partout, les « petits hommes en noir », en costume et cravate inappropriés pour les lieux,

montaient et descendaient les échelles de pierre. Ils étaient aussi affairés que s'ils s'étaient trouvés à la Bourse de Wall Street.

— Manifestement, Richard Tennant a décidé de mettre les bouchées doubles, dit négligemment Marjolaine. D'ailleurs, le voici qui s'avance.

Le regard fixe et la démarche agressive, le boss semblait furieux. Sans même un bonjour, il pointa un doigt rageur vers Pierre.

— Vous, il faut que je vous parle !

Tout aussi en colère et prêt à en découdre, Pierre ouvrit brutalement la portière de sa Jeep, se contenant à grand-peine.

— Moi aussi, j'ai des choses à vous dire !

À dix mètres l'un de l'autre, sans se regarder, ils marchèrent d'un pas vigoureux vers l'Algeco, dont ils claquèrent la porte.

— Qu'est-ce que c'est que ce chamboulement ? commença Pierre. Vous ne respectez aucune des règles de déontologie du métier. Je vais vous signaler aux autorités compétentes. C'est mon chantier...

— Votre chantier ! Oubliez-vous qui vous paye ? Vous êtes par trop absent de votre travail. Toujours ailleurs, toujours à fouiner en compagnie de cette...

Il cracha ses mots :

— ... prétendue historienne qui a trompé notre vigilance.

— Celle que vous avez fait agresser à New York ?

Tennant ne pipa mot sous l'accusation.

— Nous travaillons pour le château, pour l'histoire de Commarque, dit Pierre en s'efforçant d'apaiser son ton. Vous m'avez laissé encore un mois pour faire mes preuves.

— Pour moi, elles sont faites, et je vous retire ma confiance. Mademoiselle Karadec et vous, vous passez votre temps à travailler pour vous et à nous dissimuler le fruit de vos recherches. Tout ce que vous trouvez nous appartient, et vous avec !

— Vous ne devez pas ignorer grand-chose depuis que vous avez piraté mon ordinateur et volé le chandelier.

La colère remontait. Ils en étaient au réquisitoire que personne ne cherchait à nier. Pierre sentait qu'il contenait de moins en moins sa violence, qu'il allait tout cracher à la figure de cet homme qu'il détestait.

— En effet, reprit Tennant avec un air supérieur, je vous fais surveiller depuis le début et j'ai bien fait de me méfier de vous. André Noguères était payé pour me renseigner...

— Et il est mort !

— Ce n'est pas moi que l'on soupçonne, c'est vous. Vous transpirez la haine, semblez prêt à éliminer tous ceux qui se mettent entre votre maudit château et vous. Noguères, d'abord, puis ce journaliste !

L'archéologue se retint de lui sauter à la gorge. C'était un comble ! Le criminel qui accusait l'innocent !

— Ce n'est pas moi qui fricote avec des néonazis, pas moi qui soudoie un contremaître et un gratte-papier véreux pour espionner mes employés.

Tennant hésita sur un geste de dénégation, puis laissa tomber sa main.

— Ne prenez pas cet air étonné, poursuivit l'archéologue en poussant son avantage. Je sais qui vous êtes. Il n'y a pas de fondation. Juste des malades, des nostalgiques du national-socialisme, des fous qui veulent ranimer les délires ésotériques de l'*Ahnenerbe* !

À sa grande surprise, Richard Tennant éclata d'un rire grinçant.

— Vous n'avez rien compris. Le nazisme de grand-papa, c'est fini. Le III^e Reich est bien mort. Aujourd'hui, la séparation des races se mesure par l'argent. Seul l'argent est pouvoir. Il a supplanté le politique, l'ethnique et le religieux. La race supérieure possède la finance, à foison ; les autres sont les esclaves modernes. L'argent mène le monde, tous les médias le proclament. L'ennemi marxiste est mort, lui aussi : ce n'est plus capital contre travail. Aujourd'hui, on fait de l'argent avec l'argent. Telle est la marche du monde. Le IV^e Reich aura pour mission d'éviter les erreurs démocratiques, de veiller à ce que la finance reste entre les mains de ceux qui sont aptes à gouverner. La démocratie pollue tout. Elle empêche la richesse d'aller vers sa source naturelle.

— Et c'est pour cela que vous avez besoin de croix gammées ! lui jeta Pierre, amer et sonné par ce répugnant discours.

— Cessez donc d'être obsédé par Auschwitz ! Aujourd'hui, la spéculation régit la population excédentaire. Plus besoin de se salir les mains ! Il suffit de retenir sur les marchés le blé et le riz pour faire disparaître des peuples entiers, des hommes inutiles. Ne prenez pas cet air offusqué avec moi ! Vous savez bien que tout cela est cyclique.

Les parois de l'Algeco ressemblaient soudain aux murs d'une prison, et le chantier de Commarque, à un camp de travail forcé.

— Il faut en finir avec la démocratie, acheva Tennant qui se sentait prendre l'avantage. L'heure des technocrates a sonné. Regardez la France ! N'est-elle pas déjà aux mains des énarques ?

— C'était le projet du maréchal Pétain ! lança Pierre.

— Exact. Cette vieille baderne n'avait pas tout à fait tort ! On parlait même d'une sorte de société secrète, la synarchie, qui dirigeait en douce le gouvernement de Vichy. Mais vous n'ignorez rien de tout cela, vous qui êtes franc-maçon !

Pierre blêmit, se sentant mis à nu. Les mots de son patron agissaient comme un fouet, lui redonnant force et vigueur.

— Comment savez-vous cela ?

— Nous savons tout de vous. Nous vous avons soigneusement choisi. Vous étiez l'homme de la situation. Savez-vous qu'Hitler lui-même craignait beaucoup les francs-maçons ? Et il les admirait un peu ! Il a même édifié la S.S. sur leur modèle.

Devant l'air outré de Pierre, il s'empressa d'ajouter :

— Il l'a dit à son ami Hermann Rauschning, qui le cite dans son livre. Vous pouvez vérifier ! *Ils forment une sorte d'aristocratie ecclésiastique.*

L'organisation hiérarchique et l'initiation par les symboles et par les rites, voilà ce que les francs-maçons ont inventé de dangereux et de grand, et c'est l'exemple qu'ils m'ont fourni. Ne voyez-vous pas que notre parti doit être constitué exactement comme leur secte ? Excusez-moi, je cite de mémoire. Hitler était un visionnaire du siècle à venir.

— Hitler était un fou névrosé et paranoïaque. Je connais ce texte, mais vous, vous ne comprenez rien à notre ordre. Nous essayons de faire des hommes dans la tradition de Montaigne, et non des surhommes !

— Vous vous gouvernez par les symboles. Mais ne voyez-vous pas que l'argent est *le* symbole par excellence ? Il n'est rien et il est tout, comme Dieu, oserais-je dire. Nous savons que les hommes ne se dirigent pas qu'avec de la monnaie. Nous aussi, nous connaissons le poids des signes. Hitler ne s'est-il pas fait représenter en Templier ? En messie ? Si vous nous aidez à nous emparer de l'Arche et du suaire, nous établirons sur le monde un empire de paix, où les juifs, les chrétiens et les musulmans se tiendront enfin tranquilles, obéissant à la puissance de l'argent et des affaires plutôt qu'à leurs prophètes en haillons.

Pierre secouait la tête en signe de dénégation, impuissant à endiguer la folie de son interlocuteur.

Il reconnaissait le discours des sociétés les plus dangereuses, celles qui travestissaient la vérité et la quête la plus belle de l'homme : celle de lui-même. Croyant à son approbation, l'autre continuait son délire.

— Souvenez-vous de la prédiction de Nietzsche : *J'annonce l'apparition d'une nouvelle race d'hommes, supranationale et nomade, possédant physiologiquement une faculté d'assimilation très supérieure à celle du commun des mortels.* Aujourd'hui, nous y sommes ! Les nazis l'avaient mis en œuvre et, il y a bien longtemps, l'empereur Frédéric II de Hohenstaufen avait déjà compris que rien ne doit entraver la marche de l'histoire.

Il cessa soudain son prêche, restant un instant le bras en l'air et le regard illuminé.

— Vous êtes un être supérieur, Pierre Cavaignac ! Nous le savons, ne vous le cachez pas à vous-même. Rejoignez-nous, il n'est pas trop tard ! Nous ferons votre fortune. Aidez-nous à nous emparer des symboles du Saint Empire, et nous ferons régner l'ordre sur le monde, pour les siècles à venir. Et débarrassez-vous de cette Bretonne qui n'est venue à Commarque que par intérêt personnel.

— Vous vous servez des allégories, comme une secte fanatique, pour asservir les esprits, répondit Pierre qui préférait ne pas avoir entendu la dernière phrase. Nous, nous essayons d'éveiller les consciences. Je ne suis pas de votre bord. J'aime la démocratie, malgré ses innombrables défauts, et je la défendrai contre vous, comme l'ont fait, avant moi, mes frères Churchill, Roosevelt et Brossolette contre Hitler et sa mythologie nauséabonde. Vous m'avez fort bien démontré que, malgré sa puissance, l'argent ne peut dominer

le monde. Les humains ont besoin de la force de l'esprit. Je ne vous la livrerai jamais.

— Je vous briserai !

Le regard furieux de Tennant devint cruel, injecté de sang. Sa voix était cassante comme un instrument de torture.

— Vous avez déjà brisé mon rêve d'enfance, celui du château magique de Commarque, de mon trésor imaginaire. Vous en faites une usine du mal !

— Vous savez bien pourtant que Commarque a déjà été entre nos mains.

Le boss cherchait-il encore à le rallier ou voulait-il souiller un peu plus ses souvenirs ?

— Dans les années 1930, quand le baron von Hauser...

Il s'arrêta soudain en découvrant l'étonnement de Pierre. Comprenant qu'il en avait trop dit, il balbutia :

— Oubliez ce que je viens de vous dire ! Je me trompe... Je confonds avec... Montségur... Vous savez bien, l'espion d'Hitler... Otto Rahn y a séjourné avant la guerre... Nous y organisons des cérémonies tous les ans !

Ne l'écoutant plus, Pierre partit en claquant violemment la porte, laissant son interlocuteur sur sa faim. Puis il s'arrêta et fit demi-tour. Quand il rouvrit le battant, il trouva Tennant en train de rajuster son costume, comme après un rude combat, mais avec l'air perplexe de celui qui vient de dire une connerie. Il lui envoya son poing dans la figure en hurlant :

— Ça, c'est pour les enfants affamés par les spéculateurs ignobles !

Son patron s'écroula sur le sol, le nez en sang, les lunettes brisées. Quand il referma une nouvelle fois l'huis, tout aussi violemment, Pierre pensa simultanément : Tennant est un véritable salaud, et je n'ai plus de travail.

XLVIII

Commarque, 1935

Le baron von Hauser était un personnage étrange. Généreux, bon vivant, chasseur émérite et archéologue confirmé, il avait su, en quelques mois, se faire accepter par une société périgourdine plutôt repliée sur elle-même. Il n'était pas facile d'être allemand en France, dans cette période de l'après-guerre qui avait vu mourir dans les tranchées tant de braves villageois. Les campagnes françaises, saignées à blanc, avaient bien du mal à s'en relever. L'homme était arrivé en Dordogne au milieu des années vingt et, loin de faire profil bas, avait investi toutes les sociétés savantes, tous les cercles de chasse et le club sportif de la région. Il semblait disposer d'une fortune considérable et, en ces temps de crise économique où le chômage frappait fort, sa générosité et sa propension à offrir des emplois l'avaient vite fait adopter. Richissime et titré, il n'en demeurait pas moins un homme simple et jovial qui n'hésitait pas à s'attabler avec les paysans du Périgord Noir.

— Tiens, voilà le baron ! criait-on. Il va payer sa tournée.

La prédiction se réalisait immanquablement, et chacun y allait de ses souvenirs cynégétiques. Il n'aimait rien tant que de régaler les Nemrod locaux, au cours de grands banquets arrosés de vins de Bourgogne.

— Quel pays cela ferait, une Bourgogne indépendante ! affirmait-il en remplissant les verres.

— C'est du vin de cadavres ! répondaient les amateurs de bordeaux tout en ne boudant pas leur plaisir.

Comme plusieurs de ses compatriotes, le baron Hauser s'était livré au commerce d'antiquités qu'il expédiait à pleines caisses vers les musées de Berlin ou Munich.

Les grandes découvertes préhistoriques du début du siècle avaient fait du Périgord l'équivalent de l'Égypte de Champollion. Le noble allemand ne plaignait pas plus sa peine que son argent et il participait lui-même, à grands coups de pioche, au champ de fouilles.

— Nous sommes à l'aube de gigantesques découvertes sur l'origine de l'homme, prophétisait-il au sein des sociétés savantes, où on l'écoutait avec attention. L'homme ! L'homme ! Il n'y a que ça de vrai.

Il ajoutait avec un air débonnaire :

— Je parle de l'homme blanc, naturellement, car nous ne sommes pas certains que les nègres appartiennent à l'espèce humaine.

Malgré quelques dénégations polies, la salle riait à ce qui pouvait passer pour une plaisanterie. Peu de monde remettait en cause la supériorité

apparente de la race blanche ; elle figurait même dans le petit Larousse.

Il parlait avec enthousiasme du Nord, d'un lieu mythique d'où serait issue l'espèce humaine supérieure, et ne cachait pas son appartenance à la société secrète de Thulé, une sorte de parodie germanique de la franc-maçonnerie.

— Le devoir du Nord est d'aller vers le sud, vers l'est et vers l'ouest, affirmait-il sur un ton inspiré.

Il était tombé amoureux du château de Commarque, qu'il avait découvert au cours d'une partie de chasse dans les marais.

Couvert de boue, le fusil en bandoulière et la gibecière bien garnie, il répétait à qui voulait l'entendre :

— Croyez-moi ! J'ai abattu des éléphants en Tanzanie, des tigres en Inde, mais rien, non, rien ne peut être comparé au tir d'une bécasse sous Commarque !

Le bonheur du bonhomme sut vaincre la méfiance naturelle des Périgourdiens et, au bout d'un an de procédures, de querelles de bornage, qu'il abattit à grands coups de billets de banque, il devint propriétaire des ruines somptueuses et romantiques à souhait, ainsi que des bois et des marécages qui les entouraient. Beaucoup se demandaient ce qu'il voulait en faire.

— Vous savez mon rêve le plus fou ? disait-il aux membres de la société musicale sarladaise esbaudis. Je voudrais faire jouer *Parsifal* au milieu des marais de Commarque. Quel théâtre de nature ! Imaginez un peu : Laussel en château du Graal, la cité d'Amfortas, le roi méhaigné, et les vestiges de Commarque en repaire de Klingsor, de la belle Kundry, cette « houri d'enfer », comme le dit Wagner, et de ses filles-fleurs !

Le public, fasciné, l'écoutait et attendait la suite comme des enfants, le père Noël, tandis qu'il continuait à commenter son songe magnifique.

— Parsifal pourrait errer entre les aulnes, les étangs et les trous d'eau, véritable forêt du Graal. Je l'entends chanter de sa voix forte l'errance du chevalier arien en marche vers sa mère patrie.

Il entonna une mélodie rauque et triste de sa voix de baryton.

— Pardonnez ma présomption, je ne puis jouer *Parsifal*. Mon timbre me condamne à n'être que Klingsor, l'homme noble qui fut chassé du château sacré. Songez un instant à la morale sublime de cet opéra d'une étonnante modernité : nous sommes par-delà le bien et le mal. Ce qui était mal devient le bien.

Son projet fut pris au sérieux. Nul obstacle technique ne semblait pouvoir l'arrêter, pas même l'installation de ponts de bois par-dessus les marigots insalubres et dangereux.

Il buta pourtant sur un écueil imprévisible : le propriétaire de Laussel, le jeune Éric Van Leude, opposa un refus catégorique à l'utilisation ou à la vente du bien dont il venait d'hériter.

— Les Flamands sont des Germains. Nous sommes de même sang et de même intérêt, argumenta le baron. Puisque vous vous opposez à mon projet

d'achat, acceptez de réunir nos deux châteaux en un seul domaine. Je vous laisserai la jouissance de votre demeure ancestrale, et vous y gagnerez en confort. Votre défunt père m'avait pourtant laissé espérer...

Éric Van Leude resta inflexible :

— J'ai pour mission de préserver intact le patrimoine que j'ai reçu de mes ancêtres. Vous avez de beaux projets, et je puis vous dire que je partage certaines de vos opinions. N'insistez pas, vous me désobligeriez.

Le baron se retira en pestant contre ces junkers à l'ancienne, qui ne comprenaient rien à l'Allemagne nouvelle.

XLIX

Commarque, 1935

Nullement découragé par cet échec, Rudolph von Hauser entreprit une politique de grands travaux sur sa propriété. Des ouvriers furent envoyés parmi les broussailles et les ronces qui envahissaient chaque mètre carré du domaine. Les paysans voisins virent passer une chenillette qui évacuait des tombereaux de pierres, ce qui ne manqua pas d'éveiller la curiosité des archéologues et autres membres de la société préhistorique. Le baron se défendit d'effectuer la moindre fouille clandestine.

— J'aime trop la sauvagerie du site pour vouloir le transformer, au risque de détruire son romantisme naturel, affirma-t-il. J'ai juste prélevé quelques blocs taillés pour ériger, à proximité, un bâtiment néogothique où je pourrai jouer les Louis II de Bavière.

Personne ne s'inquiéta plus de sa bizarrerie, pas plus que de la nombreuse correspondance, écrite en lettres codées, qu'il expédiait en Allemagne chaque semaine.

Ami personnel d'Hermann Goering, Rudolph von Hauser était un nazi de la première heure. La société de Thulé défendait la pureté raciale de l'homme nordique et la croyance messianique en l'être providentiel qui viendrait bâtir, par la force et le sang, un monde neuf sur les ruines de l'ancien. Elle avait porté en son sein le projet nazi depuis le début du siècle. Ses dirigeants connaissaient le pouvoir des rites et des symboles sur les peuples crédules. Ils rêvaient d'un parti politique qui serait en même temps une secte religieuse. Il fallait arrêter cette tendance néfaste vers la démocratie égalitariste qui prenait les élites en otage. L'inversion des rites ! Telle était leur solution. Ils avaient inventé la croix gammée qui tournait en sens inverse de l'ordre des choses, qui contrariait le cosmos. Les rares individus qui devinaient leur complot dangereux parlaient d'un ésotérisme nazi, d'une franc-maçonnerie « de la main gauche », et c'était bien de cela qu'il s'agissait. Il fallait porter à son comble le mal présent pour faire émerger un monde nouveau. Ils n'étaient pas des conservateurs, comme le croyaient leurs adversaires, mais des révolutionnaires.

Von Hauser et ses amis s'y entendaient en matière de captation d'héritage. Transformée par leurs soins, l'histoire de l'Allemagne prenait des tournures différentes. Ils adulaient Frédéric II, ce héros blond, grand guerrier et roi du monde qui, dans leurs livres et leurs journaux, devenait le prototype de l'Aryen de race supérieure. De son projet d'unir le monde et les religions sous sa main bienveillante, ils ne conservaient que l'instinct de domination et l'absence de scrupules, arguant de l'élimination des êtres inférieurs.

— Si l'empereur a parlé de son amour pour les chrétiens et les musulmans, il n'a jamais cité les juifs, prétendait von Hauser lors de ses conférences savantes.

Dans l'esprit malade des sociétaires de Thulé, le Saint Empire ne pouvait être qu'un lieu nietzschéen d'affrontement de forces contraires où seuls survivraient les plus forts.

Ce nouvel empire, ce IIIe Reich qui devait régner sur l'univers pour mille ans, avait trouvé son messie. C'est bien ainsi que se faisait appeler leur Führer dans les écoles allemandes.

— L'œuvre que Jésus-Christ n'a pu accomplir, moi, Adolf Hitler, je l'accomplirai ! hurlait-il devant les foules en liesse.

Von Hauser souriait en pensant à Hitler. Il le méprisait volontiers, comme tous les membres de la société de Thulé qui avaient, autrefois, refusé sa candidature. Hitler était leur chose, leur créature. Le peuple allemand, désabusé et trahi, avait besoin de croire en un des siens, un ancien combattant doté d'un pouvoir magnétique. Ils avaient ouvert la main et lâché ce golem sur le monde. Hitler était un médium qui incarnait à merveille les grands mythes occidentaux. Il était le Christ aryen qui substituait la violence à l'amour, le chevalier du Graal, le teutonique, le Templier partant en croisade contre la modernité et les sous-hommes.

Il était le roi caché, Barberousse ou Frédéric II, dont le réveil allait sauver la société des hommes. Car il fallait dépasser les frontières de la vieille Europe. Déjà, Hitler s'annonçait comme l'imam caché des chiïtes, celui qui établirait la supériorité de l'islam sur les autres religions. Il fallait aller plus loin. Ils avaient des contacts en Chine, au Tibet, au Japon. Le nazisme se voulait l'incarnation du Saint Empire, et ses membres citaient abondamment Frédéric de Hohenstaufen, dont le IIIe Reich prétendait continuer l'œuvre.

— S'il faut en croire la prédiction, le roi de l'univers devra être le plus humble de tous, disait le baron. Gageons qu'un petit caporal fera l'affaire.

Dès 1926, von Hauser s'était associé avec Heinrich Himmler, celui qui se faisait représenter sous les traits d'Henri Ier l'Oiseleur, le fondateur du Saint Empire romain germanique, pour créer les prémices de la S.S. Le baron arrivait à peine à faire sourire son sinistre complice en lui indiquant que les runes germaniques étaient aussi les initiales du Saint-Sépulcre.

Ils voulaient établir un nouvel ordre chevaleresque, une élite qui incarnerait les règles même du nazisme. L'ordre noir avait besoin de lieux secrets et magiques pour y pratiquer ses cruels rites initiatiques.

Ainsi naîtrait l'homme nouveau, un homme qui n'aurait peur de rien, surtout pas de la souffrance des autres.

— Trempez-vous toujours dans le sang des impurs, disait Himmler. Vous vous purifiez et vous garantissez le rétablissement de l'équilibre racial indispensable à celui du monde. Ainsi, vous continuez la marche des chevaliers.

Tel Siegfried rendu invulnérable par le sang du dragon, les membres de la

S.S. étaient invités à peindre en rouge leurs corps et leurs vêtements avec celui des juifs, des communistes et des races inférieures.

La formation des S.S. était d'une atroce dureté. Ils combattaient à mains nues des chiens féroces, marchaient avec une grenade dégoupillée sur leur casque, devaient, en quatre-vingts secondes, s'enterrer dans le sol devant une ligne de panzers qui avançait inexorablement. Tout manquement était puni de mort.

Au bout d'une série d'épreuves physiques et intellectuelles sévères, les jeunes soldats étaient introduits dans un des *Ordensburgen*, des châteaux appartenant à l'ordre noir. Torse nu, ils prêtaient serment de fidélité à Hitler sous deux épées croisées au-dessus de leur tête.

Le premier *Ordensburg* avait été fondé en 1934 à Paderborn, en Westphalie. Quatre autres avaient suivi en Prusse-Orientale, en Bavière et dans l'Eifel. Les membres de l'ordre du Sang pouvaient y venir pour des stages de méditation et de formation spirituelle. Ils s'y mariaient selon des rites ancestraux, y pratiquaient des cultures aryennes et néo-païennes.

Himmler avait pour projet de créer un État S.S. indépendant, la Bourgogne, qui intégrerait aussi la Suisse romande, la Picardie, la Champagne, la Franche-Comté, le Hainaut et le Luxembourg. Ce devait être un pays modèle, même pour les Allemands.

Von Hauser lui démontra l'intérêt qu'il y avait à posséder un *Ordensburg* en France pour pouvoir extradier de ce pays latin et décadent les êtres encore dotés de la pureté raciale suffisante. Ainsi, une élite française pourrait accepter le détachement d'une partie du territoire national pour intégrer un projet plus vaste encore. Commarque fut choisi de préférence à Montségur. Von Hauser n'eut aucun mal à démontrer ses qualités de château du Graal et les mystères qu'il semblait receler, susceptibles d'étendre encore la domination nazie. Pour des raisons de confort, ils renoncèrent à la restauration des ruines et décidèrent l'érection d'un castel néogothique à proximité.

— Commarque va nous livrer les éléments-clés du symbolisme du Saint Empire, avait dit von Hauser à Himmler. Quand nous serons en possession de l'Arche d'Alliance et du dernier vêtement du Christ, le pouvoir des juifs et des chrétiens s'effondrera de lui-même, et nous serons les maîtres du monde.

— Pour le suaire, avait répondu Himmler, nous pourrions toujours utiliser celui que Frédéric II a fait fabriquer. Il paraît qu'il a fait écorcher un juif pour cela. L'Église le conserve pieusement à Turin, et Mussolini est notre allié. Mais il nous faut l'Arche ! Avec elle, nous deviendrons la parole de Dieu, de tous les dieux.

— Nous ne sommes pas les seuls à chercher. Nos espions aux États-Unis nous rapportent un regain d'activité chez les francs-maçons autour du thème du Saint Empire. Vous savez combien ils sont puissants dans ce pays.

— La plupart sont des ignorants, et leur ordre est aux mains des juifs. Nous détruirons tous les francs-maçons quand nous serons en mesure de le faire. Mais nous avons entendu parler d'une société secrète, les Compagnons du

saint dormant, qui préparerait à nouveau l'avènement du « plus humble de tous ». Nous n'avons pu identifier ni leurs membres ni leur chef.

— De quels pouvoirs symboliques peuvent-ils disposer ? Nous avons Barberousse, le roi caché, et Frédéric II, celui qui est mort et pourtant vit encore, pour rappeler la grandeur éternelle de l'Allemagne.

— S'ils parvenaient à s'emparer avant nous de l'Arche et du suaire, ils régneraient sur nous.

Retardé par le refus du hobereau flamand qui lui servait de voisin, von Hauser eut beau remuer des mètres cubes de terre, soulever des centaines de tonnes de rochers, décrypter les archives jusqu'à s'en abîmer les yeux, il ne trouva rien.

L

Sarlat, le 9 octobre 2000

En sortant de son entretien vigoureux avec Richard Tennant, Pierre prit Marjolaine par le bras et l'entraîna vers son véhicule.

— Où allons-nous ? demanda-t-elle, inquiète de la mine furieuse de son compagnon.

— À Sarlat, chez Raymond Senestre. Ce vieux renard en sait beaucoup plus qu'il ne veut le dire. Il va bien falloir qu'il crache le morceau.

Ils trouvèrent le vénérable dans son bureau obscur, un verre d'alcool à la main, devant une partie d'échecs inachevée. Le vieil homme jouait souvent contre lui-même, à défaut de trouver des adversaires à sa mesure.

— Qui est le baron von Hauser ? demanda Pierre sèchement.

Senestre blêmit en entendant ce nom, mais ne leva pas les yeux de sur son échiquier. Il déplaça une pièce sur le plateau en annonçant simplement :

— Mat !

— Tu as passé toutes les années 1930 et 40 en Périgord. Tu as été résistant dès la défaite de mai et tu as travaillé pour les services secrets britanniques. Ne me dis pas que tu ignores de qui il s'agit !

— Je ne le conteste pas. Tout cela est si vieux... et si terrible ! Je ne sais pas s'il est bon pour toi de remuer ce passé, dit-il en s'adressant à Marjolaine.

— Je suis prête à tout entendre, répondit la jeune femme. C'est important pour moi. Je ne suis venue en Dordogne que pour cela.

— Vous me parliez de Templiers, du Moyen-Âge, rechigna Senestre. Nous étions bien loin des S.S. et des nazis. J'ai prêté serment de me taire, et vous savez combien un serment compte pour un franc-maçon.

Il réfléchit encore, conversa avec sa conscience.

— Mais l'heure est venue de répondre aux questions.

— Que s'est-il passé à Commarque pendant la guerre ?

Le vénérable se leva et leur servit à boire, retardant le début d'une confession qui lui était visiblement pénible. Enfin, il s'assit face à eux et entama son récit.

— J'avais pour mission de surveiller les agissements de von Hauser, précisa-t-il après avoir raconté les circonstances qui avaient fait du baron allemand un résident périgourdin. En bon franc-maçon, Churchill se méfiait des délires mythologiques de Himmler et de ses sbires. Malgré son air sympathique, von Hauser était un des pires salopards qui soient, un des membres de la société de Thulé qui avaient élaboré la doctrine nazie. Profitant de la naïveté des Périgourdins, il avait pu mettre la main sur Commarque. C'était devenu un de leurs fiefs, un « château de l'ordre », comme ils disaient.

Nous ne savions pas ce qu'ils cherchaient exactement. Commarque était devenu un vaste champ de fouilles, un chantier satanique, encadré par la S.S. Heureusement, la Résistance, très active dans la région, a pu retarder les travaux. Attaques, sabotages, nous venions par les marécages, comme des ombres, frappions vite, puis disparaissions dans une nature hostile, où ils n'osaient nous poursuivre.

Soudain frappé par une idée saugrenue qui, pourtant, lui parut évidente, Pierre l'interrompit :

— Alors, le fantôme du marais, celui qui s'en est pris à mon travail et à mes machines, le vampire qui chante ! C'était toi ?

— J'ai passé l'âge de courir les bois ! Je ne suis pas non plus un assassin qui exécuterait un contremaître ou un journaliste, même s'ils renseignaient des néonazis. Nous ne sommes plus en guerre, bien qu'il ne faille pas sous-estimer le danger que représentent ces gens-là. Rassure-toi ! Je n'ai rien à voir avec les événements d'aujourd'hui.

Pierre l'imaginait, avec ses rhumatismes, crapahutant sur les murailles, pour saboter le bulldozer !

— Continue, le supplia Marjolaine, qui n'en pouvait plus d'attendre l'apparition de son grand-père dans cette histoire.

— Les nazis sont devenus fous furieux. Ils avaient pensé trouver dans le pays de l'homme riche de tant de merveilles créées par des êtres qu'ils croyaient supérieurs, le laboratoire idéal pour leurs délires racistes. Et voilà qu'ils s'engluaient dans une « petite Russie », harcelés par des « terroristes ».

— Parle-nous d'Yves Karadec, le coupa Pierre, gagné par l'impatience de Marjolaine.

Le vieil homme se servit un nouveau verre de whisky pour se donner du courage. Cela faisait longtemps qu'il abusait du Lagavulin pur malt de seize ans d'âge.

— Je vous l'ai déjà dit : il était chargé par les Américains de la même mission que moi. Nous en avons mené, des commandos, dans les bois de Commarque ! Combien de fois avons-nous manqué d'être engloutis par les pièges de boue ? Ou abattus par les Allemands ? Il m'a sauvé la vie, un jour que nous étions encerclés : j'étais blessé et il m'a porté sur son dos pendant des kilomètres, sans défaillir... Et moi je n'ai pas pu le sauver, ni lui ni son épouse.

Il laissa planer un silence. Marjolaine avait pris entre ses mains la photo jaunie où les deux hommes se tenaient par l'épaule, l'air martial. Raymond reprit le cours de son histoire. Il ne fallait pas brûler les étapes.

— Yves était particulièrement bien renseigné. Nous avions des contacts avec le mouvement de résistance maçonnique *Patriam Recuperare*, mais lui paraissait avoir des sources plus élevées. C'est lui qui, le premier, nous a alertés sur l'objet que cherchaient les nazis, une sorte de Saint-Graal, disait-il, un trésor caché dans les ruines et qu'ils ne devaient absolument pas trouver. Nous les avons harcelés jour et nuit. Ils n'osaient plus s'aventurer dans les

bois. C'était une guerre qui avait des allures de jeu, un jeu barbare avec la mort.

— Dis-moi comment mon grand-père a été arrêté, fit Marjolaine d'une voix étranglée.

L'approche du dénouement tragique la terrifiait.

Raymond fit une nouvelle pause. Le plus difficile restait à dire. Il lui semblait que la pièce sombre où ils se trouvaient se peuplait progressivement de fantômes, des âmes des amis disparus.

— Tout a changé au début de 1944, quand von Hauser, qui était plus archéologue que militaire, s'est vu coiffé par un officier S.S. Nul n'a jamais su d'où il venait, ni connu sa véritable identité. Il se faisait appeler le « capitaine du Saint-Graal », répétant à plusieurs reprises que son nom avait à voir avec la forme originelle de l'objet sacré. C'était un fou dangereux, un psychopathe cruel et intelligent. Il a relancé les fouilles à Commarque, faisant effectuer les travaux les plus pénibles par des esclaves, des victimes que nous ne pouvions pas tuer, bien évidemment. Von Hauser a été relégué au second plan. La forêt autour de Commarque était parcourue par des soldats en uniformes noirs et des agents de la Gestapo. Le site devenait inaccessible. J'avais suggéré à Yves que nous nous retirions quelque temps, en attendant le débarquement annoncé. Mais il ne voulait rien entendre... Sacrée tête de Breton ! Il disait que les Allemands pouvaient encore mettre la main sur une arme secrète, une force spirituelle devant laquelle les Alliés s'inclineraient.

Marjolaine redoutait maintenant d'entendre la suite qu'elle devinait terrible.

— A-t-il été... dénoncé ?

Les mots pouvaient à peine franchir ses lèvres.

— Oui. Les Allemands avaient promis une forte récompense pour sa capture. Nous avons exécuté le traître... Mais, pour ton grand-père, il était trop tard. Le capitaine du Saint-Graal est venu chez vous. Yves a été interrogé et torturé devant sa femme et son fils. Il n'a rien voulu dire. Alors, le S.S. a tué ta grand-mère et menacé d'exécuter l'enfant...

Marjolaine gémit en découvrant cette horreur absolue que personne ne lui avait jamais révélée.

La mort de ses grands-parents, la terrible souffrance de son père la frappaient au plus profond de sa chair. Raymond attendit qu'elle fût calmée pour achever.

— Yves Karadec n'a rien dit... Alors, le capitaine, furieux, l'a tué d'une balle dans la tête. Nous sommes arrivés trop tard. Nous n'avons pas osé attaquer une troupe nombreuse et bien armée. Nous avons laissé faire... Je n'ai pu que récupérer un enfant fou de terreur et de chagrin... Ton père.

— Et il s'est suicidé quand j'avais seize ans ! cria la jeune femme en éclatant en sanglots.

Pierre la tint serrée contre lui tandis qu'elle inondait son épaule de ses

larmes.

— Pourquoi cette histoire est-elle restée cachée après la guerre ? demanda Pierre, choqué par le silence coupable du Périgourdin pendant tant d'années.

— Tout le monde avait un peu honte. Nous, de ne pas être intervenus, les gens d'ici, d'avoir vendu le château à un nazi. Von Hauser s'était suicidé en 1945 en apprenant la mort d'Hitler. Des instructions sont venues d'en haut : il fallait laisser tomber cette affaire. Alors, on a obéi, par lassitude ou par lâcheté. La guerre était finie ; tout le monde avait envie de passer à autre chose, d'aller de l'avant. Le bâtiment néogothique a été rasé, et les ruines, rendues à leur imbroglio de propriétaires indéterminés, sont retournées à la nature sauvage. J'ai mis des années à y revenir, et jamais sans angoisse. La porte s'est refermée sur le mystère, mais je reste persuadé qu'Yves en savait beaucoup plus qu'il n'a voulu le dire. À moins qu'il n'ait pu transmettre quelque chose à sa famille ?

Marjolaine ne répondit pas, gardant un silence boudeur.

— Qu'est devenu le capitaine du Saint-Graal ? A-t-il été jugé ? demanda l'archéologue.

— Il a disparu comme il était venu, comme un génie maléfique ! J'aurais aimé lui faire payer ses crimes. Il s'est perdu dans la pagaille de la débâcle allemande. On n'a même jamais su son nom. On le disait d'origine française. Peut-être un protestant émigré...

Pierre réfléchissait à haute voix, lâchant la bride à son imagination.

— Qu'a-t-il bien pu vouloir dire en s'identifiant au Graal ? Pour un nazi, c'est quoi ? La pureté ethnique ? Il a parlé de son nom, de la coupe originelle ? Dans quel délire mystique s'était-il perdu ?

Marjolaine leva la tête. Elle ne pleurait plus, et ses yeux brillaient intensément.

— Les premiers écrits sur le Graal ne parlent pas d'une coupe, mais d'un plat, dit-elle d'une voix dure. En vieux français, on le nomme *vaissel*.

— Et alors ?

— *Vaissel* ou... *Vassal*. C'est bien ainsi que se nommaient les seigneurs de Laussel, les ennemis mortels des Templiers ? Amaury de Vassal, tel est bien le nom du sénéchal du Périgord qui mourut foudroyé au sommet du donjon de Commarque ?

— Tu crois que... ? Bon Dieu ! Ce serait le descendant des Vassal qui aurait tué ton grand-père ? Mais on a perdu leurs traces depuis longtemps.

— Pas si sûr ! Ils sont près de nous, tout près. Sais-tu comment on dit *vassal* en flamand, comme en allemand ?

— ...

— Leude... Van Leude !

LI

Sarlat, le 9 octobre ; Laussel, le 10 octobre 2000

Malgré son embonpoint, et l'arthrose qui l'accablait, Raymond Senestre avait sauté sur ses pieds en entendant le nom prononcé par la jeune femme.

— Van Leude... Le propriétaire de Laussel ! Le salaud est resté caché chez lui, tandis qu'on le traquait à travers l'Europe. Je veux le tuer de mes mains !

— C'est mon affaire ! le coupa Marjolaine. J'ai passé des années aux États-Unis à refaire l'itinéraire historique et spirituel de mon grand-père sans jamais oser m'approcher du lieu de son martyre. Quand le chantier de fouilles a été ouvert par cette association de néonazis, j'ai pu me faire embaucher pour découvrir la vérité. Sans ton aide, et surtout sans celle de Pierre, je n'y serais jamais parvenue. À présent, je vais me rendre à Laussel. Nous avons vu Éric Van Leude, alias le capitaine du Saint-Graal. Il semble complètement gâteux. Mais il doit payer pour ses crimes.

— Tu ne veux pas le tuer, quand même ! s'exclama l'archéologue.

— Je veux qu'il me dise tout avant de le livrer à la police.

— Je t'accompagnerai, quoi que tu dises ! lui lança son compagnon. Il n'est pas question que tu te lances seule dans cette aventure dangereuse. Il y a déjà eu assez de victimes.

— Je ne serai qu'un poids mort auprès de vous, dit tristement le vieil homme en marchant péniblement vers son bureau.

Il ouvrit un tiroir et en sortit un revolver d'ordonnance.

— C'est un Colt 9 mm. Il m'a fidèlement servi pendant la guerre et il est encore en parfait état. Prends-le !

Pierre n'aimait pas les armes. Néanmoins, il glissa le lourd objet dans la poche de son manteau.

Les deux amis passèrent une nuit blanche à discuter du sort qu'ils devaient réserver à Van Leude, à imaginer ses réactions et les menaces qui pesaient sur eux. Ils quittèrent Sarlat au petit matin. Une demi-heure plus tard, l'archéologue dissimulait sa Jeep dans un chemin forestier à un kilomètre de Laussel.

— Il vaut mieux qu'il ne nous voie pas arriver, dit-il à Marjolaine.

— Je voudrais le voir en tête-à-tête, sans sa fille ni ses petits-enfants. Je suis sûre qu'ils sont tous complices.

— Tu as raison. Lors de notre premier entretien, Emma nous a dit qu'il ne comprenait pas le français. C'est manifestement faux.

Ils progressaient, tout en parlant, à travers un petit bois clair qui bordait le marais. Ils avaient relégué au second plan leur chasse au trésor. Les idées de justice et de vengeance s'entrechoquaient dans leurs têtes. Ils marchaient

lentement, attentifs à ne pas faire craquer les feuilles mortes sous leurs pieds. En vue du château, ils s'arrêtèrent et baissèrent la voix.

À quelques pas s'ouvrait une allée qui menait au portail. Ils aperçurent quelques silhouettes qui passaient devant les fenêtres. Comme ils avaient du temps devant eux, ils décidèrent de ne pas agir tant qu'ils n'auraient pas dénombré les occupants de la place.

Au bout d'une demi-heure, un bruit de moteur se fit entendre. Quelques minutes plus tard, ils virent passer une petite automobile. Emma Van Leude conduisait, sa fille auprès d'elle.

— Nous sommes samedi. Elles vont au marché. La voie est libre.

— Et Frédéric, le fils ?

— Ce n'est pas ce débile qui va nous retarder.

Ils avancèrent à pas de loup, poussèrent une porte vitrée. Personne ne s'opposa à leur marche, et aucune alarme ne retentit. Un bruit de musique les attira vers le salon. Assis dans son fauteuil d'infirme, Éric Van Leude écoutait du Wagner. La porte grinça légèrement quand ils la poussèrent.

— C'est toi, Frédéric ? cria le vieillard dans un français sans accent.

— Je vois que vous parlez parfaitement notre langue, monsieur Van Leude, dit Pierre en s'avancant en pleine lumière. Ou plutôt devrais-je dire : capitaine de Vassal, ou du Saint-Graal, si je ne me trompe pas.

Éric Van Leude tourna vers eux un regard de tortue, où ils ne purent lire le moindre étonnement.

— Colonel de Vassal, s'il vous plaît. J'ai gagné mes galons contre les communistes, sur le front de l'est.

— Vous vous êtes surtout illustré dans la torture de Français. Vous souvenez-vous de l'assassinat d'Yves et Marie Karadec, mes grands-parents ?

Marjolaine s'était placée résolument devant son ami, au premier rang sur la scène.

— Tiens, tiens ! Mademoiselle Karadec ! Vous ressemblez étonnamment à votre grand-père, l'homme que les Américains avaient envoyé pour me voler mon trésor, l'homme qui en savait beaucoup trop sur Commarque.

La conversation prenait un ton surréaliste, presque mondain. Les trois protagonistes avaient le sentiment d'honorer un très vieux rendez-vous.

— Nous avons beaucoup de choses à nous dire, et je dois pouvoir répondre à vos questions, affirma le vieux nazi.

— Que venez-vous faire dans ce drame ? répliqua Pierre qui restait sur ses gardes tout en commençant à être gagné par l'étrange aménité ambiante.

Il s'attendait à des menaces et s'apprêtait à recevoir un cours d'histoire.

— Nous étions plongés dans un jeu de piste qui remontait au Moyen-Âge, et vous apparaissez. Flamand, Allemand, Français, qui êtes-vous ?

— C'est un long récit. Je crois qu'il dépasse votre entendement. Nous, les Vassal, sommes les héritiers d'un très ancien secret qui remonte à plusieurs siècles et qui a opposé ma famille aux Templiers. Un secret... inestimable.

— Vous voulez parler de l'Arche d'Alliance et du suaire du Christ que les

chevaliers au blanc manteau avaient cachés en Périgord et, plus exactement, à Commarque ?

Une lueur de surprise traversa le regard délavé d'Éric Van Leude.

— Je ne vous croyais pas si avancés dans vos recherches... Vous êtes étonnants. Vous ne pouvez ignorer que ces deux objets réunis donnent le pouvoir de gouverner le monde. Les chevaliers du Temple nous les avaient volés... et ils ont été détruits. Ce secret nous appartient ! Même Adolf Hitler n'a pas pu s'en emparer. Je l'en ai empêché, lui et ses sbires. Ils ont cherché dans la mauvaise direction... comme pour la bombe atomique !

Il éclata d'un rire de dément avant de poursuivre :

— Le pouvoir des Vassal est plus ancien que le III^e Reich ! Tous ceux qui ont voulu nous nuire l'ont payé de leur vie.

— Je crois que vous mentez, intervint Marjolaine. Si vous possédiez un tel trésor, vous n'auriez pas manqué d'en user.

— Le temps n'est pas encore venu. Quelques siècles ne sont rien pour nous. Nous sommes si vieux !

— Pourquoi avoir endossé l'uniforme nazi, si vous ne souteniez pas Hitler ?

— J'approuve ses théories, mais il n'était pas le plus humble de tous. Mais vous savez cela aussi bien que moi, mademoiselle Karadec.

Marjolaine pâlit, se troubla, ne sachant que répondre.

— Que voulez-vous dire ?

— Votre grand-père était bien instruit sur le sujet.

— Je ne l'ai pas connu... et pour cause, balbutia-t-elle.

— Lui et moi étions rivaux dans cette quête du Saint-Graal.

Et c'est pour cela que vous l'avez tué, que vous avez massacré ma famille, espèce de salaud ! éclata la jeune femme.

Le vieillard n'avait pas réagi d'un pouce à l'insulte. Il restait froid, les yeux vides, comme s'il vivait dans le passé.

— D'ailleurs, cela suffit. Nous en savons assez, cracha Marjolaine. Nous allons téléphoner à l'inspecteur Laborde. Il sera heureux de coffrer un criminel tel que vous. Ce sera le couronnement de sa carrière.

Le regard de glace d'Éric Van Leude se fit plus dur.

— Je vous demande encore un instant, dit-il en faisant rouler son fauteuil vers son bureau. Je possède des documents sur votre grand-père qui vous intéresseront.

Il ouvrit le panneau de bois, puis se retourna : sa main droite tenait un Luger menaçant.

— Je n'ai jamais capitulé, jamais rendu les armes. Vous savez beaucoup trop de choses. Je ne puis vous laisser repartir.

Malgré le danger, Pierre sentit qu'il commençait à bouillir de colère. Ce déchet de la monstrosité nazie n'allait pas les mettre en échec. Imperceptiblement, il se plaça devant Marjolaine.

— Les nazillons de la fondation, qui prétendent diriger mes gestes, ne sont

que des pantins ridicules. Ils vous servent bien mal, dit-il pour faire durer la conversation et retarder l'échéance fatale.

— Vous faites fausse route. Ils ne sont en rien mes complices, mais plutôt mes ennemis.

Pierre marqua le coup, visiblement surpris.

— Ce ne sont pas eux qui tuent sur mon chantier ? Mais alors, que prétendez-vous contrôler ? Vous êtes infirme dans ce fauteuil, cloué par l'âge, et tout aussi paralysé par la folie de votre petit-fils.

— Cela fait des générations que les Vassal se débrouillent fort bien entre eux. Frédéric sera tout à fait apte à faire disparaître vos corps. D'ailleurs, je vais l'appeler. Je suis très satisfait de la tournure qu'a prise cette conversation. Vous êtes des victimes fort convenables. Je n'en attendais pas moins d'une personne issue de la lignée de mademoiselle Karadec.

Un coup de feu retentit avant qu'Éric Van Leude ait pu tendre la main vers la sonnette. Un trou rond, d'où jaillissait du sang, s'était ouvert sur le front de l'ancien officier S.S.

Pierre se retourna, blême. Marjolaine tenait une arme à la main. Un peu de fumée s'échappait de son canon court.

— C'était le pistolet de mon grand-père dans la Résistance. Un vieux Ruby de la guerre d'Espagne qui risquait à tout moment d'exploser, disait mon père. C'est avec cette arme qu'il s'est suicidé. À présent, la vengeance est accomplie, acheva-t-elle en lâchant l'objet délictueux.

Pierre s'étonnait de leur calme, à tous deux. Il ramassa le pistolet et la douille, comme faisaient les criminels au cinéma, et prit la jeune femme dans ses bras.

— Partons vite avant qu'il ne vienne quelqu'un.

LII

Commarque, le 12 octobre 2000

Les deux amis avaient discrètement regagné le domicile sarladais de Raymond Senestre. Le vénérable s'était chargé de faire disparaître l'arme du crime. Marjolaine l'abandonna sans regrets.

— Je n'en ai plus besoin ; elle a fait son œuvre. À présent, ce n'est plus qu'une mécanique de mort liée à de mauvais souvenirs, dit-elle avec un sang-froid qui étonnait les deux hommes.

Elle paraissait apaisée, nullement inquiète des conséquences de son geste. Un nouvel appétit de vivre l'habitait. Elle incitait ses compagnons à poursuivre l'aventure.

— Dommage que nous n'ayons pas eu le temps de fouiller le château. Nous aurions sûrement découvert des documents importants.

— Tu ne veux tout de même pas retourner à Laussel ?

— Pourquoi pas ? La disparition de ce porc semble passer inaperçue.

En effet, deux jours après la mort d'Éric Van Leude, personne ne semblait avoir prévenu la police. Les journaux restaient muets sur son décès.

— J'aurais déjà dû recevoir la visite de l'inspecteur Laborde, dit Pierre. Au moindre vol de cacahouètes, il me met en garde à vue.

— La famille de Vassal a dû jeter le corps dans le marais, ce qui prouve bien leur complicité dans cette affaire. Après tout, il n'a eu que ce qu'il méritait, conclut Marjolaine en guise d'oraison funèbre.

La mort de l'officier nazi avait décuplé leur ardeur de chercheurs. Rien n'était résolu : où étaient donc cachés l'Arche et le suaire ? Qui avait perpétré les assassinats sur le chantier ? Le vieillard impotent ne pouvait en être l'auteur. Fallait-il le croire quand il affirmait que la fondation était son adversaire et laissait entendre qu'il avait trouvé le trésor ? Pierre s'était plongé dans la lecture de vieux documents concernant Commarque.

— Je crois que nous allons devoir retourner dans les ruines, dit l'archéologue.

— Pour nous jeter dans la gueule du loup ?

— Non, pour vérifier ce que je viens de découvrir.

Marjolaine se précipita vers lui, regardant avidement le papier.

— La plupart des archives concernant les Templiers sont des actes d'achat et de vente ou les minutes de leur procès. Ça n'a vraiment rien d'ésotérique ! La dernière action du commandeur de Commarque, Galaad de Tyr, peu de temps avant l'arrestation de ses frères, a été de faire exécuter une nouvelle voûte pour la chapelle castrale. Il a donné des instructions précises et payé les travaux d'avance, et en or.

— En effet, tant d'empressement et de précisions cachent sûrement quelque chose. Mais comment comptes-tu t'introduire sur le site ? Nous sommes persona non grata à présent.

— Nous passerons de nuit. Les gardiens sont peu nombreux.

Ils s'équipèrent de légers sacs à dos garnis du nécessaire de survie de l'apprenti explorateur. Marjolaine insista pour que Pierre emporte le revolver que leur avait laissé Raymond Senestre.

— Cela peut toujours servir. Nous n'avons pas affaire à des enfants de chœur.

Prudents, ils dissimulèrent leur véhicule à plusieurs kilomètres de Commarque, sur le versant opposé de la colline, et entreprirent une marche nocturne à travers les bois. Pierre connaissait parfaitement les lieux, la lune était pleine et ils n'avaient pas besoin d'autre lumière.

— C'est incroyable le bruit qu'il peut y avoir, la nuit, en forêt, dit la jeune femme.

Plus habituée à la rumeur des grandes villes, elle tressaillait aux craquements des branches qui bougeaient au vent, se frottant les unes contre les autres, comme les mâts de bateaux au mouillage, s'inquiétait du pas régulier d'un homme invisible qui marchait auprès d'eux... et qui était celui d'un crapaud.

— Qu'est-ce que c'est ? cria-t-elle presque en entendant un hurlement sinistre. Un loup ?

— Ce n'est qu'un renard. Je vois bien que tu es une citadine, se moqua-t-il.

Ils arrivèrent en vue des ruines, dont la silhouette se détachait sur le ciel étoilé. La cabane du garde était éclairée.

— Attention ! Ils ont placé des rondes, chuchota Pierre en obligeant Marjolaine à s'accroupir dans les fougères.

Deux hommes armés de fusils passèrent près d'eux. Ils distinguèrent la leur rouge d'une cigarette.

— Maudite lune ! Elle va nous faire repérer.

— On pourrait passer par le souterrain ?

— Il est sûrement gardé, lui aussi.

Ils entreprirent résolument la périlleuse ascension du fort troglodytique, utilisant des marches à peine visibles, d'aspect antédiluvien, des « échelles de fées », disait-on autrefois. Ils traversèrent le réseau de grottes vide de tout occupant, rampèrent à travers le village dévasté et pénétrèrent enfin dans la minuscule nef de l'église Saint-Jean.

Blottis l'un contre l'autre, ils laissèrent passer une demi-heure. Du coin de l'œil, Pierre surveillait les vigiles. Il les vit s'asseoir, s'assoupir. Rassurés, les deux amis allumèrent leur lampe et en dirigèrent le faisceau vers la voûte.

— Les pierres portent toutes des marques de bâtisseurs, remarqua l'archéologue.

Ils explorèrent la petite salle dans ses moindres détails. Un caillou qui roulait interrompit un instant leur enquête. Ils restèrent deux minutes dans le

noir, dans un temps suspendu au danger possible.

— Ce n'est rien. On peut donner de l'éclairage.

— Là, pointa Marjolaine. Au-dessus du bénitier !

— Ce ne sont pas des signes classiques. On dirait un code.

— Non, je connais cette écriture, faite de carrés, d'angles et de points.

C'est l'alphabet maçonnique que nous utilisons encore dans nos loges.

Patiemment, ils déchiffrèrent les inscriptions.

Douze lumières, dix temples, deux symboles, un empire.

La colombe du Christ et celle de Noé

ont passé la rivière.

La phrase était soulignée de deux flèches, l'une au-dessus de l'autre, et d'un cercle.

— Regarde ce bénitier ! Il représente la silhouette d'une femme aux bras en spirale. Tu crois que c'est la Vierge Marie ?

— Presque, répondit Pierre en déchiffrant une autre inscription placée au-dessous de la vasque.

Dans l'axe du donjon et du clocher, le soleil levant

du 13 octobre te conduira à la Shekinah.

Après réflexion, il ajouta :

— La Shekinah, c'est cette entité féminine qui intercède entre Dieu et les hommes. Les juifs la représentent sous l'aspect d'une femme allaitant son enfant... comme la Sainte Vierge. Elle joue un rôle compassionnel comparable à Jésus. Certains Templiers, sous influence juive, ont avoué avoir désigné le Christ comme *la propheta*.

— Nous allons donc monter au sommet du donjon, dit Marjolaine. Le 13 octobre, c'est demain.

LIII

Commarque, le 13 octobre 2000

Pierre possédait la clé de la lourde porte de chêne. Ils parvinrent à se faufiler sans être vus jusqu'au sommet de la tour. Là, un curieux sentiment les saisit, fait de crainte (un escalier unique pour assurer leur secours) et d'exaltation, comme aux beaux jours des virées adolescentes de Pierre en haut du donjon. Ils se tenaient enlacés sous leurs minces couvertures de survie, Pierre caressant les cheveux lisses et doux de Marjolaine, noirs comme l'encre de cette nuit. Ils étaient tentés par le désir de faire l'amour ici, dans cet endroit magique, mais étaient ramenés aux drames qui s'y étaient joués par la puissante odeur des marécages.

— Pierre, je suis ici chez moi, murmura la jeune femme en se tournant vers son compagnon.

Il sourit avant de répondre sur un ton ironique :

— Tu as vite fait de t'approprier les lieux. As-tu oublié qui te les a fait découvrir ?

— Tu ne comprends pas. Je suis réellement chez moi, en tant qu'héritière des Commarque, la dernière dans la lignée de la branche cadette.

Effleuré par la pensée que la jeune femme n'avait pas tout à fait joué franc-jeu avec lui, Pierre resta bouche bée, attendant les éclaircissements.

— Tu te souviens du *Merveilleux de la geste des Commarque*, de Bovon, le compagnon de Charlemagne, et de ses deux fils ? Girart, le plus jeune, a aimé Malatrie, la belle musulmane, lors du siège de Barbaste. Je suis leur lointaine descendante. Nous possédons dans ma famille un exemplaire complet de la chanson de geste. Ne pouvant trouver leur place en Périgord, ils s'installèrent en Bretagne et se mirent au service du duc. Ils firent souche à Carentoir, et on retrouve des Karadec de Commarque au sein du Temple. Ils ont même fondé une confrérie templière laïque, les Compagnons du saint dormant, qui a perduré bien après la destruction de l'ordre, jusqu'aux premiers francs-maçons. Nous sommes toujours restés au même endroit malgré les vicissitudes de l'histoire. C'est là que je suis née. Le secret familial était à moitié oublié, enfoui au milieu des légendes. Yves Karadec avait réuni une masse de documents que j'ai recueillis à la mort de mon père. J'avais une mission : poursuivre ses recherches. Je suis venue à Commarque dans ce but, mais, sans ton aide, je n'aurais pas progressé aussi vite.

Pierre resta longtemps silencieux. Ses sentiments pour la jeune femme pesaient plus lourd que les reproches légitimes qu'il aurait pu lui faire pour sa dissimulation.

— Le projet de Saint Empire, Yves Karadec le portait-il encore en lui ?

questionna l'archéologue.

— Mon grand-père n'est pas venu en Périgord par hasard. Il a laissé de nombreuses notes que j'ai récupérées. Il avait modernisé l'idée de Saint Empire, l'avait retaillé aux dimensions du vingtième siècle. En bon franc-maçon, il avait remplacé l'empereur et le pouvoir monarchique par le destin individuel, né au siècle des Lumières. La démocratie, c'est un travail de fourmi où chacun joue son rôle et, si nos dirigeants voulaient bien être plus humbles, le monde n'en serait que meilleur.

— Le suaire, l'Arche, que comptais-tu en faire ?

— Je n'ai découvert leur nature que récemment, avec toi. À présent, je suis circonspecte.

— Tu serais l'élue, la prochaine impératrice ?

— Pas du tout, nous ne sommes pas dans *Matrix* !

Elle rit à cette idée saugrenue.

— Je crois que nous devons surtout soustraire des objets précieux aux rapaces qui en feraient un usage pervers.

— Tu es pleine de sagesse ! Mais suis-je encore digne d'embrasser une princesse ? ajouta-t-il en la saisissant par la taille.

— Idiot ! Tu vas goûter l'étendue de mon pouvoir, répondit-elle en le faisant rouler sur le côté et en s'installant sur lui avec des intentions sans équivoque.

Pierre s'éveilla et consulta sa montre : il était trois heures du matin ! Un sentiment d'inquiétude chassa le souvenir du plaisir qu'il venait de prendre.

Il restait immobile. Une sensation de présence hostile pesait sur l'étroit habitacle dont ils disposaient. L'espace d'un instant, il vit distinctement une ombre qui se glissait le long du chemin de ronde, une silhouette en uniforme.

Puis, plus rien. Il attendit, la main enfouie dans son sac, les doigts refermés sur la crosse du revolver. S'ils étaient découverts, il n'allait pas tarder à le savoir. Les minutes s'écoulèrent sans que rien ne vienne perturber le silence qui s'était refermé sur eux. Le souvenir de Daniel vint effleurer sa mémoire.

J'ai dû rêver, se dit-il. Encore un cauchemar ! Décidément, le fantôme de Commarque ne me quittera jamais. Mais ce scout était drôlement baraqué !

Un quart d'heure avant le point du jour, les deux amis gagnèrent la petite tourelle foudroyée et branlante qui dominait les créneaux du donjon. La dureté du sol et l'ardeur de leur plaisir avaient perclus leurs os, mais, tout à leur enthousiasme, ils ne sentaient rien. Pierre sortit une boussole de son sac. Ils étaient tendus, concentrés, attentifs au moindre signe, conscients qu'allait sonner l'heure de vérité.

Une lueur blanche parut derrière eux, tandis que des cris d'animaux s'élevaient du marais. La nature s'éveillait avec eux. Ils constatèrent que l'angle ouest du donjon formait comme une tête de flèche en direction du clocher de l'église.

— Voici les deux traits annoncés dans la chapelle, dit Marjolaine.

Surgissant de l'horizon, le soleil rouge alluma le sommet de la tour comme

un gigantesque chandelier, d'une flamme destinée à guider les chercheurs sur le chemin de la lumière éternelle. L'ombre du beffroi et celle du campanile s'unirent pour traverser la vallée de la Beune, tel un carreau lancé par une puissante arbalète.

Un instant, ils la virent, cette cavité, cette grotte, cette trace noire dans la falaise blanche de Laussel. Aussitôt donné, le signal se déplaça, s'éteignit sous leurs yeux. Mais ils avaient pu saisir leur chance au vol.

— L'arche et le voile nous attendent de l'autre côté de l'eau, dit Marjolaine, tandis que Pierre faisait un rapide relevé sur sa carte d'état-major.

— Maintenant, il va falloir quitter cet endroit sans nous faire prendre.

Des bruits de moteurs, des claquements de portières résonnèrent en contrebas. Des silhouettes pénétraient dans les ruines. Les ouvriers n'avaient pas encore embauché, mais les hommes en noir de Richard Tennant investissaient la place aux premières lueurs du jour pour s'y livrer à des recherches qui devaient rester secrètes.

Dissimulés derrière les créneaux, Pierre et Marjolaine les regardaient avancer, redoutant le moment où la retraite leur serait interdite. Soudain, un cri monta jusqu'au sommet du donjon. Un individu s'agitait dans la maison des Escars, celle-là même qu'ils avaient traversée la nuit dernière.

— Venez, venez par ici !

Ils entendirent le bruit d'une course précipitée et un nouveau cri :

— C'est lui ! C'est l'architecte !

— Que s'est-il passé ? Respire-t-il encore ?

— Il semble mort !

— Mon Dieu ! On a assassiné Charles Wells !

Pierre et Marjolaine se regardèrent. Leurs visages avaient pris une teinte de craie. Ils se voyaient perdus.

— Il faut filer en vitesse, glissa Pierre à sa compagne.

— Mais qui a tué Wells ?

— Peu importe ! Ce n'est pas nous, mais tout nous accuse.

Ils profitèrent du rassemblement des hommes en noir, à l'autre bout du site, pour dévaler l'étroit escalier et sortir précipitamment du donjon.

— Il faut descendre par le village troglodytique, dit l'archéologue, tandis qu'ils passaient le pont-levis.

En plein milieu de l'espace découvert, la chance les abandonna.

— Ils sont là, ils sont là ! Cavaignac et la fille ! hurlait Tennant d'une voix hystérique. Maudits fouille-merde. Je me doutais qu'ils étaient les assassins.

Des hommes porteurs de carabines couraient sous la chapelle, négligeant l'interdit médiéval de passer en armes sous l'autel. Ils entrevirent la silhouette massive de William Tyson qui brandissait un pistolet. Une détonation et un éclat de pierre à côté d'eux les firent détalier.

Ils glissaient sur la roche à nu, tombaient lourdement sur le sol rugueux, fuyant leurs poursuivants.

— Nous allons traverser le cluzeau, dit Pierre en pénétrant dans le réseau

de grottes.

Mais, d'une main, il stoppa l'élan de Marjolaine. Deux gardes, le fusil à l'épaule, leur barraient le chemin. Tout en courant, Pierre avait saisi l'arme dans son sac. Il n'avait pas l'intention de tuer qui que ce soit, mais il n'avait pas d'autre choix que de forcer le passage. Posément, il tira en direction des vigiles, puis de l'Américain. Surpris, les poursuivants se jetèrent à terre et rampèrent vers un abri. À leurs pieds, les deux amis entrevirent un éboulis qui plongeait dans le vide.

— L'ancien dévidoir d'ordures du château ! Nous allons glisser jusqu'en bas.

— Et nous rompre le cou ! cria la jeune femme. Mais il la poussa devant lui sans plus d'explications.

Ils chutèrent de vingt mètres, rebondissant douloureusement sur le rocher rond et moussu et achevant leur descente par un roulé-boulé sur la terre meuble et humide.

— Rien de cassé ?

— Non, ça va. Et maintenant ?

— Il faut rester à l'abri de la falaise pour éviter les tirs, puis gagner le marais.

— C'est dangereux. Nous risquons de nous noyer, et le véritable meurtrier s'y cache sûrement.

— Tu voulais l'explorer ? Voilà l'occasion rêvée !

Tandis que leurs ennemis, prudemment, faisaient un détour et gagnaient l'étage inférieur par le village, Pierre et Marjolaine commencèrent à courir sur le sol boueux. À chaque pas, ils s'enfonçaient dans la tourbe spongieuse, et l'eau jaillissait sous leur course. Des mèches cotonneuses se formaient sous leurs yeux dans la végétation.

— La brume ! Elle se lève sur la Beune ! Elle va nous sauver.

Ils couraient au milieu des roseaux, d'où s'élevaient régulièrement des bouquets épineux de buissons noirs et de maigres massifs d'aulnes. Ils n'avaient pas encore franchi le ruisseau quand des balles sifflèrent de nouveau à leurs oreilles. Dans une grande gerbe liquide, William Tyson se précipitait vers eux. La menace du revolver de Pierre n'arrêtait pas celui qui avait connu toutes les guerres de la fin du siècle. Il ajusta les deux fuyards et s'apprêtait à tirer, quand le sol céda sous son poids. Il s'enfonça d'un coup jusqu'à la taille.

— Des sables mouvants, dit Pierre. Il faut l'aider.

— Ses potes s'en chargeront. Ça les retardera, et ils nous lâcheront un peu, répliqua Marjolaine, sans état d'âme.

Abandonnant le géant en fâcheuse posture, ils reprirent leur course vers la terre ferme.

LIV

Commarque, le 13 octobre 2000

Ils avaient poursuivi leur fuite éperdue dans le brouillard jusqu'au beau milieu du marais, évitant par miracle les dangereuses fondrières. Marjolaine, plus légère, marchait devant. Mais le tapis herbeux s'avérait traître. Plus d'une fois, elle plongea jusqu'à mi-cuisse dans la boue et n'aurait pu s'en extraire sans l'aide de Pierre. Cela faisait plus d'une heure qu'ils avaient quitté le château. Peu à peu, le soleil perçait la brume matinale qui s'accrochait encore, par lambeaux effilochés, aux bosquets épineux, noires bêtes préhistoriques tapies dans les roseaux, squelettes à demi engloutis. Ils songeaient à la légende du roi des aulnes, embusqué dans la tourbe, et qui s'apprêtait à les tirer par les pieds au fond de la fange.

Protégés par la chance, ou un ange gardien bienveillant, ils atteignirent la grande Beune. Le clair ruisseau leur parut un lieu paisible après l'enfer de la vase. Ils reçurent comme une bénédiction la vision d'un univers harmonieux délaissé par les humains, d'une eau transparente caressant le cresson bleu qui bougeait doucement dans l'onde, comme une chevelure de femme, une douce Ophélie. Des couleuvres à collier couraient à la recherche d'une proie. Des libellules au corset d'azur effleuraient de leur vol la surface liquide. Ce petit coin de paix leur parut propice au repos. N'entendant plus aucun bruit de course derrière eux, ils s'assirent dans l'herbe.

— Nous devrions nous laver un peu, dit Marjolaine. Nous sommes couverts de boue.

Ils se dévêtirent et pénétrèrent dans la rivière, nus comme Adam et Ève dans l'un des quatre fleuves du paradis. Leurs ablutions les dégrassèrent de la peur qu'ils venaient de subir.

— Que faisons-nous, maintenant ? demanda Marjolaine en enfilant ses vêtements sommairement nettoyés.

— Nous devons continuer. Nous allons passer l'eau, à la suite du suaire et de l'Arche. Heureusement, j'ai gardé ma boussole.

Ils distinguaient encore derrière eux, au loin, la masse sombre de Commarque, tel un navire échoué. Pierre fit le point et prit résolument la tête de la marche. Ils remontèrent un temps le ruisseau peu profond, avec de l'eau jusqu'aux cuisses, suivirent la berge quand ils le pouvaient, enjambant des troncs morts, écartant des rideaux de branches.

— On se croirait au cœur de l'Amazonie. Il nous faudrait une machette, dit Pierre en se dégageant comme il le pouvait de l'emprise végétale à l'aide de son couteau suisse.

À mesure qu'ils approchaient du bord du marais, la voûte des arbres se fit

plus haute. Ils cheminaient dans une obscurité verte. Tout à coup, ils butèrent sur le pied d'une falaise abrupte. La forêt s'achevait dans une sorte de mangrove, un enchevêtrement de végétaux, de lianes et de racines. Un court espace entre les bois et le rocher permettait d'avancer.

— Nous devons prendre à gauche, commanda Pierre. La grotte doit se trouver à moins de deux cents mètres.

— Qu'est-ce que cela ? demanda Marjolaine en prenant la direction inverse.

La falaise se creusait d'abris-sous-roche, dont la paroi sculptée présentait une frise de personnages grandeur nature. Un chasseur musclé lançait un javelot, des femmes aux seins lourds, aux hanches larges, évoquaient la fécondité.

— Gravettien ou solutréen ancien, répondit Pierre, saisi par cette apparition. Ils nous attendent depuis plus de vingt mille ans.

— Ils n'ont pas attendu que nous, répliqua la jeune femme. Ces bougies, ces fleurs coupées ne datent pas de la préhistoire.

— Quelqu'un offre encore un culte à ces divinités anciennes, et je doute qu'il nous soit favorable, dit l'archéologue en pointant son doigt.

Un drapeau rouge à croix gammée ornait le fond de l'excavation.

Ils firent demi-tour, progressèrent encore pendant cent mètres, puis ce fut un émerveillement.

— La *Khadmé*, le trésor ! s'exclama Marjolaine en se souvenant de son voyage à Pétra.

— Nous sommes arrivés.

La falaise était ouverte sur toute sa hauteur, et une immense grotte leur faisait face. L'intérieur rouge brique semblait avoir aspiré la couleur du soleil levant.

Dans sa partie basse, au niveau du sol, elle présentait des aménagements sommaires : tables de pierre semblables à des autels, colonnes, coffres taillés dans la masse.

Plus étonnant, la caverne était creusée de niches sur toute sa hauteur, sur près de trente mètres. Le monument avait un caractère sacré et barbare, à la beauté effrayante.

— Je n'ai rien vu de tel, sinon en Jordanie, dit Marjolaine. Qu'est-ce que c'est ? Un temple ? À quelle religion préhistorique a-t-il été dédié ?

— Ni cultuel ni aussi ancien, répondit Pierre. C'est le secret de la richesse de Laussel : un pigeonnier, un pigeonnier gigantesque, marque de la noblesse et de la démesure des seigneurs de Vassal. Chaque niche est un boulin, un nid à pigeon, où l'on récoltait la colombine, les déjections des volatiles qui étaient revendues à prix d'or comme un précieux engrais.

— Ils ont fait fortune dans le caca d'oiseaux ! Merde, alors ! se moqua la jeune femme.

Au fond du colombier, un couloir s'enfonçait profondément dans le rocher. Le trou noir exerçait un appel puissant sur les deux amis : le bout du chemin

était proche, à quelques pas.

— Qu'attendons-nous ? dit Marjolaine.

— Ne nous jetons pas tête baissée dans un piège, répondit Pierre qu'un reste de prudence retenait. Personne ne nous sait ici, sauf les hommes de Tennant. Il nous faut assurer nos arrières.

Il désigna un escalier de pierre, une échelle vertigineuse, qui permettait d'accéder aux parties supérieures de la grotte.

— Explorons d'abord ce côté-là. S'il n'y a pas de danger, nous reviendrons.

Ils escaladèrent le rocher, s'élevant de plus en plus haut au-dessus du sol. Par l'ouverture de la cavité, ils apercevaient la forêt et le ruisseau.

Le charme vert du sommet des arbres les attirait. Ils avaient l'impression de marcher sur la canopée, de s'extraire définitivement de la gangue boueuse qui avait failli les engloutir.

Après un voyage périlleux qui leur donna le tournis, ils franchirent une ouverture ronde, percée dans le sommet de la falaise, une sorte de puits découpé dans la roche.

Passant sans transition de la jungle à la civilisation, ils débouchèrent dans un bosquet bien aménagé qui s'achevait par un jardin. Entre les arbustes, ils distinguèrent le corps de logis aérien du château de Laussel.

LV

Laussel, le 13 octobre 2000

Pierre et Marjolaine passèrent un long moment à observer les abords du castel sans découvrir la moindre trace de vie. Rien ne semblait avoir bougé depuis qu'ils avaient abattu le vieillard nazi trois jours plus tôt. Ils s'approchèrent à pas de loup, jetèrent un regard prudent à travers la fenêtre du salon. Emma Van Leude était assise auprès de sa fille Madeleine, allongée sur le canapé.

La châtelaine pleurait, son corps secoué de profonds sanglots. Ils virent immédiatement que la jeune femme, inanimée, portait une large plaie à la tête. Les deux archéologues échangèrent un signe discret et pénétrèrent dans la pièce. Emma leva vers eux des yeux noyés de larmes, sans aucune surprise, avec peut-être même du soulagement.

— Il l'a tué. Mon Dieu ! Il l'a tué !

En parlant, elle se tordait les mains de détresse.

— Qui a fait ça ? demanda Pierre.

— Frédéric, mon fils ! Il est fou, complètement fou !

Elle marqua une pause, et les deux amis respectèrent son silence. Elle reprit, comme pour elle-même, comme une femme habituée à parler seule :

— Pourquoi n'ai-je pas appelé la police quand j'ai trouvé mon père mort ? Cela aurait évité ce drame. Tout cela dure depuis trop longtemps !

— C'est moi qui ai abattu Éric Van Leude, ou plutôt le colonel S.S. de Vassal, dit Marjolaine en assumant sa responsabilité. Nous étions en légitime défense.

— Vous avez bien fait. C'était une sale bête, formula Emma sans une once de regret. Je me doutais bien que vous alliez revenir après votre première visite. Mon père m'avait prévenue : il avait reconnu en vous la descendante d'Yves Karadec. Je porte en moi la malédiction des Vassal, comme tous les miens, depuis des siècles. Je vais tout vous raconter, vous devez savoir. Ma fille doit être la dernière victime.

Ils s'assirent solennellement autour de la jeune morte et écoutèrent le long récit de la châtelaine.

— Quand Gérard de Commarque s'est fait Templier et a quitté sa femme, Agnès, celle-ci était enceinte. Elle était une Vassal, et sa famille, outrée par la désinvolture de son époux et frustrée d'un bel héritage, a juré de récupérer Commarque coûte que coûte. Les Vassal se sont également engagés à ne se marier qu'entre cousins pour que, plus jamais, le patrimoine ne s'égare entre des mains étrangères. C'était devenu une obsession, une haine qui se

transmettait de génération en génération. Après la fin de l'ordre, à laquelle nous avons largement contribué, nous avons dû fuir la France pour échapper à la vengeance des Templiers. Mais il nous fut facile de conserver, à distance, notre fief de Laussel et nos espoirs de reconquête. Au fil des siècles, nous avons accumulé tout ce qu'il existait d'archives sur Commarque. Nous avons découvert le grand secret des moines rouges, l'existence de leur trésor, le projet du Saint Empire. Tout cela nous appartenait.

La femme ne put s'empêcher d'allumer une lueur de fierté au fond de son regard avant de poursuivre :

— Mais nos ancêtres n'avaient pas prévu les méfaits de la consanguinité qui a, peu à peu, pourri notre sang. La race des Vassal s'est affaiblie, raréfiée. Mon mari était mon cousin, le dernier de la lignée. C'était un être sans volonté ni grandes ambitions. Il est mort jeune. Ce n'était pas le pire de tous !

Elle eut un pâle sourire. Sa voix exprimait une pointe de regret pour un temps passé plus doux que le présent.

— Puis il y eut cette barbarie nazie qui a pénétré le cerveau de mon père, une perversion abjecte de l'idéal du Saint Empire. Il a épousé sans réserve l'idéologie raciste et dominatrice du III^e Reich, mais il se croyait au-dessus d'Hitler lui-même. Mon mari n'a été pour lui qu'un serviteur sans âme ; il le traitait de sous-officier ! Moi, je me suis toujours tenue à l'écart, mais je n'ai rien dit, je suis coupable par complicité passive. J'ai essayé de protéger mes enfants. Madeleine n'avait aucune méchanceté en elle, et j'ai pensé que l'infirmité de Frédéric le mettrait à l'abri. Bien à tort.

— De quoi souffre-t-il ?

— D'une forme d'autisme. Il est prodigieusement intelligent, cultivé, mais totalement inadapté. Il adorait son grand-père, et Éric Van Leude en a fait une machine de guerre pour poursuivre les rêves insensés du nazisme.

— Pourquoi Frédéric a-t-il tué sa sœur ? demanda Marjolaine.

— Parce qu'elle refusait de l'épouser ! Il voulait former avec elle un couple divin, comme les pharaons d'autrefois. Comprenez-le, dit-elle en tentant de défendre son fils. Il n'y avait plus qu'eux deux. À présent, il ne reste que moi. Je suis la dernière des Vassal, avec un fils fou !

Elle cessa subitement de parler, se replia sur elle-même, semblant ignorer la présence de ses visiteurs. Pierre fit quelques tentatives pour relancer les confidences, mais en vain. Ils avaient pourtant besoin d'en savoir plus, mais Emma paraissait vouloir écrire le mot « fin » sur le drame. Plus habile, Marjolaine sut la tenter :

— L'histoire ne va pas s'achever avec vous. Votre famille a failli et s'est perdue dans le crime. Mais Pierre et moi, nous avons cherché et trouvé. Nous savons où sont cachées les reliques sacrées, nous savons le secret du Saint Empire et...

Elle ménagea son effet :

— ... je suis l'héritière des Commarque.

À cette annonce, Emma parut reprendre vie. La légende qui avait bercé et

noyé les siens depuis des siècles s'incarnait devant elle. Elle questionna, Marjolaine raconta et, rassurée par les réponses, la châtelaine poursuivit ses aveux :

— Lorsqu'il était tout jeune homme, Éric Van Leude, passionné par la geste des Vassal, a entrepris des fouilles, fait des relevés depuis Commarque. Il a découvert, caché derrière un épais manteau végétal qui n'avait pas été touché depuis des siècles, le pigeonnier de Laussel. Il m'a affirmé avoir trouvé les reliques de l'Arche d'Alliance et du suaire du Christ, et qu'il pouvait, grâce à elles, révolutionner la marche du monde. Je n'ai jamais voulu me rendre dans la grotte. Je suis restée chrétienne, et cela me semblait impie. Mon père a refusé de dévoiler sa découverte au parti nazi – les S.S. l'auraient tué pour s'en emparer –, mais il a toujours pensé qu'il pouvait réussir là où Hitler avait échoué. Il a fait de Frédéric, son petit-fils, le gardien du sanctuaire. Je crois qu'il était aussi fou que lui.

— Alors, c'est Frédéric, le fantôme du marais ? Lui qui a assassiné ceux qui fouillaient à Commarque ?

— Il a transformé le pigeonnier en un temple barbare et tue ceux qui s'approchent du secret.

— Vous n'avez jamais eu de relations avec la fondation de Richard Tennant ?

— Ce sont des nazis de pacotille, plus intéressés par l'argent et le pouvoir que par la spiritualité. Depuis ce matin, la radio locale annonce leur arrestation. Je suppose que vous y êtes pour quelque chose !

Emma tourna le bouton du poste. Le journaliste parlait d'une secte dangereuse, d'une mort suspecte, d'une fusillade. Ils entendirent l'interview satisfaite de l'inspecteur Laborde qui affirmait avoir toujours soupçonné les « hommes en noir ». Elle se tut à nouveau. Pierre comprit qu'il fallait en finir vite. Elle ne renoncerait jamais complètement à protéger son fils.

— Où est-il ?

— Qui peut le savoir ? Il va et vient sur le domaine et dans la maison comme bon lui semble. Ce château est plein de cabinets secrets, de trompe-l'œil, de tiroirs à double fond et de chausse-trappes.

Elle se leva tout en continuant à parler :

— Il est peut-être en train de nous écouter. Il a passé sa vie à m'espionner et à harceler sa sœur. Je le crois parfois plutôt sorti des Enfers que de mon ventre.

— Savez-vous au moins quels sont ses projets ?

— Il a emporté le corps de son grand-père, un demi-dieu pour lui, au fond de la grotte-temple.

— Vous voulez parler du colombier ?

— Oui. Il lui prépare des obsèques solennelles, trois jours après le décès, comme le veut le rite. Il croit que son âme va se réincarner et revenir vers lui. Il veut enfouir la dépouille du colonel près de l'Arche.

Elle parut soudain inquiète. Une barre verticale marquait son front.

- Qu'allez-vous faire de lui ?
- Tenter de l'arrêter en douceur, s'il est encore temps.

LVI

Laussel, le 13 octobre 2000

Pierre et Marjolaine hâtèrent le pas au sortir de leur entretien avec Emma Van Leude. Il leur tardait d'achever une aventure qui prenait une tournure de plus en plus dramatique. Le paisible Laussel leur parut soudain comme l'ancre de Satan. Mais ils avaient pour eux l'avantage de la surprise et ils savaient où traquer leur ennemi.

— Tu crois que nous allons le trouver sanglé dans son uniforme noir dessiné par Hugo Boss ? plaisanta la jeune femme pour dissiper leurs inquiétudes.

— J'aimerais que tu me laisses pénétrer seul dans la tanière de l'ogre, dit Pierre tandis qu'ils approchaient du bosquet dissimulant l'entrée du puits. Tu protégeras nos arrières et donneras l'alerte si ça tourne mal.

— Il n'en est... Attention !

Pierre entrevit l'ombre d'un géant qui se précipitait sur lui, puis reçut un coup violent sur la tête. Avant de perdre connaissance, il eut la vision de Marjolaine, les yeux écarquillés de terreur, que Frédéric emportait sous son bras comme une poupée de son.

Pierre s'éveilla avec un goût de sang dans la bouche et un mal de crâne épouvantable. Tout de suite, il ne pensa qu'à sa compagne.

Marjolaine ! Pourquoi l'a-t-il emmenée ? Que veut-il en faire ?

La migraine l'empêchait de réfléchir, mais il fit un effort sur lui-même. Pourquoi m'a-t-il laissé en vie ? se demanda-t-il.

La réponse ne pouvait être que terrible.

Il n'a pas de temps à perdre. Ce qu'il veut faire doit arriver très vite.

Pierre consulta sa montre et constata qu'il était resté évanoui moins d'un quart d'heure. Surmontant sa douleur, il se précipita vers l'échelle de pierre. Il lui fallut à peine trente minutes pour regagner le cœur du pigeonnier. Il connaissait la voie et ne craignait plus de piège. Son adversaire était trop occupé.

Il ne put s'empêcher de ressentir une excitation quand il pénétra dans la mince ouverture au fond de la cavité, probablement creusée par un ancien ruisseau. Il alluma sa lampe, tout en veillant à en maintenir le faisceau vers le sol, et progressa dans l'étroit boyau. Il lui fallut plusieurs fois contourner des blocs rocheux, escalader une chatière visiblement aménagée pour laisser passer des humains.

Au bout de deux cents mètres de marche courbée et de reptation, Pierre éteignit sa torche. Une clarté apparaissait devant lui, et il entendait un chant, une douce mélodie. Il avança prudemment, puis s'arrêta, stupéfait par le

spectacle.

Une vaste salle offrait à son regard une ronde d'animaux, chevaux, bisons, taureaux, qui couraient sur la paroi et semblaient danser sous la lueur mouvante des flambeaux allumés.

Il ne vit pas tout de suite l'homme immobile, de dos, en uniforme noir de la S.S. coloré d'un brassard à croix gammée, qui chantait devant un bûcher savamment aménagé.

Le corps du colonel nazi, en costume de cérémonie, s'apprêtait à partir pour l'éternité. Près de lui, attachée, entièrement nue, Marjolaine restait immobile. Un instant, Pierre la crut morte, puis il vit bouger ses yeux. Pour elle, il réfréna sa peur et s'avança.

— Frédéric !

Pierre l'avait interpellé d'une voix ferme, mais il s'était efforcé d'effacer toute trace d'agressivité et de crainte.

Le jeune homme se retourna, imposant du haut de ses deux mètres. Aucune surprise ne put se lire dans son regard si pâle qu'il était presque blanc. Pierre comprit qu'il devait être albinos. Il sentait Marjolaine, dans un geste désespéré, se tourner vers lui, mais il ne quitta pas d'un cil le jeune nazi.

— Bienvenue, monsieur Cavaignac. Vous avez participé au meurtre du colonel de Vassal ; vous allez assister à ses obsèques.

Pierre savait qu'il était inutile de raisonner un fou. Il ne pouvait qu'entrer dans sa logique.

— Frédéric, venez avec moi. Votre mère vous attend.

— Je n'ai plus de mère. Je suis ici au sein de la seule mère, de la Terre mère. Regardez !

Il parcourut la salle de la main, désignant les peintures préhistoriques.

— Les chevaux des Aryens, le taureau crétois que Perses et Romains sacrifiaient au dieu Mithra, les rennes des chamans d'Asie centrale. L'histoire des Hyperboréens, de la race nordique, est ici résumée. C'est le Walhalla des anciens Germains.

— Vous vous trompez, Frédéric. La science vous contredit. Blancs, noirs ou jaunes, nous sommes tous des Cro-Magnon, tous héritiers de la civilisation première.

— Vous ne me ferez pas croire à ces sornettes égalitaires ! Seule la race des seigneurs est apte à régénérer l'humanité, à faire régner le Saint Empire voulu par les dieux.

— Ce n'est pas ce que souhaitaient les Templiers. Ils croyaient en la religion des fils de Noé et en la parole du Christ : pour eux, tous les hommes étaient frères.

— Et nous les avons détruits, eux et leurs chimères !

Il désigna un coffre de pierre derrière le lit monstrueux qui unissait Marjolaine et Éric de Vassal.

— Voilà ce que vous cherchez : l'Arche d'Alliance et le suaire du Christ, le Baphomet des Templiers. Je vais les offrir en sacrifice, en bûcher funéraire au

colonel de Vassal, mon grand-père, qui fut un grand homme, plus grand qu'Hitler lui-même. Ainsi s'accomplira la prophétie du messie allemand : christianisme et judaïsme disparaîtront, et le germe du nazisme renaîtra de ses cendres et triomphera de par le monde.

Frédéric parlait du haut de son perchoir et prophétisait comme s'il n'avait rien à craindre de son ennemi. L'archéologue se méfiait de cette assurance et redoutait quelque piège.

— Je me moque bien de l'Arche et de toutes les reliques, affirma Pierre avec force. Je suis venu pour libérer celle que j'aime et que vous retenez prisonnière.

Il se faisait l'effet, tout en parlant, d'un Orphée venu réclamer son Eurydice au fond des Enfers. Le jeune Vassal prit un air étonné.

— Cela ne se peut pas ! Elle est l'héritière des Commarque. Je dois l'épouser aujourd'hui même et m'unir à elle. Ainsi s'achèvera la rivalité multiséculaire entre nos familles. Puis nous partirons dans un éclat de lumière. L'Apocalypse n'est qu'un recommencement.

Pierre comprenait maintenant pourquoi Marjolaine était nue. Quant au voyage lumineux, il en redoutait le sens. Il frémit de fureur et de haine en imaginant les pattes de ce monstre déshabiller la jeune femme. Il se contenta en pensant à King Kong qui effeuillait la blonde héroïne du cinéma.

— La vie est plus importante que les symboles. Vous ne pouvez allumer un bûcher ici, dit-il pour le détourner de son fantasme lubrique. Le lieu est trop étroit. Éric de Vassal mérite une flamme plus haute. Je peux vous aider à le transporter au-dehors.

Frédéric éclata d'un rire de dément. Il était beaucoup trop rusé pour les minables feintes de l'archéologue. C'est alors que Pierre remarqua les mèches qui partaient, aux pieds du jeune homme, en direction des quatre points cardinaux.

— Il a miné la grotte. Il veut tout faire sauter ! murmura l'archéologue.

— Je suis immortel. Je reviendrai après quelques siècles à dormir sous la montagne, tel Barberousse, plus fort et radieux que jamais. J'aurai auprès de moi mon épouse céleste et j'établirai un empire comme on n'en a jamais connu de par le monde. Je réussirai là où Frédéric de Hohenstaufen et Adolf Hitler ont échoué.

En achevant sa phrase, Frédéric de Vassal s'empara d'une torche allumée auprès du corps de son grand-père en s'écriant :

— *Vivit et non vivit !* Je suis mort et pourtant je vis encore.

Puis il enflamma le cordeau.

Pierre n'entendit que le cri de Marjolaine qui se retrouva aussitôt entourée de hautes flammes. D'un geste brusque, il arracha le revolver qu'il tenait toujours caché dans son sac et ouvrit le feu en direction de Frédéric.

Touché à l'épaule, le nazi dément s'enfuit vers le fond de la grotte. Pierre en profita pour grimper sur le bûcher, trancha les liens de la jeune femme et la prit par la main.

— Filons, tout est perdu !

Ils gagnèrent le souterrain, environné de fumée. Abandonnant son sac et tout ce qui pouvait retarder sa course, Pierre traîna derrière lui Marjolaine, toujours dénudée et qui se meurtrissait les pieds sur le sol dur. Ils franchirent les passages étroits en se griffant au rocher.

Chaque seconde, ils redoutaient la détonation qui les engloutirait dans les entrailles de la Terre. Le souffle court, les muscles douloureux, ils couraient, sautaient les blocs rocheux.

La lente reptation finale leur parut interminable. À peine entrevirent-ils la lumière du jour qu'un grondement se fit entendre. La muraille de pierre tressaillit autour d'eux.

Avant même qu'ils aient pu crier leur peur, l'explosion les saisit à l'entrée de la grotte, déversant sur leurs têtes une pluie de cailloux, et les projeta de son souffle puissant dans la boue du ruisseau, à dix mètres de l'entrée du colombier.

Ils restèrent sourds, commotionnés, ébahis d'être encore en vie, tandis que, derrière eux, le pigeonnier s'effondrait dans un fracas de fin du monde et un nuage de poussière épaisse. Des mètres cubes de roches chaotiques en interdisaient désormais l'entrée.

Pierre pensa au trésor, au Graal perdu des hommes, tandis que Marjolaine sanglotait contre son épaule.

— Ne pleure pas, lui dit-il en couvrant sa nudité de sa veste. Cela vaut peut-être mieux. Imagines-tu l'Arche contenant la parole de Dieu et le suaire sur lequel est imprimé le visage du Christ dans quelque musée poussiéreux, soumis à la curiosité malsaine d'une horde de touristes ? Sans compter tout le mal qu'auraient pu faire les partis politiques, les religions et les sectes en tous genres !

— Je me moque bien des reliques, répondit Marjolaine. Je pleure de joie parce que nous sommes vivants.

Pierre regarda son visage souillé de terre (il ne devait pas être plus reluisant) et ses cheveux tout blancs de poudre. Il se dit qu'il aimerait vieillir auprès d'elle. Elle deviendrait une très jolie dame âgée. Il l'embrassa.

— Et maintenant, que me proposes-tu ? demanda-t-elle.

— J'ai sauvé ma boussole, dit-il en tâtant sa poche. Nous allons regagner Commarque. Le château va redevenir ce qu'il était : une ruine magnifique, livrée à la nature. Abrités par la voûte patriarcale des cieux, à l'écoute de la vie souterraine et des bruits de la nature, nous reviendrons tous les deux passer une nuit au sommet du donjon. Je te promets que ce sera inoubliable.

— Ça l'était déjà la première fois. Tu ne m'abandonneras jamais, mon beau chevalier ?

— Bien sûr que non ! Tout est rentré dans l'ordre puisque j'ai ramené chez elle l'héritière des Commarque.

Postface

L'Échiquier du Temple est un roman, un *Da Vinci Code* périgourdin. Tous les personnages de l'époque moderne et la plupart de ceux des temps plus anciens sont imaginaires. Pourtant, tout semble vrai, car j'ai utilisé pour écrire ce livre des éléments bien réels appartenant à l'histoire de Commarque et à l'histoire tout court. Château en ruine, dominant son castrum abandonné, au-dessus d'un fort troglodytique et d'une grotte préhistorique, Commarque existe bel et bien. C'est, à mes yeux, le site le plus enchanteur et le plus mystérieux du Périgord. Face à lui s'étend le vaste marais de la Beune avec, de l'autre côté de l'eau, le castel de Laussel, son célèbre site préhistorique et son pigeonnier géant.

Commarque a tout pour inspirer un thriller ésotérique. Son ancienneté, tout d'abord. *Le Merveilleux de la geste de Commarque* est une chanson médiévale qui raconte l'histoire de Bovon, compagnon de Charlemagne, et de son fils, Girart, amoureux de Malatrie, la belle musulmane. Au douzième siècle, le seigneur de Commarque se fit Templier et partit pour la Terre sainte. Son château devint une commanderie qui passa ensuite aux hospitaliers. Abandonnée après les guerres de Religion, la forteresse devint une vaste ruine mangée par la végétation, peuplée de loups et de fantômes.

Légendes et réalités se mêlent étroitement en ces lieux. Le château recèle un officiel trésor caché et jamais découvert. Les Commarque sont la seule famille noble à porter l'Arche d'Alliance sur leurs armoiries (probablement un jeu de mots avec leur nom, *Cum Arca*, « avec l'Arche »). La propriété a été rachetée dans les années 1960 par Hubert de Commarque, le descendant de la famille, et les fouilles entreprises sur le site n'ont pu qu'accroître le mystère. Que faut-il penser de ce chandelier en émail champlevé limougeaud, daté du douzième siècle, retrouvé accroché à la muraille extérieure du donjon, et dont on connaît deux exemplaires identiques découverts à Bethléem ? Gravé sur le rebord d'une fenêtre, l'échiquier de Commarque existe lui aussi, mais il ne comporte aucune pièce. Quant aux marques de bâtisseurs, elles pullulent dans la chapelle Saint-Jean et les salles voûtées du château.

Doté de ce capital extraordinaire, je l'ai associé à d'autres lieux voisins. La prison templière de Domme est la plus authentique et la plus belle de France. Les graffitis qu'on y trouve ont tout pour étonner : le pape en dragon, le Graal et Joseph d'Arimathie, des imprécations en tous genres. Guillaume Audenbon est un personnage bien réel. Il fut enfermé probablement à Domme et a confessé, tels que je les cite, des rites très hérétiques lors de sa réception dans l'ordre.

L'histoire du suaire de Cadouin est elle aussi authentique. Connue bien avant celui de Turin, il fut au Moyen-Âge l'objet d'un culte immense. Son

départ pour Toulouse, le vol dont il fut l'objet et son retour détourné, partie pour Aubazine, partie pour Cadouin, sont bien réels, mais l'histoire se situe pendant la guerre de Cent Ans et non à l'époque des Templiers.

Tous les grands maîtres de l'ordre du Temple ont été replacés dans le contexte de leurs époques. Oussama, l'ambassadeur de Damas, est un personnage historique qui a lui-même raconté sa mésaventure dans la chapelle de Jérusalem. Armand de Périgord, qui mourut à la bataille de Gaza, fut un bon réformateur de l'ordre et un grand diplomate qui vécut longtemps en paix avec les Arabes. Il fut aussi le seul Templier à nouer des liens d'amitié avec l'empereur Frédéric II. Ce dernier est décrit tel qu'il était : un être étrange, solaire, perdu entre tolérance et mégalomanie, participant de plusieurs religions à la fois, porteur d'un projet qu'il n'a jamais pu accomplir. Commarque n'a jamais été investi par les nazis (qui se voulaient bel et bien les héritiers de Frédéric de Hohenstaufen), mais, en introduisant cet épisode, j'ai tenu à rendre hommage au père d'Hubert de Commarque, grand résistant, mort en déportation à Buchenwald. Notons qu'un prince germanique (qui n'a rien à voir avec les nazis) fit l'acquisition de Commarque entre les deux guerres, avec l'intention d'en récupérer les pierres pour ériger une construction néogothique.

Peu de sites au monde peuvent se targuer de posséder une aussi longue ligne de vie que celui de Commarque, un cadre naturel digne de Machu Picchu ou d'Angkor, et autant de mystères. Si le donjon fut longtemps le lieu de rites initiatiques pour les jeunes du Sarladais, Hubert de Commarque a entrepris des travaux herculéens pour sauvegarder et explorer les ruines. Le château et son village sont aujourd'hui ouverts au public.

Pour tout renseignement :

Tél. : 05 53 59 00 25 - <www.commarque.com>

Attention : le site de Laussel reste privé. On peut également visiter la prison templière de Domme en s'adressant à l'Office du tourisme :

Tél. : 05 53 31 71 00 - <www.ot-domme.com>

Mentionnons également l'abbaye de Cadouin, où l'on découvrira le célèbre suaire :

Tél. : 05 53 05 65 65 - <www.semitour.com>

Sans oublier l'abbaye corrézienne d'Aubazine (Office du tourisme) :

Tél. : 05 55 25 79 93

Le lecteur pourra ainsi à sa guise refaire le parcours aventureux et spirituel de mes héros Pierre Cavaignac et Marjolaine Karadec.

Sarlat, Arcachon, avril 2011-juillet 2014

Ouvrages du meme auteur :

Romans et Nouvelles

“Les démons de soeur Philomène”, Jean-Claude Lattès (2003) et de Borée poche.

“L’Honneur des Hautefort”, Jean-Claude Lattès (2004) et de Borée poche.

“Le Talisman Cathare”, Jean-Claude Lattès (2009) et Pocket.

“Le Chemin de Jérusalem”, Pierregord (2007).

“La Juge qui n’aimait pas Jacques Brel” (avec Anne Lucas), Pierregord 2012.

“Histoires peu ordinaires à Sarlat”, Elytis (2007).

Essais

“La France des Templiers”, Sud-Ouest (2007).

“Les sites templiers du Sud-Ouest”, Sud-Ouest (2013).

“Les sites templiers de Provence, Languedoc, Auvergne et Lyonnais”, Sud-Ouest (2014).

“Guide secret du Limousin”, Ouest-France (2014).

“Guide secret du Pays Cathare”, Ouest-France (2013).

“Guide secret du Périgord”, Ouest-France (2012).

“Le Pays Cathare”, Ouest-France (2001).

“La Préhistoire en Périgord, Quercy, Charente et Poitou” (avec Thierry Félix), Ouest-France (2011).

“Aimer le Périgord”, Ouest-France (1988).

“Sarlat”, Ouest-France (1998).

“Amoureux du Périgord” (collectif), Ifie-Périgord (2014).

Retrouvez Jean-Luc Aubarbier sur son site :

www.aubarbier.fr



Le Secret de la Collection Noire

Ancien reporter de guerre, Louis Rowane enquête sur les trafics d'œuvres d'art. Il apprend qu'un homme a acheté à Drouot un tableau qui ressemble étrangement à un Raphaël volé par les nazis soixante-dix ans plus tôt. Or, ce mystérieux acheteur vient d'être assassiné. Aidé de Giulia, spécialiste en histoire de l'art, Louis veut découvrir le secret de ce tableau et plonge dans un monde où vols, trafics et crimes s'entremêlent. Une partie d'échecs se joue alors entre le journaliste, une inquiétante Fondation et un vieil homme prêt à tout. De Paris à Genève, Louis remonte jusqu'aux heures les plus sombres de la Seconde Guerre mondiale. Et lorsqu'il devient la cible d'une féroce chasse à l'homme, il n'a pas d'autre choix que de percer les secrets de la mythique *Collection Noire*.

Un grand thriller sur une légende devenue réalité : la *Collection Noire*.

ISBN : 978-2-8246-0524-1

www.city-editions.com

[1] Voir du même auteur : *Le Talisman cathare*, Jean-Claude Lattès, 2009.

[2] Voir du même auteur : op. cit.